

Université de Montréal

L'élaboration du sens dans la théorie psychosomatique:

Perspectives sur la mentalisation

par

Éric Bergeron

Département de psychologie

Faculté des Arts et des Sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de Phd

Doctorat en psychologie; recherche-intervention

option psychodynamique

Août 2003

© Éric Bergeron 2003



BF

22

U54

2004

V.018

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

L'élaboration du sens dans la théorie psychosomatique:

Perspectives sur la mentalisation

présentée par:

Éric Bergeron

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

..Marc-André Bouchard, Ph.D.
président-rapporteur

...Dominique Scarfone, M.D....
directeur de recherche

.....Pierre Verrier.....
membre du jury

.....Martin Gauthier.....
examineur externe

.....Marc-André Bouchard, Ph.D.
représentant du doyen de la FES

Résumé français

mots-clé: Pensée opératoire, intentionnalité, somatisation, représentation, traumatisme, sens, mentalisation.

Ce présent travail constitue une réflexion théorique sur la théorisation psychosomatique psychanalytique. Cette dernière s'est orientée à ses débuts vers la recherche de conflits ou de traits de personnalités spécifiques prédisposant à la somatisation. Mais à partir des années soixante, la recherche psychanalytique, inspirée principalement par les travaux de l'École de Paris, s'est surtout intéressée au fonctionnement de l'appareil mental et à sa capacité à lier les excitations somatiques. Un nouveau concept, la mentalisation, a pris une place importante dans la théorie, mentalisation qui est définie comme la quantité, permanence et fluidité des représentations mentales qui permettraient aux sujets d'élaborer les excitations en provenance de la sphère somatique. Le symptôme somatique est alors vu essentiellement selon une perspective économique, résultat des ratés de l'appareil mental à lier les excitations.

Cette thèse est composée de trois articles qui questionnent le point de vue généralement accepté voulant que l'appareil mental serve à représenter et à réguler les excitations provenant de la sphère somatique. Dans le premier article, c'est la conception de la mentalisation comme une liaison des excitations aux représentations qui est examinée, pour montrer les impasses théoriques et cliniques auxquelles elle conduit. Dans un deuxième temps, l'article fait ressortir la nécessité théorique du concept de liaison dans l'oeuvre de Freud, pour montrer que ce concept ne prend sens qu'en étant articulé à partir d'une unité qui est le Moi-sujet. La mentalisation est rédéfinie comme un travail permettant au Moi d'intégrer et d'élaborer les intentionnalités propres à soi-même et à autrui.

Le deuxième article s'intéresse au rapport à la réalité présentée par les patients dits opératoires. En suivant pas à pas le raisonnement freudien, l'article définit la représentation du réel uniquement comme une capacité du Moi à intégrer, dans sa dynamique propre, des éléments de réalité contraire aux désirs en vue de pouvoir lier et élaborer ces derniers. Cette définition suggère toutefois la possibilité qu'un sujet présente une perception et une adaptation adéquate à la réalité, tout en n'ayant aucune représentation du réel dans le sens pertinent à la psychanalyse. Les conséquences d'une telle possibilité sont étudiées pour discuter de certains aspects des patients opératoires.

Le dernier article réfléchit sur les relations entre sens et somatisation, en remettant en question les bases sur lesquelles ces rapports sont généralement posés en psychanalyse. Plus précisément, l'article s'attarde à démonter les liens tenus pour acquis entre sens et représentation dans la théorie. Le sens est alors défini comme la capacité, pour le sujet, d'assimiler les événements et de leur répondre en engageant une intentionnalité affective. Dans un deuxième temps, les assises du Moi lui permettant d'intégrer et d'élaborer les motifs affectifs sur l'objet sont étudiées. L'article conclut en clarifiant les bases à partir desquelles l'on peut dire si un symptôme a, ou n'a pas de sens.

English Summary

key words: operative thinking, intentionality, meaning, somatisation, representation, trauma, meaning, mentalisation.

This thesis is a theoretical reflection on the subject of psychosomatic conceptualisation in psychoanalysis. Initially, this conceptualisation searched for specific conflicts or personality traits which would make an individual more likely to develop somatisation. Beginning in the early sixties however, principally with works from the *École de Paris*, psychoanalytical theory turned toward the functioning of the mental apparatus and its ability to bind excitations stemming from the somatic sphere. Special emphasis was given to a new concept, *mentalisation*, which refers to the quantity, permanence and fluidity of mental representations which allow a subject to elaborate somatic excitations. Somatisation was then viewed solely through an economic perspective - as a result of the failure of the mental apparatus to bind excitations.

This thesis consists of three articles which question and serve as a critique of the widely accepted view that the mental apparatus must regulate and represent somatic excitations. In the first part of the first article, the concept of mentalisation as a linking process between excitations and representations is reviewed, in order to show the theoretical and clinical impasses such a perspective contains. The second part critically examines the purpose of the linking process in Freud's work in order to show that this linking activity makes sense only from the point of view of the Ego as a subject. Mentalisation is then defined as the ability of the Ego to bind and elaborate the intentionalities of oneself and of the other.

The second article studies the connection to reality in patients who manifest operative thinking. By closely following Freudian reasoning, reality representation is defined solely as the ability and capacity for the Ego to tolerate and integrate within its own psychic dynamic certain realities that are contrary to his own desires, in order to bind and elaborate them. However, this then opens up the possibility that a patient has an adequate perception of and adaptation to reality but without any representation of reality in the psychoanalytical sense. The consequences of this possibility are then applied to explain certain issues concerning operative patients.

The third article first revolves around the relationship between meaning and somatisation, and questions the way in which these links are usually thought of in psychoanalysis. Specifically, the article questions the postulated link between meaning and representation. Meaning is then defined solely through the capability of the subject to assimilate events and respond in an intentional manner. In the second part, the article defines the framework which allows the Ego to integrate and elaborate affective intentionality toward others. The article concludes by clarifying upon which basis we can determine if a symptom does or does not have meaning.

Table des matières

Identification du jury.....	p. i
Résumé français	p.ii
Résumé anglais.....	p.iv
Dédicace.....	p.vii
Introduction.....	p.1
Article 1 La mentalisation, au-delà de la liaison du somatique.....	p.9
Article 2 La représentation du réel dans la pensée opératoire.....	p.56
Article 3 Représentation, intentionnalité et sens dans la théorie psychosomatique psychanalytique.....	p.92
Conclusion.....	p.134
Bibliographie.....	p.141

À mon frère

Introduction

La théorisation psychosomatique a de tout temps occupé une position marginale à l'intérieur de la pensée psychanalytique. Peut-être cette place tient-elle en partie à Freud lui-même, lequel, si l'on exclut la conversion, s'est peu intéressé aux somatisations comme phénomènes cliniques. Peut-être aussi la somatisation, en touchant directement le corps, la matérialité, est-elle elle-même étrangère à l'objet privilégié d'étude psychanalytique, soit le fantasme.

La première vague de psychosomaticiens, parmi lesquels il est possible de citer Dunbar, Nacht, Alexander et Groddeck, vont généralement s'entendre sur l'hypothèse que le conflit psychique, ou à tout le moins des traits de personnalités spécifiques, sont à la source de la somatisation.

C'est dans ce contexte que les travaux de l'école de Paris, qui s'élaborent au début des années 1960, vont marquer un tournant dans l'approche psychanalytique des problématiques somatiques. C'est l'appareil mental lui-même qui se retrouve au coeur du questionnement psychosomatique, appareil dont le bon fonctionnement devient nécessaire pour permettre aux excitations somatiques de prendre forme en contenus psychiques. Le conflit nécessite donc, selon cette théorie, une première élaboration des excitations biologiques pour pouvoir se constituer.

Cette conception repose en grande partie sur la distinction freudienne entre les névroses actuelles et les psychonévroses. Si le symptôme de la névrose actuelle ignore le sens, s'expliquant plutôt par des décharges touchant le somatique, le symptôme névrotique aurait un sens symbolique et exprimerait le retour de désirs refoulés dans une formation de compromis. Dans cette théorisation économique, le symptôme somatique n'a, pourrait-on dire, radicalement pas de sens. Il n'est que le produit d'excitations qui n'ont pu être élaborées sur le plan mental. Si le comportement offre une voie de décharge, tout blocage de cette voie

laisse le corps en péril face aux excitations. La somatisation qui s'ensuit se comprend à partir d'un déséquilibre homéostatique provoqué par des ratés de l'appareil mental qui n'a su lier les excitations. Le symptôme peut toutefois prendre un sens secondaire, c'est-à-dire qu'il peut être lui-même traité comme objet dans une trame fantasmatique ultérieure, mais cette reprise fantasmatique n'influe en rien sur le destin du symptôme.

Proposer de reprendre la question de l'élaboration du sens dans la maladie somatique conduit donc inévitablement à questionner les bases théoriques de l'École de Paris. Cette thèse étudie certains concepts de l'École pour les soumettre au filtre de la critique.

Celle-ci s'articule principalement à partir de la remise en question d'un postulat touchant l'appareil psychique autour duquel se définit la mentalisation. Est-ce que cet appareil, suivant la conception de l'École, doit être conçu comme gérant des excitations somatiques? Est-ce que la problématique psychosomatique, et de ce fait la conception psychanalytique de l'articulation psyché-soma, doit reposer sur l'idée d'un appareil psychique devant transformer des excitations somatiques brutes? La critique de cette conception de l'appareil psychique constitue l'axe central de cette thèse. Les trois articles la composant gravitent autour de cette notion, qu'ils approchent selon des angles différents.

Le premier article s'intéresse à la notion de mentalisation dans la théorisation psychosomatique. Cette notion traite de la permanence, de la quantité et de la fluidité des représentations présentes chez un individu. Dans la conception de l'École de Paris, ces représentations s'avèrent essentielles dans l'élaboration des excitations internes et externes qui touchent l'individu. En ce sens, la théorie de Marty porte principalement sur le fonctionnement de la première topique, puisque c'est au préconscient qu'est dévolue la tâche de liaison des excitations aux

représentations.

La mentalisation ainsi conçue laisse suggérer, comme l'a avancé Antoine Guédénéy, un ordre psychique venant organiser un ordre somatique, une "idée dualiste d'un principe organisateur extérieur à la matière, l'idée d'une psyché qui envahit, donne sens" au biologique, ou au contraire, en échouant dans sa tâche d'organisation, laisse le corps en péril face aux excitations. ¹

Dans la première partie de l'article, certains écrits d'auteurs contemporains en psychosomatique psychanalytique seront revus, pour faire ressortir les difficultés sur le plan théorico-clinique qu'une telle conception de l'appareil psychique rencontre. D'une part, comment peut-on expliquer que les excitations d'ordre auto-conservatif ne semblent jamais rencontrer de problèmes de représentations? Deuxièmement, en proposant que le psychique reprend le biologique et l'organise, comment expliquer l'émergence de la psychosexualité en si bas âge, alors que la sexualité somatique apparaît plus tardivement ?

Troisièmement, ce modèle homéostatique, construit autour d'une hiérarchisation psychique croissante des modes de décharge, rend-t-il réellement compte des phénomènes cliniques? Si ce modèle conduit à certaines impasses, peut-il être remplacé par une conceptualisation pouvant expliquer les phénomènes tout en présentant une plus grande cohérence?

Dans la deuxième partie, l'article suit l'évolution du concept de liaison dans la pensée freudienne, en défendant l'hypothèse que ce concept ne fait sens qu'à partir du Moi et ne saurait référer à une liaison somatique-psychique. L'article conclut que c'est la capacité du Moi à lier les motifs qui pose problème chez les sujets somatisants, difficulté qui n'est pas réductible à un mauvais fonctionnement de

¹ Guédénéy, Antoine.-, La psychosomatique et le point de vue du développement, in: Somatisation, psychanalyse et sciences du vivant, éd: Isabelle Billard, Paris, Eshel, 1994, p.195.

l'appareil psychique mais qui engage à la fois la fragilité du Moi et la réalité des intentionnalités à traduire.

Dans le deuxième article, la réflexion sur la mentalisation se poursuit, en s'intéressant à la relation à la réalité présentée par les patients opératoires. Plusieurs auteurs ont relevé les associations relativement fréquentes, chez certains patients, entre somatisation et délire psychotique, contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre à partir de la théorie de Marty. L'un de ces auteurs, Michel De M'Uzan, propose que la pensée opératoire s'apparente à un surinvestissement du factuel pour lutter contre l'intrusion d'un processus hallucinatoire. Un traumatisme en bas âge, venant mettre à mal l'évolution conjointe de la fantasmatisation et de la représentation de la réalité, expliquerait selon cet auteur un tel état de fait.

À partir d'une relecture de "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique" de Freud, l'article s'attarde à faire ressortir certaines difficultés dans le raisonnement freudien, tout en cherchant à préciser le rôle de cette représentation du réel dans l'appareil psychique. Cette représentation est définie alors non pas comme une représentation objective d'un monde externe, mais comme la capacité, pour le Moi, de reconnaître comme faits réels certains événements et de les utiliser pour mettre en forme et élaborer les désirs. Cette capacité nécessite toutefois l'investissement des désirs sur les objets réels et la capacité à assumer les pertes contenues dans la réalité. La pensée opératoire se démarquerait par l'inhibition des désirs sur les objets réels, inhibition protégeant le sujet mais l'empêchant de ce fait de pouvoir faire le travail de représentation du réel. La parenté entre état psychotique et état opératoire reposerait sur la carence de la représentation du réel telle que définie.

Dans le troisième article, deux questionnements sont présentés, pour permettre une réflexion sur l'élaboration du sens dans les problématiques somatiques. Dans

un premier temps, et à partir des travaux en neurosciences mettant l'accent sur la notion d'intentionnalité, de même qu'en se basant sur des critiques issues de la philosophie, l'article s'attarde à démontrer que le sens, généralement associé à la représentation dans la théorie psychanalytique, doit plutôt se comprendre à partir de la notion d'intentionnalité. L'article reprend ensuite des concepts analytiques, soit l'après-coup, le souvenir-écran, le rêve et le but de l'analyse, pour les expliquer à partir de ce point de vue.

La deuxième réflexion prolonge le questionnement portant sur la capacité à lier les motifs pulsionnels qui fut abordé dans le premier article. À partir à la fois d'"Au-delà du principe de plaisir" ainsi que des réflexions du psychanalyste Philippe Jeammet, cette capacité est comprise comme l'intériorisation d'une conviction qui repose sur une relation à l'objet primaire dans laquelle l'enfant peut faire l'expérience d'une intentionnalité efficace. Ce serait à partir de cette conviction que pourraient se constituer les assises du Moi, à différencier du narcissisme proprement dit. L'article en conclut que si le symptôme somatique n'a pas de sens, puisqu'il n'exprime pas une intentionnalité envers l'objet, il est toutefois en attente de sens, en attente d'une relation qui peut relancer l'élaboration des intentionnalités sur l'objet.

La méthodologie à la base de cette thèse théorique est multiple. Elle repose en partie sur une lecture serrée de Freud et de d'autres auteurs psychanalytiques. Cette lecture cherche à montrer les moments de rupture théorique, c'est-à-dire les occasions où les explications théoriques aboutissent soit à des contradictions internes, soit à une opposition marquée avec les connaissances issues des autres champs s'intéressant à la psyché. Des tentatives de dégagement théorique sont offertes, en s'appuyant sur les réflexions d'autres théoriciens. En ce sens, cette thèse cherche à faire un certain travail de synthèse tenant compte de différentes approches à l'intérieur de la psychosomatique.

Certaines exigences sont aussi à la base de ce travail. La première conduit à relever les flous théoriques qui entourent l'usage de plusieurs concepts en psychanalyse. Un exemple éloquent est l'utilisation du concept de représentation en psychanalyse. La lecture des textes psychanalytiques révèle des emplois multiples, la représentation étant à la fois schème de comportement, désir, pensée, image de l'objet, disposition à l'action. Un concept défini de manière peu opérationnelle rencontre des difficultés dès lors qu'il est question de bien saisir les enjeux théoriques. Par exemple, s'il est dit que l'épreuve de réalité est la capacité de séparer les représentations des perceptions, comment peut-on penser cette épreuve si la représentation renvoie à de multiples phénomènes? Ces flous conceptuels se présentent essentiellement comme un frein à toute réflexion qui voudrait pouvoir discuter de la validité des explications.

L'autre nécessité est celle de pouvoir questionner la théorie psychanalytique en toute liberté. C'est aussi pouvoir montrer que par moments, les explications qu'elle propose pour certains phénomènes sont en contradiction avec ce que d'autres approches étudiant la psyché ont montré, et que l'on doit se permettre de remettre en question le modèle explicatif. La psychanalyse doit donc rester ouverte face aux autres approches sans quoi elle ne saurait que se refermer sur elle-même et ne chercher qu'à promouvoir sa cohérence théorique. La spécificité de l'objet de la recherche psychanalytique ainsi que le corpus conceptuel qui l'accompagne ne doivent pas être un recours protégeant certains modèles explicatifs désuets.

Cette autre nécessité, c'est finalement de garder en tête que le rapport à Freud en est un de référence face à l'exigence qui l'a animé. Cette exigence, c'est celle de son objet, l'inconscient, et de ses manifestations. Et toute réflexion théorique en psychanalyse doit tenir compte de cette exigence. Mais dire cela, c'est reconnaître que les modèles explicatifs, qu'ils soient élaborés par Freud ou

d'autres auteurs, sont eux sujets à critique. Du modèle de la représentation à la biologie au coeur de la pensée freudienne, en passant par la satisfaction hallucinatoire, tout concept psychanalytique est à remettre en question à la lumière des avancées théoriques.

Les piliers psychanalytiques, l'inconscient, la sexualité infantile, le transfert, la résistance, sont des "réalités cliniques" incontestables qui constituent la base de la réflexion théorique. Mais cette dernière doit pouvoir se faire librement, sous peine de la voir se désarticuler complètement des autres sciences qui elles aussi s'intéressent au psychisme humain.

Il ne s'agit donc pas de critiquer dans le seul but de montrer les contradictions et les incohérences, mais de tenter d'apporter des éléments explicatifs qui permettent de les intégrer et de les dépasser.

Article 1

La mentalisation, au-delà de la liaison du somatique

"Je veux surtout insister sur le fait que l'ordre psychique de la sexualité -nouvel ordre construit à partir de l'ancien ordre biologique- ne symbolise pas le biologique. Or, toutes les tentatives syncrétiques, et toutes les synthèses, plaident pour une évolution parallèle du biologique et du psychique, comme si le psychique était un haut-parleur ou un décodeur mental du biologique." (Christophe Dejours, "La subversion libidinale")²

Problématique

La notion de mentalisation occupe une place importante dans la pratique psychosomatique psychanalytique d'aujourd'hui. Elle a été développée en grande partie par Pierre Marty durant les années 70-75, mais elle trouve son origine dans les expériences cliniques qui avaient mis à l'avant-plan, chez certains sujets, les carences fantasmatiques et la pauvreté de la vie psychique. Elle s'intéresse principalement à la qualité, à la permanence et à la quantité des représentations qui constitueraient la vie psychique des êtres humains.³

Elle trouve sa pertinence, en psychosomatique, par l'hypothèse que cette mentalisation englobe l'ensemble des opérations symboliques par lesquelles l'appareil psychique assume la régulation des énergies instinctuelles. Pour Marty, la mentalisation promouvoit la transformation d'excitations somatiques en contenus psychiques, en permettant à ces excitations de se lier d'abord à des représentations, qui se combinent ensuite pour donner des symboles.⁴ La mentalisation représenterait, à un niveau évolutif supérieur, l'équivalence de l'homéostasie biologique.

La mentalisation est ainsi conçue comme un processus permettant au sujet de faire face aux excitations, que celles-ci soient d'origine externe ou interne. En ce

² Dejours, Christophe, Recherches psychanalytiques sur le corps: répression et subversion en psychosomatique, Paris, Payot, 1989, pp.11-12..

³ Marty, Pierre, La mentalisation, Paris, Synthélabo, 1991, pp.11-12.

⁴ Marty, Pierre, Op. Cit, 1991, p15-19.

sens, elle fait de l'appareil psychique un régulateur d'excitations, posé entre le soma et la réalité. Cette conception de l'appareil psychique est défendue par d'autres auteurs psychanalytiques extérieurs au domaine psychosomatique.⁵

Cette position s'appuie sur la conception freudienne des rapports entre le somatique et le psychique, conception qui s'articule autour de l'opposition entre névrose actuelle et psychonévrose. Si la psychonévrose, qui repose sur le refoulement et le retour du refoulé, montre l'alliage somatique-psychique, la névrose actuelle est une pathologie économique, reflet d'une sexualité somatique perturbée où les excitations n'ont pu se lier à des contenus psychiques.

Cette conception propose donc que la vie psychique s'inscrit comme un temps second, une reprise plus évoluée du somatique, reprise reposant sur la liaison d'excitations aux représentations. Mais cette vue rencontre certaines difficultés. D'une part, comment peut-on expliquer que certaines excitations d'ordre auto-conservatif ne semblent jamais souffrir de carence représentative? Un patient ne souffre jamais de névrose d'angoisse parce qu'il n'a pu lier les excitations somatiques associées à la faim à certaines représentations. Cette observation semble entrer en contradiction avec l'appréhension d'un appareil psychique qui, lorsqu'il est désorganisé, ne pourrait plus faire sa tâche de régulation homéostatique. Il semble ici que ce n'est pas tout le biologique qui rencontrerait des problèmes à pouvoir être représenté.

Un autre sujet de réflexion est la place secondaire de la dynamique du Moi à l'intérieur de cette théorie. La théorie de Marty considère que le bon fonctionnement de la première topique, en particulier la permanence et la fluidité du préconscient, est essentiel à la différenciation des instances de la deuxième

⁵ André Green défend un tel point de vue. Voir "Tribulations", in: *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris, Eshel, 1994, p.69.

topique. ⁶ La deuxième topique, à tout le moins dans l'oeuvre freudienne, semble toutefois introduite en particulier pour rendre compte de problématiques plus sévères.

Mais au-delà de la pertinence à considérer la seconde topique comme produit du bon fonctionnement de la première, la question du Moi est centrale à la conception de la mentalisation. Est-ce que cette dernière, en tant que processus visant à permettre à l'individu de prendre conscience de ses états mentaux et de ceux des autres, peut se penser en deçà d'un Moi, d'un sujet? Peut-on réellement théoriser tout travail psychique sans considérer que celui-ci vient directement toucher la cohérence du Moi?

Le questionnement est le suivant; la mentalisation est-elle le travail d'un appareil psychique liant des excitations somatiques ou ne peut-elle se comprendre qu'à partir d'un Moi-individu plongé dans une conflictualité psychique?

Dans la théorie de Marty, la somatisation est causée par le déséquilibre biologique causé par l'afflux d'une somme d'excitations non mentalisées. Ces excitations n'ont alors d'autre choix que de se décharger dans la sphère somatique. Les notions psychanalytiques de décharge et de constance sont considérées dans leurs aspects les plus biologiques. Elles sont vues en tant qu'équivalents symboliques de mécanismes homéostatiques, ce qui peut entraîner certaines difficultés au plan théorique. Cette question de la constance pourrait se poser ainsi; cette dernière est-elle une reprise psychique d'une homéostasie biologique ou ne tient-elle sa pertinence qu'en ce qui concerne l'organisation psychique du Moi et ses rapports au désir et à l'objet?

Ces différents questionnements invitent à une réflexion sur la conception de la

⁶ Pour une critique de cette conception, voir Denise Braunschweig, "Psychosomatique et psychanalyse", in *Corps malade et corps érotique*, Paris: Masson, 1984, pp.120-121.

mentalisation. Cet article vise donc à clarifier certaines problématiques entourant la notion de mentalisation pour la définir différemment qu'une symbolisation du somatique.

Dans un premier temps, des travaux d'auteurs psychanalytiques contemporains seront revus et analysés, pour faire ressortir les difficultés théoriques et cliniques amenées par une conception de la mentalisation considérée comme une liaison du somatique.

Dans un deuxième temps, et puisque cette conception sur la mentalisation puise son inspiration dans la conception freudienne d'une liaison psychique des excitations, l'article s'attarde à étudier le mouvement théorique dont fait l'objet la liaison à travers quelques écrits freudiens.

Dans un dernier temps et en regard de la réflexion antérieure, certaines suggestions sur la conception de la mentalisation seront présentées, suggestions qui s'articulent autour d'un recentrement sur le Moi-sujet. Si le rapport biologique-psychique se définissait autour de la problématique quantité-qualité chez Freud, l'introduction de la deuxième topique apparaît plutôt comme une mise en exergue de ce problème, au profit du Moi.⁷ Autrement dit, dans la deuxième topique, l'appareil psychique n'est pas vu comme une immense interface entre la réalité externe et le corps somatique, mais comme un système conflictuel articulant l'ensemble de l'individu. La psychosomatique ne viserait alors plus à s'articuler à partir d'un axe somato-psychique, mais chercherait à penser les rapports du Moi à ce qu'il peut ou non assimiler.

⁷ Une note dans "Au-Delà du principe du plaisir" est parlante à ce propos. Freud, après avoir discoursu sur les notions de plaisir et déplaisir, dans leurs rapports compliqués entre accroissement et décharge, précise que plaisir et déplaisir ne se lient au Moi qu'en tant que sensations conscientes. Voir "Au-Delà du principe du plaisir" (1920), in: Oeuvres Complètes, vol.. XV, Paris, P.U.F., p. 281.

La conception de la liaison du somatique au psychique repose-t-elle sur un dualisme latent?

Dans un texte de 1998, l'auteur Claude Smadja "retrace les étapes du processus théorique qui, à partir de la métapsychologie freudienne, ont conduit à la découverte de la pensée opératoire" ⁸.

Si ce texte s'inscrit dans la lignée ouverte par l'École de Paris, l'auteur développe toutefois sa réflexion à l'intérieur de la deuxième topique freudienne, en mettant l'accent sur la perte traumatique du Moi en tant qu'objet et en soulignant l'aspect défensif de la pensée opératoire. Mais c'est lorsque l'auteur aborde l'origine de la psychosexualité que la conception d'une liaison du somatique au psychique devient plus apparente.

Pour Smadja, les développements théoriques de l'École de Paris s'inscrivent profondément dans une perspective moniste puisqu'ils s'appuient, en toute fidélité à l'oeuvre freudienne, sur la réunification de la psyché et du soma "dans une même structure constituée par les pulsions". ⁹ Les pulsions exerceraient "leur activité autant sur les fonctions psychiques que sur les fonctions somatiques". ¹⁰ S'accordant avec Freud sur la distinction entre névrose actuelle et psychonévrose, Smadja soutient que la psychosexualité advient lorsque "l'excitation sexuelle somatique se lie aux représentations d'objet de l'inconscient". ¹¹

Cette conception risque peu de rencontrer d'opposition de la part d'analystes. Elle propose que la sexualité somatique, reposant sur les zones

⁸ Smadja, Claude, in *Revue française de psychanalyse*, vol 5, 1998, pp. 1366- 1446. p. 1367

⁹ Ibid, p. 1385. La "réunification" de la psyché et du soma laisse clairement entendre, malgré le plaidoyer moniste de Smadja, une conception dualiste qui utilise la pulsion comme "chaînon manquant".

¹⁰ Ibid, p.1379.

¹¹ Ibid, p.1385.

érogènes (orale, anale, phallique) ne devient pleinement psychosexualité qu'en se liant à des représentations psychiques de l'inconscient. En réponse à une telle proposition, César et Sarah Botella ont défendu l'opinion que la théorie de l'École de Paris s'apparente à un monisme unioniste, similaire à un dualisme, où le psychique viendrait s'unir au somatique par des processus non expliqués.¹² Un monisme intégral voit plutôt un développement conjoint psyché-soma amenant des réponses unitaires aux événements qui touchent le sujet.¹³

La conception moniste unioniste va toutefois conduire à des hypothèses précises en clinique. L'appareil psychique se verra devoir assumer la tâche de lier les excitations somatiques au moyen des représentations sous peine de laisser le corps être débordé. Une telle conception a été bien théorisée par De M'Uzan. Il est possible de poursuivre la réflexion en analysant de plus près les propositions de cet auteur.

La quantité, comme trauma et comme esclavage.

De M'Uzan, et ce dans plusieurs textes, s'intéresse particulièrement aux patients présentant des symptômes où la logique de l'économique primerait selon lui sur le sens.¹⁴ ¹⁵ ¹⁶ Cette primauté s'expliquerait car leur appareil psychique serait impuissant à lier les excitations pour assurer la décharge. Récusant toute viscosité particulière de la libido et la notion d'instinct de mort pour expliquer de tels cas, il met l'accent sur la notion de traumatisme précoce et sa liaison avec la

¹² Botella, César et Sarah, Pour un monisme sexuel psyché-soma, in Revue française de psychanalyse, 1998, vol.5, pp.1485-1486.

¹³ La conception de Laplanche chez lequel la psychosexualité de l'enfant est en partie une réponse aux messages biopsychiques des parents semble éviter la position dualiste.

¹⁴ De M'Uzan, Michel (1969), "Le même et l'identique", in De l'Art à la mort, Paris, Gallimard, 1977.

¹⁵ de M'Uzan, Michel (1972), "Un cas de masochisme pervers", in De l'art à la mort, Paris, Gallimard, 1977.

¹⁶ De M'Uzan, Michel (1984), "Les esclaves de la quantité", in L'art du psychanalyste, Paris: Payot, 1994, pp. 279-296..

forclusion. ¹⁷

L'auteur propose une distinction entre deux ordres de compulsion de répétition. La répétition du même serait l'apanage d'individus pouvant élaborer lentement une solide catégorie du passé. Cette répétition, s'inscrivant dans le destin de l'individu, témoigne du conflit psychique. ¹⁸ Les choix faits par le sujet s'inscrivent dans un conflit entre désir et opposants, ouvrant la voie à un travail psychique pour se dégager du conflit.

Par contre, la répétition de l'identique se rapprocherait de la décharge la plus pure et la plus proche de la motricité. ¹⁹ L'individu serait débordé par l'excitation d'origine externe ou interne, se retrouvant alors rapidement dans un état de désespoir. Il ne pourrait viser que la décharge directe. Cette décharge totale laisserait toutefois son appareil psychique appauvri puisque aucune information ne pourrait s'y inscrire. Ce type de répétitions serait retrouvé chez des individus qui pour cause de traumatisme ont vu très tôt dans leur développement leur fonction de fantasmatisation altérée, ce qui empêcherait l'élaboration psychique nécessaire des excitations. ²⁰ La fatalité porterait les signes directs de la quantité et ne se rattacherait ni à un conflit ni à un fantasme sous-jacent.

Le trauma serait ainsi une "notion d'ordre essentiellement économique (....) événement ou expérience intense porteur d'une charge qui déborde tant la tolérance du sujet que ses capacités de maîtrise et d'élaboration psychique". ²¹ De M'Uzan insiste d'ailleurs sur le vécu de désespoir-désarroi (hopelessness-helplessness) antérieur bien souvent soit à l'éclosion d'une somatose, soit précurseur d'un acte de

¹⁷ De M'Uzan, Op Cit, 1984, p.282.

¹⁸ De M'Uzan, Op. Cit, 1969, p.88

¹⁹ Ibid, p.91.

²⁰ Ibid, p.96-97.

²¹ De M'Uzan, Op. Cit. 1984, p.285.

décharge. ²² De M'Uzan écrit "On est en présence d'une situation véritablement traumatique quand le sujet, incapable de trouver *une réponse à l'accident*, fût-ce sous la forme d'un symptôme névrotique, est condamné à des réactions comportementales". ²³

Il semble donc, si l'on suit l'auteur, que ce soit bien le vécu d'impuissance face certaines scènes qui soit en lui-même traumatique. Cette impuissance est occasionnée car le sujet ne peut formuler une réponse face à l'événement. De M'Uzan semble toutefois établir ici, sur le plan théorique, un rapport d'identité entre élaboration des excitations, "reprise de l'instinct par l'appareil psychique" et "réponse à une scène". ²⁴ Ce rapport d'identité doit pouvoir être remis en question pour deux raisons.

Dans la première perspective, l'angoisse est causée par une quantité d'excitations somatiques. La deuxième conception propose que cette angoisse serait un vécu d'impuissance du Moi occasionné par l'absence de réponse que le sujet peut proposer face à certaines scènes psychiques qui l'agressent. Si l'angoisse découlait directement d'excitations somatiques sans représentations, pourquoi, dans le cas de la faim par exemple, ne se retrouve-t-on face à un sujet en proie à l'impuissance parce qu'il n'aurait de représentations mentales pour ces excitations? Il semble difficile alors de prétendre que ce qui est la source des difficultés est le manque de mentalisation d'instincts qui par eux-mêmes ne posent pas réellement problème pour l'appareil psychique.

D'autre part, l'on ne saurait assumer que la capacité ultérieure du sujet à faire maintenant face à certaines scènes et à pouvoir y répondre, évitant ainsi le sentiment d'impuissance, signifie obligatoirement que cette capacité découle du

²² Ibid, p.288.

²³ Ibid, p.285.

²⁴ Ibid, p.289.

fait qu'il lie maintenant des excitations biologiques au moyen de la fantasmatisation. Cette capacité d'assimiler et de répondre à certaines scènes peut être théorisée différemment. Imaginons seulement l'exemple d'une personne qui, face à toute critique, ne pourrait jamais y faire face et se contenterait de pleurer sous une forme que l'on qualifierait de décharge. À la suite d'un travail thérapeutique, ces situations lui apparaissent différemment puisqu'elle a compris qu'elle les assimilait aux critiques sadiques d'un parent qui ne lui permettait jamais de se justifier (impuissance). Elle peut maintenant d'une part assimiler une part de la critique tout en pouvant prendre une certaine distance d'avec elle et trouver une réponse à l'événement. En aucun temps il semble permis de penser que cette patiente ait surmonté l'impuissance en liant des excitations à des représentations. Ce sont bien les scènes psychiques qui ont été retravaillées par le sujet, lui permettant ainsi de se dégager de la répétition identique.

Pour soutenir sa conception économique du trauma, De M'Uzan se réfère fréquemment à un cas clinique connu sous le nom de M. Le Maso. Homme masochiste, ce patient était toutefois régi par une morale très stricte et avait une vie fantasmatique limitée, devant compter sur des lectures pour alimenter ses fantaisies. De M'Uzan souligne combien ce patient, tout en revendiquant une "annihilation totale de sa volonté", n'était toutefois maître de rien, lorsque l'excitation venait le submerger.²⁵

L'accent mis sur l'économique n'empêche pas De M'Uzan de se montrer sensible à la dynamique interne du patient. Ainsi, s'il souligne que toute intensité trop grande de l'excitation peut altérer les frontières du Moi, il considère que pour qu'il y ait trauma véritable, il doit y avoir antérieurement soit une distorsion dans la capacité de séparer l'intérieur de l'extérieur, soit une intolérance à la moindre indistinction entre les deux. Mais il demeure que c'est l'attaque d'une quantité non

²⁵ Ibid, p.280.

mentalisée qui est à la base du trauma selon De M'Uzan.

En insistant et en limitant la problématique à la quantité pour expliquer son modèle, De M'Uzan semble toutefois en peine d'expliquer la dynamique singulière de ce patient masochiste, devant avoir recours à une explication puisant dans une biologie vague, en faisant l'hypothèse "qu'un élément biologique est à l'œuvre au plus profond de l'être".²⁶

Mais De M'Uzan rencontre d'autres difficultés, en particulier lorsqu'il s'agit de préciser la nature de la sexualité perverse du patient. Ainsi, il écrit que pour ce patient, le sexe n'est qu'un instrument du passage à l'acte au service de la quantité, quoiqu'il soit possédé par "le besoin infini de jouir".²⁷ Est-il réellement possible qu'un tel besoin de jouir n'entretienne pas de liens plus étroits avec une psychosexualité, en particulier lorsque ce besoin de jouir masochistement semble être bien spécifiquement humain?²⁸

D'autres questions cliniques sont à relever. Si la problématique est essentiellement économique, pourquoi les agirs du patient s'inscrivent-ils essentiellement dans une recherche de l'objet sadique qui le libérerait de son "excitation"? Quel est le lien entre l'objet et cette jouissance recherchée? Quel est le rapport entre d'une part cette sexualité perverse, où le sujet revendique une "annihilation totale de sa volonté" et cette morale très stricte qui régit son Moi, morale qui ne trouve d'ailleurs aucune place dans l'analyse du patient faite par De M'Uzan? Est-ce qu'une perspective économique rend réellement compte de ces aspects?

Deux points de la pensée de De M'Uzan permettent peut-être d'envisager la

²⁶ Ibid, p.283.

²⁷ Ibid, p.283.

²⁸ Nous n'avons pas connaissance de cas de masochisme chez les animaux.

problématique différemment. Le premier concerne la notion de décharge. Chez les esclaves de la quantité la dynamique économique répondrait à une logique de décharge totale qui suit le principe d'inertie. Comme l'avance De M'Uzan, l'incapacité de décharger l'excitation n'est donc pas à comprendre de manière absolue, mais bien comme l'incapacité du sujet à décharger selon le principe de constance.²⁹ Il est donc possible de douter que la problématique en soit une de décharge en tant que telle. Toutefois, si le principe de constance est inefficace, c'est donc que le Moi est mis hors-jeu lors de cette décharge, si l'on admet que la constance est essentiellement liée au Moi.

La question semble donc être: Contre quoi se défend le Moi? La perspective qui est celle de De M'Uzan l'amène à proposer que ce serait l'arrivée d'excitations provenant de l'instinct non mentalisé qui obligerait ainsi à une décharge rapide. Mais cette décharge n'est pas anodine puisque selon De M'Uzan, "la fonction signifiante est éclipsée par l'évacuation de la quantité".³⁰ Cette note sur l'éclipse de signification permet peut-être d'ouvrir sur une compréhension différente.

Est-ce que la quantité est déchargée car elle n'est pas liée psychiquement ou si inversement, la décharge est utilisée pour attaquer le sens? À une compréhension mettant l'accent sur l'attaque de la quantité et voyant alors le travail comme une liaison psychique de ces excitations s'oppose une conception voyant la décharge massive principalement comme un acte visant à débarrasser le Moi de quelque chose. Ces deux assertions ne s'équivalent pas, puisque ce qui peut agresser le Moi peut très bien être quelque chose de psychique comme une scène ou des désirs. Mais cet acte de défense du Moi peut maintenant être articulé à la morale stricte, notée par De M'Uzan, qui régit la vie du sujet.

Il n'est pas question de remettre en question le fait que subjectivement, le

²⁹ Ibid, p.284

³⁰ Ibid, p.286.

sujet soit débordé par l'excitation. Il est même possible, s'il est permis de faire un emprunt à la théorie behaviorale, de prétendre que la décharge, en attaquant le sens et en procurant un soulagement, se voit continuellement renforcée. Mais c'est la conception métapsychologique sous-jacente qu'il semble pertinent de questionner.

Car ce n'est pas un appareil psychique incapable de lier l'excitation que De M'Uzan semble décrire, mais bien un Moi sous l'empire d'une morale sévère qui ne peut reprendre pour lui-même certains contenus envers l'objet. Le patient répète donc inlassablement de manière identique, car la décharge vise justement à ce que le Moi soit vide, remettant ainsi les "compteurs à zéro".

La fantasmatisation déficiente du patient peut tout aussi bien s'expliquer du fait que le Moi ne peut se permettre d'élaborer des scénarios et recherche précisément l'inverse. La lecture passive entretient ainsi sa position masochiste où même les fantasmes lui sont infligés de l'extérieur. Au lieu d'une perspective économique sujette à question puisqu'elle n'explique pas pourquoi certaines "excitations" ne posent pas problème, l'on aurait ainsi une perspective moïque englobant la morale rigide qui régit le sujet.

Cette impuissance du Moi face à l'objet se reflète ainsi paradoxalement dans une revendication d'une "annihilation totale de sa volonté" aux mains de ce même objet.³¹ Le patient répète une situation où il y a à la fois décharge, alors qu'à partir du point de vue du sujet, ce dernier apparaît comme n'ayant aucun désir, s'offrant à l'autre de manière masochiste. Ce qui est évité, paradoxalement, est une situation de désir face à l'objet, pour *ne pas être pris alors dans une situation d'impuissance-désirance face à l'objet*. C'est peut-être ce qu'évite M. le Maso. S'il

³¹ Ibid, p.280. Dans le sens nietzschéen de la volonté. Pour Nietzsche, la volonté n'est qu'une boucle virtuelle où le Moi reprend à son compte et s'attribue le pouvoir qui a eu un impact sur le monde et sur les comportements propres du sujet. C'est essentiellement le plaisir tiré à pouvoir donner des ordres, ne serait-ce qu'à soi-même. Nietzsche, Friedrich, Par-delà le bien et le mal, Paris: Payot, 1974, p.40.

se "libère" à chaque décharge de toute attache objectale, il devient encore plus impuissant lors de chaque retour du mouvement vers l'objet.

Tout ceci ouvre sur la possibilité que la notion de décharge, dans ses rapports entre l'inertie et la constance, ne soit pas réellement pertinente si on la considère d'un point de vue purement biologique ou homéostatique. Comme De M'Uzan le souligne, ce patient peut tout de même décharger. Mais contrairement à une relation à l'objet où un lien se construit, où le Moi élabore des contenus affectifs, l'on est plutôt en présence d'une dynamique où le Moi cherche à utiliser la décharge pour se libérer d'un lien ou d'une situation qu'il ne peut tolérer.

En résumé, si la mentalisation, chez De M'Uzan, reste attachée à l'idée d'un instinct biologique devant être repris par l'appareil psychique, cette conception rencontre certaines difficultés lorsqu'elle tente d'expliquer les phénomènes cliniques, tout en restant imprécise sur la nature de la sexualité perverse. À partir de certaines indications de De M'Uzan où il met l'accent sur l'absence du principe de constance et l'évacuation du sens au profit de la décharge, une autre lecture semble possible, qui articule les rapports du Moi à des contenus psychiques.

L'angoisse ne serait pas pure quantité attaquant le Moi, mais renverrait plutôt à un état d'impuissance ressenti face à l'objet. Si rien ne s'inscrit au sein du Moi, c'est bien parce que celui utilise la décharge totale pour attaquer le sens, pour éviter la liaison de certains contenus au sein du Moi.

Mais cette décharge, comme il a été vu, est conceptualisée par l'École de Paris comme un mécanisme homéostatique. Trois voies de décharge sont ainsi proposées, soit la sphère somatique, la motricité ou la vie mentale, voies exprimant des niveaux différents d'organisation. Si cette hypothèse est cohérente avec la théorie, son articulation aux phénomènes cliniques peut s'avérer plus difficile.

Bouchard et Lecours ont proposé un modèle d'élaboration de l'affect qui s'appuie sur cette hypothèse de Marty. En se penchant sur leur travail, il est possible d'analyser plus profondément les difficultés rencontrées par une telle conception.

La mentalisation sous l'angle de la transformation psychique.

Dans un article de 1997 ³², Lecours et Bouchard présentent une vue cohérente et articulée de la mentalisation. Ils définissent celle-ci, en accord avec la position de Marty, comme une fonction liant les excitations somatiques et les représentations endopsychiques. ³³ La mentalisation serait à la fois créateur du Ça psychique tout en étant le médiateur entre le Ça et le Moi.

Ces deux assertions sont à distinguer comme l'admettent d'ailleurs les auteurs. Il est possible d'être en accord avec l'hypothèse que la mentalisation est le médiateur entre le Moi et le Ça tout en questionnant l'idée que la création du Ça se fasse par une liaison d'excitations à des représentations.

Se basant principalement sur les travaux de Luquet, Marty et Bion, ils proposent que la mentalisation, qui trouve son origine dans la notion freudienne de liaison, réunit la fonction de représentation, qui est le "processus d'élaboration et l'usage d'une image mentale stable d'une chose à la place de la chose elle-même"³⁴, et la symbolisation, processus surplombant les représentations et permettant de les lier entre elles. ³⁵

La mentalisation permettrait ainsi "la transformation des excitations en pulsions et affects". La problématique psychosomatique s'inscrit donc à l'intérieur

³² Lecours, Serge et Bouchard, Marc-André, Dimensions of mentalisation: Outlining levels of psychic transformation, in *International Journal of Psycho-Analysis*, vol 78, 1997.

³³ Ibid, p.1.

³⁴ Ibid, p.3.

³⁵ Ibid, p.3. " a superordinate function that links the already formed mental representations"

d'un modèle où il s'agit, à partir d'excitations somatiques indifférenciées, d'élaborer des contenus psychiques.

Mais d'autre part, ils suggèrent la possibilité que le travail psychique consiste à la "transformation d'expériences crues, concrètes, non mentalisées".³⁶ La mentalisation viserait ainsi à permettre une discrimination toujours plus grande d'expériences impliquant le sujet. Cette discrimination ne signifie toutefois pas obligatoirement un passage du somatique au psychique.

À partir de ces différentes sources théoriques, les auteurs proposent une grille bi-axiale d'élaboration de l'affect. Le premier axe, inspiré de Marty, est celui du canal expressif. Il se différencie en quatre voies distinctes soient celles somatique, motrice, d'imagerie mentale et verbale. Le deuxième axe cherche à mesurer le degré de tolérance de l'affect, soit son degré d'appropriation en tant qu'expérience pour le sujet. Cinq niveaux sont notés, soient l'impulsion désorganisée, l'impulsion représentée mais non symbolisée, l'externalisation, l'appropriation et l'abstraction réflexive associative.

L'axe expressif touche plus directement à la psychosomatique puisque l'hypothèse qui semble la sous-entendre propose qu'une mentalisation plus grande des affects soulage le corporel. La question théorico-clinique qui se présente face à ce modèle peut donc se résumer ainsi: Sommes-nous en droit d'affirmer qu'une même somme d'excitations, pouvant être à la source d'un ulcère, se transforme en se liant à des représentations pour donner un affect s'exprimant verbalement?

D'une part, la propre expérience clinique des auteurs semble beaucoup plus complexe. Ils offrent en exemple un patient anxieux, qui "décrivait ses activations

³⁶ Ibid, p.3, " transformation of raw, concrete, unmentalised experiences".

physiologiques en disant qu'il se sentait stressé, anxieux".³⁷ Les auteurs notent que l'expérience somatique prend une qualité mentale, abstraite, le patient pouvant en parler comme une expérience interne. Selon Lecours et Bouchard, un tel affect serait à la fois considéré comme une appropriation d'un affect qui, sur l'axe communicatif, s'exprime somatiquement.

Mais si le patient parle de son expérience somatique, n'est-ce pas alors le canal verbal qui sert ainsi de voie communicative? Ainsi, les auteurs décrivent l'expression verbale de l'affect en disant que ce dernier se manifeste alors au moyen d'un langage social commun et bien défini.³⁸ Si le patient peut lier des mots à l'activation physiologique, n'est-ce pas exactement la description d'un affect élaboré au niveau verbal. Doit-on comprendre qu'une liaison d'excitations aux représentations de mot est d'une autre nature que ce que le patient offre à voir?

Quelle est la théorie psychosomatique sous-jacente? Est-ce que ce patient qui peut ainsi parler de son anxiété, bien que celle-ci semble rester bien somatique, est moins en danger de somatisation qu'un patient n'en parlant pas? Est-ce que ces deux patients, puisque leurs affects s'expriment sur l'axe somatique, courent le même danger?

Il est possible d'aborder les difficultés de l'axe communicatif à partir d'un autre angle. Comment peut-on s'assurer que des actes moteurs représentent une décharge d'excitations et ne sont pas compréhensibles à partir d'une autre grille explicative?

Cette problématique peut mieux s'exprimer à partir d'un exemple clinique. Un sujet en thérapie se lève rapidement et pris de panique, s'enfuit du bureau de

³⁷ Ibid, p.10. "an anxious patient described his highly differentiated physiological activation sensations by telling his analyst that he was feeling stressed, that he was nervous".

³⁸ Ibid, p.7.

son analyste. Décharge-t-il ici de manière motrice une excitation qu'il ne sait mentaliser? Qu'en serait-il si le même patient, à la séance suivante, revient et explique à l'analyste qu'il fut pris d'une anxiété dont il ne pouvait expliquer la provenance. Toutefois, au cours des jours qui ont suivi, il prit conscience qu'à la suite d'une remarque de l'analyste, certains désirs qu'il ignorait ont été sollicités et l'avaient laissé décontenancé. La seule issue qui lui était alors apparue était de fuir la situation. Il aurait pu tout aussi bien faire un infarctus si, pour certaines raisons, même la fuite lui avait été coupée.

De s'enfuir ainsi n'équivaut pas à une décharge d'excitations mais à une fuite face à une situation anxiogène dont le patient ne sait la provenance. La fuite offre certainement un soulagement concret, puisqu'en agissant sur l'objet, en l'éloignant, elle rétablit un équilibre. Mais l'action motrice ne peut être définie comme pure décharge. Dans un deuxième temps, lorsque le patient peut prendre conscience et contenir les désirs qui ont été animés, c'est toute la relation au thérapeute qui prend un sens différent. Mais l'on ne saurait dire que cette élaboration du désir passe par une liaison de représentations à des excitations qui se seraient dans un premier temps déchargées dans la fuite.

S' il est possible de soutenir une compréhension de la mentalisation comme une capacité du Moi à contenir et à lier les désirs, les réactions motrices ou somatiques semblent être elles-mêmes des réactions dépendantes de la liaison de ces désirs au Moi. Autrement dit, le travail psychique semble moins viser l'élaboration mentale des excitations que de tenter d'accroître la capacité du Moi à contenir les désirs et à élaborer des contenus psychiques. À mesure que cette capacité s'accroît, il est alors plausible de penser que les réactions physiologiques et comportementales évoluent.

Il est toutefois important de relever la différence dans les termes employés.

Si le modèle de Lecours et Bouchard met l'accent sur la contenance de l'affect, il semble toutefois préférable de cerner la problématique autour du désir, ce qui implique une intentionnalité envers l'objet. Peut-être le terme de désir laisse-t-il la place à un certain malentendu. Il n'est pas suggéré ici que le désir corresponde à un contenu mental élaboré chez le sujet, c'est-à-dire un objet mental qu'il peut reconnaître comme sien. Le désir est ici défini comme un acte intentionnel visant un certain état de l'organisme. Il est entendu que certains psychanalystes vont reconnaître de telles qualités à l'affect (orientation, adaptation, intentionnalité). Toutefois, dans la théorisation classique, l'affect est pensé comme un quantum d'excitations se liant dans un second temps aux représentations.

Il semble toutefois important de conserver cette distinction entre contenance et élaboration des désirs (mouvements intentionnels) et contenance de l'affect. Encore une fois, un exemple clinique peut aider à illustrer cette distinction. Un sujet colérique pourrait très bien s'approprier sa colère (affect), la verbaliser élégamment des années durant, ce n'est qu'en élaborant les désirs frustrés sous-jacents qu'il pourra se dégager de la répétition et réduire par la suite son activation physiologique.

En résumé, si l'axe d'intériorisation tel que défini par les auteurs offre un outil appréciable pour coter les capacités d'intégration du patient, l'axe communicatif semble ouvert à des flous conceptuels. Les réactions somatiques, comportementales et verbales ne semblent pas constituer un axe indépendant d'élaboration mais ne sont compréhensibles qu'à partir de l'axe de tolérance. Autrement dit, la mentalisation, dès qu'elle tente de s'articuler sur une vectorisation somatique-psychique, semble rencontrer des impasses réelles qui sont évitées dès qu'elle est limitée à la capacité de contenance et d'élaboration de contenus psychiques.

De l'impossibilité d'un psychique se greffant au somatique.

Dans cette première partie, certaines difficultés théoriques et cliniques furent relevées dans les travaux de divers auteurs. Deux points restent toutefois à clarifier, l'un touchant directement la possibilité d'une liaison des excitations aux représentations, l'autre s'attardant à nouveau au modèle homéostatique de la psyché.

La mentalisation, telle que définie au sein de l'École de Paris, est en partie une liaison des excitations aux représentations. Les auteurs couverts dans la première partie ne remettent pas en question le principe fondamental d'un tel modèle. Il est à noter toutefois que le fonctionnement d'une telle liaison ne semble jamais explicité. C'est une chose de dire que les excitations se lient à des représentations mais la question épineuse du fonctionnement réel d'un tel phénomène demeure.

Si l'être humain est conçu comme un ensemble d'excitations bêtes que l'appareil psychique doit reprendre pour lui donner un sens à l'aide de représentations, comment ces dernières pourraient-elles avoir le moindre rapport avec ce que vit le sujet? Comment s'assurer que les excitations insignifiantes ne prennent pas n'importe quel sens selon les représentations qui s'y accrocheraient? Comment des représentations en arrivent-elles à se lier aux excitations et à leur donner une signification?

Ce problème théorique, malgré les divergences dans les conceptions, s'apparente à celui qui a affligé la théorie de l'émotion de Schachter et Singer.³⁹ Pour eux, l'émotion est une expérience physico-cognitive, combinant un état d'excitation (indifférencié) et une attribution émotionnelle. Dans leur expérience,

³⁹ Schachter, S et Singer, J., "Cognitive, social and physiological determinants of emotional states", in *Psychological review*, 1962, vol.69, pp.379-399.

des sujets qui avaient reçu une injection d'adrénaline étaient placés dans des situations impliquant une réaction émotive différente (euphorie, colère). À partir des résultats, les auteurs concluaient que l'émotion était le produit d'une activation physiologique combinée à une attribution émotionnelle (positive ou négative).

Mais la théorie ne répondait pas à deux questions principales. Dans la vie de tous les jours, quelles cognitions ou situations amènent une activation? D'autre part, si l'activation était indifférenciée, qu'est-ce qui expliquait que le sujet fasse une attribution négative ou positive face à la situation? Pourquoi, selon les deux situations différentes, en arrivaient-ils à juger l'une plaisante et l'autre déplaisante? Qu'est-ce qui présidait à une telle attribution? Les écueils rencontrés par cette théorie l'ont amenée à être délaissée entièrement par les chercheurs.⁴⁰

Une mentalisation qui se construirait sur la base d'une liaison des excitations aux représentations se buterait aux mêmes difficultés qui ont miné la théorie de Schachter et Singer. Comment le sens peut-il émerger pour le sujet? La théorie laisserait le lien excitation-représentation à l'arbitraire. Si l'importance de cette question nécessite une réflexion qui lui est propre et qui serait beaucoup trop étendue pour ce travail, il est toutefois pertinent de poser cette problématique qui touche la conception habituelle de la mentalisation.

L'autre point qu'il semble pertinent de reprendre touche au rôle homéostatique de la psyché. Il a été vu, par exemple chez Lecours et Bouchard, que ce rôle est pensé à partir de la mentalisation croissante des modes de décharge. Mais l'hypothèse d'une homéostasie psychique qui serait en continuité avec

⁴⁰ Cette conception a été remplacée en partie par une conception mettant l'accent sur les schémas d'action, qui se complexifient avec l'arrivée du Moi. Ainsi, la colère est une réaction face à un projet ou une action contrarié, alors que la culpabilité, beaucoup plus complexe, est la réaction affective à une action accomplie ou à une pensée qui blesse la morale du Moi. L'accent mis dans ce travail sur la liaison par le Moi du désir, et non pas la liaison de l'affect, s'inscrit dans cette logique, quoique de profondes différences théoriques subsistent.

l'homéostasie biologique rencontre des difficultés.

D'une part, l'homéostasie biologique est essentiellement solipsiste. Bien sûr, il est convenu qu'elle est largement influencée par les échanges et la relation à la mère. Mais cette dernière joue un rôle externe dans l'homéostasie biologique. Comment concevoir alors une constance psychique en continuité avec cette homéostasie? Comme une reprise symbolique du rôle homéostatique joué par la mère? ⁴¹Est-ce le rôle de l'appareil psychique ou si ce dernier doit au contraire pouvoir penser et métaboliser une relation à l'objet qui est vécue non plus comme extérieur au sujet, mais qui s'est fixée en lui.

L'utilisation d'un exemple clinique peut permettre d'illustrer la problématique présente. Il s'agit d'un client qui consulte en thérapie car il se montre verbalement et physiquement violent envers sa conjointe. Les séances permettent dans un premier temps au patient de saisir que ses mouvements de violence surgissent lorsque sa conjointe se montre indépendante et autonome. Dans ces moments, soit qu'il est tourmenté par une grande anxiété, soit qu'il "agit".

Il ne s'agit pas ici de remettre en question le fait que la mentalisation soit en carence mais bien de se demander si celle-ci peut se penser en tant que reprise plus évoluée d'une homéostasie biologique. La mentalisation visera-t-elle pour le patient à lier des représentations à des sommes d'excitations ou doit-elle être pensée comme élaboration de ce qui, chez l'autre, vient déranger le Moi? Que réveille cette indépendance de l'objet et que signifie-t-elle pour le Moi? Deuxièmement, l'acte agressif, qu'il soit verbal ou physique, rétablit-il l'homéostasie en déchargeant des excitations ou est-il à concevoir encore une fois à l'intérieur de la relation du Moi à l'objet et agit sur les excitations en étant "action" sur l'objet?

⁴¹ L'école kohutienne en psychosomatique va développer une telle position.

Si le Moi du patient retrouve un certain calme après l'agir, cette constance semble moins en lien avec la décharge qu'avec le lien qui s'établit avec l'objet. L'agression, en autant qu'elle réussit à ramener une certaine "constance", le fait en soumettant l'objet et en le terrorisant. Elle n'est pas simple décharge motrice d'un appareil psychique solipsiste devant réguler ses excitations. La constance du Moi semble donc impliquer de facto le lien à l'objet et la manière avec laquelle le Moi vit ce lien. De plus, l'angoisse vécue par le sujet provoquée par l'indépendance de l'objet, est elle-même rendue possible parce que le sujet a un Moi pour qui cette indépendance signifie quelque chose.

Mais l'inscription de l'autre à l'intérieur de l'appareil psychique du sujet peut se révéler encore plus profonde. Ce même patient qui agressait verbalement sa femme a pu reconnaître, dans son cheminement thérapeutique, que ce qu'il craignait avant tout de perdre était l'approbation d'un père qui considérait qu'une femme devait être soumise et restée à la maison. Ainsi donc, si l'action violente pouvait rétablir un certain équilibre psychique, ce n'est que parce qu'elle permettait au Moi du sujet de rétablir la situation conformément à un certain "idéal".

Dans cette première partie, divers problèmes théoriques ont été soulevés, problèmes qui apparaissent lorsque la mentalisation est conceptualisée comme un mécanisme visant à assurer l'homéostasie par la liaison des excitations aux représentations. La lecture critique des différents travaux, tout en remettant en question cette conception, semble par contre renforcer une vue de la mentalisation mettant l'accent sur les capacités d'intégration et d'élaboration du Moi.

Il a été dit, en parlant de la mentalisation, qu'elle trouvait son origine dans le concept freudien de liaison psychique. C'est par un retour sur ce concept et par

une compréhension de l'exigence à laquelle il répond dans la théorie freudienne qu'il semble pertinent de poursuivre la réflexion.

Le concept de liaison chez Freud

La notion spécifique de mentalisation ne se retrouve pas dans l'oeuvre de Freud. Elle trouve néanmoins son origine dans les notions de liaison et d'élaboration psychique.⁴² La liaison apparaît toutefois plus pertinente en psychosomatique, puisqu'elle s'exercerait aussi bien dans les domaines biologiques que psychiques.

Dans leur discussion sur la liaison, Laplanche et Pontalis soulignent combien le concept travaille dans des registres divers (biologique, représentationnel, tendance générale au maintien de formes stables).⁴³ Trois temps d'élaboration théorique de la liaison sont sujets à leur réflexion: La liaison dans le "Projet pour une psychologie scientifique", dans "Au-Delà du principe du plaisir" et enfin la liaison telle qu'elle se présente dans le dernier dualisme pulsionnel. Ces trois étapes seront reprises, en y apportant certaines réflexions qui sont nécessaires à la clarification de la problématique. Il semble toutefois important d'inclure dans cet historique les réflexions de Freud sur la névrose d'angoisse car, sans que ce dernier parle directement de liaison, sa théorisation a eu des répercussions sur la réflexion psychosomatique.

Projet pour une psychologie scientifique

Le "Projet pour une psychologie scientifique" marque la grande tentative freudienne de combiner quantité et forme, dans une perspective moniste. Les

⁴² Lecours, Serge et Bouchard, Marc-André, "Dimensions of mentalisation: Outlining levels of psychic transformation", in International Journal of Psycho-Analysis, vol 78, 1997, p.1.

⁴³ Laplanche, Jean et Pontalis, Jean-Baptiste, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 1967. pp. 221-224.

problématiques abordées ici seront reprises par Freud tout au long de ses écrits. La liaison opère d'abord sur le plan biologique. L'idée d'une énergie liée, quiescente, s'oppose à l'énergie libre qui s'écoule directement en visant la décharge immédiate. Cette liaison, Freud l'impute au Moi, défini comme un réseau de neurones bien frayés entre eux. Ce réseau, par le gradient énergétique qu'il instaure, s'oppose au fonctionnement des processus primaires et lie ainsi l'énergie. ⁴⁴

La liaison du Moi est nécessaire pour qu'il n'y ait pas de réinvestissement massif des traces mnésiques de l'objet qui conduirait en état de besoin à l'hallucination. ⁴⁵ La liaison permet aussi aux signes de perception de jouer seuls, en enlevant le trop plein de réalité dans le système. ⁴⁶ Freud avait déjà précisé que ce n'était pas l'accès à la réalité qui était problématique pour l'enfant. Son système perceptif lui permettait d'être correctement connecté à son monde environnant. Le problème qu'il pose est donc d'un autre ordre. Comment, lors du retour du besoin, prévenir le réinvestissement des traces mnésiques qui elles aussi pourraient venir se présenter comme une réalité?

Si la liaison par le Moi vise par inhibition à empêcher l'écoulement des énergies, ce n'est pas pour éviter le danger hypothétique que l'organisme se vide entièrement. La problématique n'est pas purement biologique. L'inhibition est en fonction des processus inconscients. Pour le processus primaire, désir et réalité sont la même chose, de par la capacité du système à se représenter à nouveau l'objet.

Ce n'est pas à strictement parler un problème de quantité que Freud vise à résoudre mais plutôt un problème de psychologie psychanalytique. Le bébé,

⁴⁴ Freud Sigmund, "Project for a scientific psychology", in *The complete psychological works of Sigmund Freud*, vol.I, London, Hogarth Press, 1966, p.323.

⁴⁵ *Ibid*, p.319.

⁴⁶ Voir en particulier Jean Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1970, pp. 83-111.

prenant l'hallucination pour une perception réelle, risquerait de décharger à vide en l'absence de l'objet, ce qui conduirait au déplaisir. Ce modèle hallucinatoire utilise notamment la notion de traces mnésiques de l'objet. Il est déjà un modèle psychique. Cette psyché, quoique profondément somatique de par le modèle de traces mnésiques, de frayages, se pose déjà comme potentiellement dérangeante pour l'enfant puisqu'elle risque de l'entraîner sur la voie de la décharge à vide. En ce sens, lorsque le psychique apparaît sous la plume de Freud, loin d'aider l'enfant à établir un équilibre biologique, il se pose plutôt comme source de déséquilibre.

Au-delà de la validité du modèle hallucinatoire, car comment savoir que le bébé hallucine en réinvestissant l'image de l'objet, il est à souligner que la liaison, pouvant être considérée d'un point de vue strictement biologique, économique, est utilisée par Freud pour répondre à une question d'ordre psychologique: Comment inhiber l'hallucination?

Il importe de faire ressortir ici est que la problématique ne s'inscrit aucunement, et ce même chez le très jeune bébé, comme une difficulté économique reposant sur un manque de représentations. Au contraire, la difficulté posée par Freud est l'inverse, soit la présence de représentations et la nécessité pour le Moi de lier le réinvestissement automatique de celles-ci. Le danger n'est pas de l'ordre d'une pure quantité, mais bien la possibilité d'une décharge en l'absence de l'objet réel.

Durant la même période, Freud écrit "Du bien-fondé de séparer un complexe de symptômes déterminés en tant que névrose d'angoisse".⁴⁷ La problématique entourant l'articulation soma-psyché paraît tout à fait pertinente à la discussion présente.

⁴⁷ Freud, Sigmund(1894), in Oeuvres Complètes, vol.III, Paris, P.U.F., 1989.

Dans ce texte, et contrairement à la première partie du Projet, Freud se trouve directement dans la clinique. Face à lui, il trouve des patients présentant des symptômes divers: Une attente anxieuse, une susceptibilité générale aux stimuli, des troubles de la respiration, des innervations vasomotrices et des troubles cardiaques fonctionnels. Une angoisse non représentée ou prenant tout au plus la couleur d'une crainte d'anéantissement de la vie vient compléter le tableau. "On pourrait dire qu'il existe un quantum d'angoisse librement flottant qui, lors de l'attente, domine le choix des représentations et à tout instant est prêt à se lier avec n'importe quel contenu de représentation qui convient".⁴⁸ Cette angoisse n'est pas issue de représentations refoulées et ne se montre pas réductible davantage lors de l'analyse psychologique.

Freud pose donc l'hypothèse que cette angoisse résulte d'une accumulation d'excitation de nature sexuelle. "(...) le mécanisme de la névrose soit à chercher dans la déviation de l'excitation sexuelle somatique à l'écart du psychique", l'excitation se déchargeant alors subcorticalement.⁴⁹ Quant à la source de l'excitation chez l'homme, elle origine, selon Freud, de la pression exercée sur les parois des vésicules séminales, qui sont pourvues de terminaisons nerveuses. Cette excitation, en dépassant un certain seuil, se manifeste comme stimulus psychique. "(...) alors le groupe de représentations sexuelles présent dans la psyché se trouve doté d'énergie, et il apparaît cet état de tension libidinale (...) Un tel délestage psychique n'est possible que par la voie que je désignerai comme action spécifique ou adéquate (...). Autre chose que l'action adéquate ne servirait à rien, car l'excitation sexuelle somatique, une fois qu'elle a atteint la valeur-seuil, se transpose de façon continue en excitation psychique".⁵⁰

L'évitement du comportement adéquat amène certains risques. "Un tel

⁴⁸ Ibid, pp.34-35.

⁴⁹ Ibid, p.50.

⁵⁰ Ibid, pp.50-51

refusément (abstinence) pourra avoir deux conséquences, à savoir que l'excitation somatique s'accumule et immédiatement ensuite qu'elle est déviée sur d'autres voies où la décharge lui sourit davantage que par la voie passant par la psyché".⁵¹ Pour Freud, la psyché a donc comme tâche de maîtriser l'excitation sexuelle pour pouvoir ensuite la liquider. Cette maîtrise passe par la connexion de l'excitation sexuelle aux groupes de représentations.

Le problème des rapports entre quantité-qualité peut sembler trouver une réponse claire et directe qui semble supportée par la clinique. La transformation permettant de passer du quantitatif au qualitatif se fait par l'attachement des excitations à un groupe d'idées. Cette théorisation trouve des échos chez Marty. Pour ce dernier, ce sont les insuffisances du fonctionnement du préconscient qui expliquent ce manque (carence, dysfonction) de représentations qui laissent le corps somatique en péril face aux excitations. L'on voit bien comment Marty peut se réclamer en ligne directe de Freud et de sa théorisation sur la névrose d'angoisse.

Pour le Freud du Projet, la liaison vise à permettre au sujet d'aller vers l'objet réel sans se laisser séduire par sa capacité à se représenter l'objet de la satisfaction. Les excitations, s'il est possible de s'exprimer ainsi, sont liées naturellement aux représentations. Mais dans l'autre texte, bien que Freud ne parle pas ouvertement de liaison, cette dernière est tout de même suggérée comme lien entre des excitations somatiques et des groupes d'idées. Autrement dit, dans le premier cas la menace serait de faire fi de la réalité de l'objet, alors que dans le deuxième cas, la menace est somatique de par un manque de représentations qui empêcherait la voie de la décharge passant par la psyché.

Il est intéressant de noter que ces deux façons d'envisager la liaison, soit

⁵¹ Ibid, p.50.

comme une inhibition du Moi pour empêcher l'hallucination, soit comme mécanisme liant l'excitation somatique à des représentations psychiques, se retrouvent dans les différences sur la pensée opératoire entre Marty et De M'Uzan. Pour le premier, la pensée opératoire est marquée par des déficiences du préconscient alors que De M'Uzan envisage la pensée opératoire sous l'angle d'une défense contre un vécu hallucinatoire qui risque d'envahir le sujet.⁵²

Certaines formulations de Freud laissent sous-entendre qu'il s'agit de permettre à des excitations somatiques de devenir psychiques, par exemple lorsqu'il écrit que les excitations, ne pouvant se rendre jusqu'à la psyché, se déchargent subcorticalement. On pourrait alors envisager que ces excitations, ne pouvant pas trouver une place dans la vie mentale, se déchargent dans cet autre lieu qu'est le somatique. Mais une lecture différente est aussi possible.

Car Freud réitère que le but recherché est l'acte adéquat. *La décharge demeure, dans son modèle, un acte purement somatique.* Mais l'acte adéquat est une décharge qui passe par la psyché, ce qui équivaut pour Freud à la mise sous tension de groupes d'idées. Il semble plausible de penser que cette mise sous tension est essentiellement le désir. Mais cette mise sous tension se produit maintenant dans un humain qui a un Moi. Dans l'Esquisse, le retour du besoin ramenait automatiquement le réinvestissement des représentations associées à l'acte de décharge. Le Moi n'y est pas encore constitué en tant que représentant du sujet. Dans "Du bien-fondé" où la clinique joue un rôle prépondérant, Freud fait maintenant face à des adultes ayant un Moi. C'est donc ce Moi qui peut se révéler incapable pour différentes raisons de supporter la mise sous tension occasionnée par le désir.

L'importance de l'introduction du Moi apparaîtra clairement dans ses écrits

⁵² De M'Uzan, Michel, Réponse à l'exposé de M. Aisenstein, in *L'art du psychanalyste*, Paris: Payot, 1994, p.35.

plus tardifs. Par exemple, dans " Inhibition, symptômes et angoisse", Freud écrit: "Le Moi domine l'accès à la conscience ainsi que le passage à l'action à l'égard du monde extérieur; dans le refoulement il met sa puissance en action dans les deux directions. La représentance pulsionnelle devient sensible à l'un des aspects de sa manifestation de force, et la motion pulsionnelle elle-même en ressent l'autre".⁵³

Les élaborations freudiennes ultérieures, en particulier l'introduction de la deuxième topique où l'accent est mis sur le Moi, semblent ainsi suggérer que la problématique de la représentation reste assujettie à la question du Moi. Avant ce Moi-individu, il semble bien que la problématique ne puisse se comprendre comme une difficulté à représenter les excitations somatiques. Cette problématique semble ne surgir que face à la clinique, donc face à la réalité du Moi adulte, ce qui obligera plus tard Freud à un remaniement théorique conduisant à la deuxième topique et à toutes ses conséquences (inconscience du Moi, importance grandissante de la notion de résistance).

Mais autant dans le Projet que dans "Du bien-fondé", un même questionnement anime Freud, soit celui de l'articulation possible ou non du désir au Moi du patient. Dans "Du bien-fondé", Freud semble montrer qu'un Moi évitant l'investissement d'un groupe d'idées le portant vers l'objet se met en état d'aliénation face à ses propres réactions. Quels sont alors les motifs poussant le Moi à se défendre en désinvestissant la pensée qui le pousse vers l'objet?

La problématique du Moi, qui ressortait particulièrement lorsqu'il fut question des écrits de De M'Uzan, revient ainsi à l'avant-scène. "Au-delà du principe du plaisir", en abordant la question de la liaison psychique des excitations mais cette fois, avec une théorisation sur le Moi beaucoup plus avancée, permet de poursuivre la réflexion freudienne sur la liaison.

⁵³ Freud, Sigmund (1926), in Oeuvres complètes, vol. XVII, Paris: P.U.F., 1992, p. 213.

Au-Delà du principe de plaisir. ⁵⁴

Lorsque Freud traite des névroses actuelles, la psychopathologie paraît relativement simple. Quelques vingt-cinq ans plus tard, la clinique dont il cherche à rendre compte est beaucoup plus dramatique. Lourd d'une expérience clinique qui révèle des difficultés psychologiques et des souffrances qui relativisent la prééminence du principe de plaisir, Freud relie des phénomènes cliniques particuliers; le jeu d'enfant, la névrose traumatique, la compulsion de répétition.

Freud propose que la névrose traumatique s'expliquerait par l'apport d'une quantité extrême de stimuli en provenance de l'extérieur. L'effet de surprise joue un rôle important car dans ces moments, le Moi du sujet n'a pu se préparer à l'apport d'excitations. L'angoisse protégerait par contre de la névrose traumatique en prémunissant le sujet contre l'effroi. "Sa condition (celle de l'effroi) est l'absence d'apprêtement par l'angoisse, apprêtement qui implique le surinvestissement des systèmes recevant en premier le stimulus". ⁵⁵ Lors de l'effraction large du pare-stimuli, soit dans les cas de névroses traumatiques, le sujet réagirait par un contre-investissement massif de la barrière, amenant un désinvestissement des autres systèmes. Le but des rêves traumatiques serait "de procéder au rattrapage, sous développement d'angoisse, de la maîtrise du stimulus". ⁵⁶

De même, l'enfant qui joue de manière répétitive, reprenant sans relâche une scène de disparition-réapparition de l'objet, accomplirait la même tâche, mais cette fois sur les excitations pulsionnelles en provenance de l'organisme. "Il acquiert par son activité une maîtrise bien plus fondamentale de l'impression forte qu'il ne le

⁵⁴ Freud, Sigmund (1920), in Oeuvres Complètes, vol. XV, Paris, P.U.F., 1996, pp.277-337.

⁵⁵ Ibid, p.303.

⁵⁶ Ibid, p.303.

pouvait en la vivant de façon purement passive" ⁵⁷.

Le sujet est ainsi amené à répéter ce qui lui occasionne du déplaisir. Il y a donc un au-delà du principe du plaisir et il est à situer pour Freud dans ce caractère démoniaque du pulsionnel qui se définit comme un envahissement de la vie psychique par une somme d'énergie déliée.

C'est dans ce contexte que Freud avance l'hypothèse que l'une des tâches de l'appareil psychique serait de "lier l'excitation des pulsions qui arrive dans le processus primaire. (...) c'est seulement une fois cette liaison effectuée que la domination du plaisir pourrait s'imposer sans être inhibée". ⁵⁸ Cette première liaison serait ainsi en partie indépendante du principe de plaisir. La répétition aussi bien d'impressions agréables que désagréables constituerait un moyen de l'appareil psychique de maîtriser activement le facteur quantitatif.

Deux niveaux de liaison sont ainsi explicités. Le niveau le plus connu concerne le lestage par le Moi des processus primaires. L'autre liaison, qui y serait préalable, aurait comme tâche de maîtriser l'excès pour permettre ensuite au principe de plaisir d'être effectif.

Certaines remarques peuvent toutefois être faites concernant cette "liaison psychique" des excitations. La répétition elle-même semble être avancée par Freud comme mécanisme mettant en forme et liant les excitations. Mais est-ce que la répétition vise directement à lier les excitations et est-ce que c'est l'arrivée d'excitations qui pose des difficultés? Deux arguments viennent miner cette hypothèse.

D'une part, dans la névrose traumatique, Freud considère qu'il y a quelque

⁵⁷ Ibid, pp.306-307.

⁵⁸ Ibid, p.306.

chose de l'ordre de la pure quantité qui envahit le pare-stimuli. Ce serait cette quantité qui serait traumatique. Or, si cette notion de quantité peut elle-même être critiquée, la question importante est de savoir si c'est cette dernière qui pose réellement problème.⁵⁹

Si l'on quitte le domaine de la psychanalyse pour s'intéresser aux expérimentations animales, les recherches de Seligman sur la résignation acquise (learned helplessness) ont montré que ce qui est traumatique ne saurait se comprendre à partir de la quantité.^{60 61} Dans cette expérience, deux groupes de chiens étaient placés dans des situations différentes. Les animaux du premier groupe recevaient des chocs électriques sans possibilité de trouver une issue alors que les membres de l'autre groupe bénéficiaient d'une voie de sortie qu'ils pouvaient apprendre.

Les chiens du premier groupe devenaient résignés et ne cherchaient plus à fuir, restant plutôt dans un état de stupeur dépressive. Ces réactions ne dépendaient pas d'une plus grande quantité de chocs électriques mais correspondaient au fait que toutes les actions que les chiens posaient étaient également inefficaces à les soustraire à une situation.

À l'opposé, les chiens qui pouvaient agir pour s'en sortir, *tout en étant toujours aussi surpris par les chocs et tout en recevant d'ailleurs la même quantité de ceux-ci*, ne montraient pas de signes d'impuissance acquise ni de désorganisation du comportement.

⁵⁹ Car une notion de quantité qui se transmet intacte de l'extérieur à l'intérieur est évidemment problématique du point de vue biologique.

⁶⁰ Nous sommes conscients que ce faisant, nous quittons un domaine épistémologique distinct, soit le cadre psychanalytique, pour utiliser le cadre de l'expérimentation animale. Toutefois, outre que Freud a toujours puisé à l'extérieur de la psychanalyse, il nous semble légitime d'utiliser les connaissances issues d'un autre domaine, en autant que la complexité du psychisme humain ne s'y voit pas réduite.

⁶¹ Seligman, M.E.P. et Maier, S.F., "Failure to escape traumatic shock", in *Journal of experimental psychology*, vol.74, pp.2-10.

Une pure "quantité" de stimuli n'est donc ici d'aucune utilité et ce même chez un animal. Ce qui est traumatique est la situation d'impasse dans laquelle se retrouve le chien. Il n'est pas ici question de décharge d'une quantité mais bien de la capacité de l'animal d'agir efficacement. Si tel est le cas pour l'animal, il semble possible d'avancer que le sujet humain est non pas affecté par ce qui est de l'ordre d'une quantité à lier mais bien par une scène où il n'a pu trouver réponse à l'événement.⁶² Il n'est pas question toutefois de rabattre le traumatisme uniquement sur des scènes réelles. L'impasse et l'impuissance peuvent tout autant découler d'une réalité psychique propre au sujet.

L'autre aspect concerne le but de la répétition. Cette dernière vise-t-elle une maîtrise active des excitations? Freud utilise le jeu de l'enfant pour émettre ses hypothèses. Plusieurs facettes du jeu sont soumises à son analyse. Il relève les motions hostiles exprimées par le fait de lancer au loin la bobine. Il souligne ensuite le passage de la passivité (subir le départ de sa mère) en activité (lancer au loin la bobine). Il note aussi la possibilité du plaisir que l'enfant peut trouver dans l'acte de réapparition de la bobine, bien qu'il se contente souvent de la lancer au loin.

Cette activité infantile est comprise par Freud comme un appui pour permettre la maîtrise du stimulus par l'enfant, soit la disparition de la mère. Au coeur de ce jeu multidéterminé, Freud constate que sont à l'oeuvre à la fois l'aspect ludique, conforme au principe de plaisir, et la maîtrise de l'excitation, correspondant à une liaison en deçà du principe du plaisir.

⁶² Cette notion est à rattacher selon nous à l'après-coup. Les patients victimes d'accident ne semblent pas traumatisés par le choc même mais par la remémoration de l'événement alors qu'ils peuvent prendre pleinement conscience et de leur impuissance et de ce qu'ils ont évité. Le rêve traumatique vise donc à maîtriser cette scène. Le fait qu'une lésion physique ou une blessure protège contre la névrose traumatique s'expliquerait par le fait que le stimulus n'est plus à maîtriser, puisque des conséquences tangibles sont réellement arrivées.

Ce qui est à relever ici est le fait que Freud, en parlant du jeu mais tout aussi bien lorsqu'il analyse la névrose traumatique, fait s'équivaloir la maîtrise des scènes et la maîtrise des excitations, ce qui ne semble pas réellement légitime. C'est d'ailleurs ce même rapport d'identité qui fut critiqué chez De M'Uzan. Les deux phénomènes sont hétérogènes et leurs explications sont différentes.

L'enfant ici décrit est d'emblée dans une scène psychique et traumatique, soit le départ de sa mère. Par ce jeu, par ce lancement répété de la bobine au loin, l'enfant répète une action qui, bien qu'inefficace pour ramener réellement la mère, vient tout de même contrecarrer en partie l'impuissance vécue par le Moi. Par cette action simple, donnant une certaine illusion de puissance à l'enfant, ce dernier peut élaborer l'absence tout en y rattachant d'autres motifs pulsionnels. Mais il importe de souligner que cette action, dans ce qu'elle peut avoir d'apaisant, agit parce qu'elle est action de contrôle sur un objet et réassure le Moi. Elle semble difficilement pouvoir se penser comme touchant ou élaborant directement les excitations mais tend plutôt à être une réponse à la scène d'impuissance. Le Moi actualise des processus sous son contrôle par lequel il fait réapparaître un objet qui, en étant source de sécurité, rétablit une certaine cohérence interne.

Si la liaison antérieure au principe du plaisir se définit comme une maîtrise des excitations qui vise à empêcher le trauma, cette notion rencontre toutefois des difficultés aussi bien pour prouver que ce sont les sommes d'énergie qui sont problématiques que pour articuler comment une telle liaison se produit. Ce qui agresse alors l'enfant ne semble pas pouvoir se résumer à une quantité envahissant un appareil psychique, mais s'apparente à une scène psychique qui agresse la cohérence du Moi et provoque une impuissance. Ce ne saurait être alors du pur économique qu'il s'agirait de lier dans un premier temps. L'enfant peut vivre la séparation comme un véritable traumatisme, comme une déchirure dans le tissu du Moi, comme la menace d'une implosion du sens.

Le trauma pourrait alors se penser différemment qu'en termes économiques. Mettre l'accent sur l'éclatement de sens et le sentiment d'impuissance comme source du traumatisme ouvre sur des perspectives différentes, tout en évitant de devoir expliquer comment une somme d'excitations peut être liée par un appareil psychique.

L'établissement du principe du plaisir pourrait se penser ainsi; pour qu'il puisse s'installer, il que le Moi soit capable d'élaborer et de contenir le mouvement pulsionnel sur l'objet sans sentiment envahissant d'impuissance. L'enfant jouant à la bobine et l'accidenté ramené compulsivement à son rêve suggèrent l'idée que le Moi doit d'abord se sentir relativement adéquat à agir sur le monde s'il veut être apte à élaborer la pulsion.

Un Moi par trop impuissant peut certainement dans un deuxième temps présenter une incapacité ou une difficulté à élaborer des motions pulsionnelles envers autrui. Mais c'est bien un Moi traumatisé qui ne peut faire un tel travail d'intégration.

Bien que ces hypothèses ne soient pas identiques aux réflexions d'André Green, il semble que ce soit les mêmes préoccupations qui ont guidé sa réflexion dans "Le temps éclaté". Il y souligne que le passage à la deuxième topique est amené en partie, chez Freud, par la constatation que la référence à la représentation était impuissante à expliquer les pathologies.⁶³ Si Freud a d'abord côtoyé des patients chez qui la pulsion de vie dominait et où la pulsion se liait naturellement à l'objet en accord avec le principe de plaisir, la clinique subséquente le confronte à la négativité possible de la pulsion.⁶⁴ Cette dernière doit pouvoir se lier à l'objet dans un rapport satisfaisant pour que le principe de plaisir s'instaure. Cette liaison

⁶³ Green, André, *Le temps éclaté*, Paris : Les éditions de minuit, coll. Critique, 2000, p.88.

⁶⁴ *Ibid*, pp. 119-121.

première qui permettra dans un deuxième temps l'élaboration des désirs psychiques semble donc sous-entendre, pour Green, un rôle actif de l'objet pour que le Moi ne se constitue pas dans un rapport négatif à la pulsion.

Le dernier dualisme pulsionnel

Le dernier temps de la conception de la liaison est celui du dernier dualisme freudien. Proposée dans "Au-Delà du principe de plaisir", reprise dans le "Moi et le Ça", l'hypothèse de la pulsion de mort marque un tournant dans la pensée freudienne. L'opposition pulsions de vie-pulsions de mort englobe ici entièrement le rapport liaison-déliasion. Si le but d'Éros est de réunir, d'inclure, de consolider des ensembles, la pulsion de Mort, privée d'une énergie propre, (Freud refuse le terme de Thanatos, les pulsions de mort ne s'exprimant que liées aux pulsions de vie) vise quant à elle à détruire ces rapports, à ramener, en dernier lieu, au non-vivant.⁶⁵

Si les idées freudiennes sur la pulsion de Mort s'appuient sur des réflexions débridées, particulièrement en ce qui concerne les aspects biologiques, Jean Laplanche en propose une analyse pénétrante, basée sur une compréhension de l'exigence à laquelle répond Freud en élaborant ce concept.

Selon Laplanche, la pulsion de mort, chez Freud, correspondrait à une exigence théorique amenée par l'introduction du narcissisme, soit l'investissement d'un sexuel quiescent au sein du Moi qui supplée à l'insuffisance des instincts auto-conservatifs. Mais avec le narcissisme ce sexuel, qui auparavant était théorisé comme une force disruptive, s'aligne maintenant du côté de la constance du Moi et s'oppose au principe économique principal de la psychanalyse, soit celui de la décharge absolue. Freud se voit donc obligé, face à un modèle pulsionnel devenu

⁶⁵ Laplanche et Pontalis (1967), Op. Cit., p..223.

beaucoup trop domestiqué, de réintroduire une force désorganisant, un sexuel délié théorisé comme une pulsion de mort. ⁶⁶

La pulsion de vie consisterait à la pulsion sexuelle liée à l'image d'un objet total et reprise par le Moi, alors que la pulsion "sexuelle" de mort serait à considérer comme une pulsion sexuelle déliée, liée à un objet partiel informe, un indice. ⁶⁷ D'un côté le plaisir, de l'autre la jouissance ou, dans les mots crus d'un patient qui s'était d'ailleurs longtemps livré à cette jouissance directe: "J'ai toujours pensé à *mon* plaisir, mais je réalise maintenant que je n'ai jamais pensé à *moi*".

La façon avec laquelle Laplanche élabore la pulsion, soit dans son aspect délié ou lié, conduit à considérer que liaison et déliaison ne se conçoivent et ne s'articulent qu'à partir d'une unité qui est le Moi. La problématique ne se construit plus autour d'une liaison/déliaison somatique/psychique, mais plutôt comme un rapport du Moi au pulsionnel. En ce sens, le désarticulé/délié ne s'envisage pas comme un somatique à représenter.

Laplanche souligne d'ailleurs avec particulièrement de force que ce délié, ce sexuel de mort, n'est pas ce qu'il y aurait de plus biologique au sein de l'homme. Laplanche critique finalement l'idée, déjà remise en question dans ce texte, que ce qui agresse l'humain est du biologique non mentalisé.

La position de Laplanche conduit à penser que la mentalisation entretient bien des rapports importants avec la notion de liaison. Mais lorsque cette liaison est définie comme liaison psychique d'excitations, elle rencontre des difficultés théoriques importantes à différents niveaux. La lecture des textes freudiens sur la liaison fait ressortir que cette dernière est à comprendre comme l'habileté à

⁶⁶ Voir en particulier, Laplanche, Jean, "La pulsion de mort dans la théorie de la pulsion sexuelle" in: *La révolution copernicienne inachevée*, Paris: Aubier, 1992, pp. 273-286. et "Nouveaux fondements pour la psychanalyse", Paris: P.U.F., 1987, pp.137-146.

⁶⁷ Laplanche, Jean, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, p.144.

inscrire des éléments au sein d'un objet cohérent, le Moi.

De plus, le concept de liaison psychique des excitations n'apparaît chez Freud que lorsqu'il est question d'un Moi qui peut être considéré comme sujet. Autrement dit, ce concept semble devenir nécessaire à partir du moment où le Moi, considéré comme représentant de l'individu, se voit agressé par des éléments étrangers. La problématique risque alors d'être posée dans une dialectique Ça-somatique/Moi-psychique, obligeant ainsi l'introduction d'un concept pour expliquer le passage de l'un à l'autre.

Cette conception somato-psychique de la liaison, laissant entendre une ligne de clivage entre soma et psyché, met toutefois l'économique freudien comme un en deçà biologique, préalable à la vie psychique. Elle se bute à des difficultés, aussi bien pour expliquer le fonctionnement de ladite liaison que pour donner une vue cohérente des rapports entre décharge, constance et homéostasie.

Dans une perspective psychosomatique moniste, la question pertinente ne semble toutefois pas de savoir ce qui est somatique et ce qui ne l'est pas. Car le psychique est assurément une réalité dont l'une des qualités est d'être somatique: le psyché-soma est un. La liaison, dans ses rapports à la décharge, semble donc se comprendre à partir de l'articulation du désir au Moi dans sa relation à l'objet.

Ainsi, une décharge est dite déliée lorsqu'elle n'est pas intégrée au sein du Moi, lorsque le désir face à l'autre n'est pas intégré dans l'image d'un objet total. Elle est au contraire liée lorsque le Moi-sujet, unité somato-psychique, devient un sujet désirant lié à l'objet par le désir qui le porte. Le traumatisme se comprend essentiellement comme perte d'intégrité et de cohérence du Moi. Les questions de décharge et de satisfaction ne s'articuleraient donc pas aux aspects somatiques ou psychiques mais se révéleraient pertinentes en ce qui concerne le degré

d'articulation du désir au Moi.

Cette perspective sur la liaison permet aussi d'éviter les écueils théoriques importants qui surgissent lorsque l'on pose la problématique dans une articulation somatique-psychique. Par exemple, l'on s'évite la tâche impossible de penser la liaison d'une énergie somatique au sein d'une enceinte (le Moi, le préconscient) qui serait déjà elle-même dans l'ordre psychique.

Dégagement théorique: La deuxième topique freudienne.

Il a été proposé en introduction de voir l'appareil psychique comme un système conflictuel engageant l'ensemble de l'individu. L'échec, pour reprendre les termes de Green, de la référence à la représentation pour comprendre la pathologie, oblige donc à envisager la mentalisation, dans ce qu'elle a de pertinence en psychosomatique, selon un autre point de vue que celui d'une liaison du somatique au psychique. Le passage du modèle du rêve à celui de l'agir dans la deuxième topique peut tout autant servir de guide à la réflexion. ⁶⁸

En cela, il est utile de se référer aux remarques de Jean Guillaumin sur le changement épistémique survenu chez Freud avec le passage à la deuxième topique. Selon Guillaumin, cette nouvelle topique fonctionne "dans le point de vue épistémique référentiel du Moi-sujet. Le Surmoi-Idéal du Moi, le Moi-objet lui-même et le Ça y sont essentiellement des réalités pour le sujet, même si ce dernier les appréhende comme témoignant dans son intimité d'une extériorité véritable". ⁶⁹

Le corps revient donc au sujet non plus sous la forme d'un biologique qui doit être mentalisé, mais bien comme un Ça, instance extraterritoriale tout en étant

⁶⁸ Green, André, Op. Cit. , 2000, p.83

⁶⁹ Guillaumin, Jean, "L'opérativité et le corps dans le "monisme" freudien", in Revue française de psychanalyse, vol 5, 1998, p.1480.

partie du sujet. Mais ce Ça n'est pertinent et n'apparaît dans le cadre analytique qu'en tant qu'élément affectant un Moi-sujet et ce à l'intérieur d'une relation à l'autre humain.

Laplanche semble aussi défendre une idée similaire, lorsqu'il souligne que c'est la mise en place de l'enceinte du Moi qui permet la constitution du Ça. " (...) le Ça devient, de par le processus même de constitution de l'appareil psychique et en particulier de par les refoulements, cet étranger qu'il est désormais en nous." ⁷⁰ Si le Ça est ce qui a de plus profond chez l'individu, Laplanche insiste toutefois pour faire remarquer que cette profondeur n'implique aucunement qu'il est antérieur dans un sens psychogénétique.

En mettant à l'avant-plan la question du Moi-sujet, on s'évite donc certains problèmes amenés par une conception de la mentalisation basée sur une liaison du somatique. D'une part le dualisme latent, qui est sous-entendu dans une conception mettant l'accent sur la liaison du somatique à des représentations psychiques, se dissout d'un point de vue théorique, ne se concevant qu'à partir du vécu d'un Moi sujet.

Deuxièmement, la problématique des instincts conservatifs qui ne semblent jamais touchés par des carences de représentations s'explique d'elle-même si l'on admet que ce qui est en jeu n'est justement pas de pouvoir représenter le somatique. L'intentionnalité auto-conservative montre qu'elle est biopsychique par nature. La dynamique s'inscrit plutôt à partir du Moi-sujet et de sa relation au corps qui lui revient par le Ça. Mais cette relation au corps, dans le cas d'un simple instinct, ne saurait jamais réellement poser problème pour le Moi, à moins que cet instinct ne soit lui-même repris dans un rapport conflictuel avec l'objet, comme dans l'anorexie.

⁷⁰ Laplanche, Jean, Op. Cit., p.32.

Mais il en est autrement pour tout ce qui touche la relation à l'objet humain. En ce sens, considérer que la problématique s'inscrit en psychanalyse entre le Ça et le Moi ne revient pas à une forme d'idéalisme où le corps n'existerait pas réellement dans toute son altérité. Mais ce corps qui revient par le Ça doit être pensé en tant qu'il est états intentionnels pris dans la relation à l'autre. Ce qui est ainsi en jeu est la capacité du Moi à pouvoir tolérer cet ébranlement du corps. C'est donc une capacité du Moi-sujet à pouvoir parler de ce qui l'affecte, capacité qui signifie obligatoirement de pouvoir en parler à l'autre.

En ce sens, la pensée opératoire semble difficilement pouvoir se penser en deçà de ce Moi-sujet, impliquant qu'elle doit s'appréhender préférablement comme une défense massive du Moi pour se protéger contre des réalités trop pénibles. Ces réalités peuvent aussi bien découler, comme il a été vu, de situations impliquant une trop grande impuissance, mais tout autant, comme Marty l'avait déjà signalé, de conflits ingérables entre désirs et Idéal du Moi.⁷¹ Cette défense du Moi-sujet implique toutefois que c'est tout le positionnement du sujet face au corps qui se transforme, ce dernier n'étant plus considéré comme porteur de l'affectivité du sujet mais comme un objet purement fonctionnel.

Par la névrose traumatique et le jeu de la bobine, Freud réalise toutefois que ce Moi peut directement être mis à mal dans sa cohérence par la perte de l'objet ou par un vécu important d'impuissance. Le recentrement sur le Moi remet l'accent sur le vécu de désaide de celui-ci, vécu qui non seulement engendre l'angoisse, mais qui empêche l'enfant de pouvoir lier et élaborer les mouvements affectifs sur l'objet. Sous cet angle, les actes auto-calmands viseraient à renforcer le Moi et non

⁷¹ On retrouve d'ailleurs, chez la plupart des suicidaires, un tel conflit entre Idéal du Moi proéminent et réalités brutales, rencontre qui produit chez le sujet une régression à une forme très concrète et très actuelle de la pensée, pour éviter les affects pénibles suscitées. Le Moi rétrécit ainsi au maximum son horizon. Contrairement à ce que l'on imagine, les lettres d'adieu des suicidaires sont souvent d'une pénible concrétude, consistant au mieux à rappeler au conjoint de payer les comptes d'électricité.

pas à lier des excitations. Ce n'est que dans un état de confort moïque que l'élaboration par le Moi peut se produire.

Ce Moi peut aussi se montrer incapable de lier les motions pulsionnelles de par les résistances qui l'habitent. Dans "Au-delà du principe du plaisir", Freud fait remarquer que l'inconscient, le refoulé, n'offre aucune résistance, qu'il tend lui-même à se frayer un chemin vers la conscience.⁷² Ceci l'amène à proposer que l'opposition se situe plutôt entre le refoulé et le Moi cohérent. Ce Moi est lui-même en grande partie inconscient, puisque les résistances et les motifs de celles-ci sont eux-mêmes inconscients.

Inscrire alors la mentalisation à l'intérieur de la dynamique de la deuxième topique, c'est en grande partie reconnaître que ce travail psychique se fait par l'élaboration psychique des résistances et des motifs de celles-ci, résistances et motifs qu'ils seraient bien inutiles de vouloir séparer entre une part psychique et somatique. Mais ces résistances ne sont pas d'une mouture différente que les autres motifs pulsionnels. Les résistances se présentent essentiellement comme des motifs qui n'ont pu être représentés et pensés.

Du même souffle, ces résistances peuvent venir empêcher le Moi d'élaborer les motifs pulsionnels. La problématique n'est donc plus une articulation somatique-psychique, mais bien une dynamique du Moi et de ses résistances, résistances qui doivent pouvoir être travaillées si le Moi doit pouvoir intégrer les forces qui l'assaillent.

La tâche qu'a le Moi reste donc d'accéder à la place du Ça. Dans la version de la mentalisation telle qu'elle a été ici présentée, cela signifie élaboration des résistances et des motifs pulsionnels. Mais contrairement à une vue faisant du

⁷² Freud, Sigmund (1920), in *Oeuvres Complètes*, vol. XV, Paris, P.U.F., 1996, pp.288-290.

psychisme un deuxième temps du somatique, la problématique n'est pas une tâche de représentation du somatique. En se centrant sur le Moi, elle met l'accent sur la nécessité de mentaliser et de représenter les intentionnalités du sujet et d'autrui.

Cette élaboration, en ayant une portée signifiante lors de la rencontre avec l'autre humain, a certainement des répercussions somatiques, comprises à l'intérieur d'une unité biopsychique. Une personne qui peut prendre conscience de ses motifs et de ses résistances et qui peut lier ses désirs au Moi est certainement moins angoissée lors de la rencontre avec l'autre. Mais cette mentalisation peut se penser à l'extérieur d'un modèle où ce sont les excitations elles-mêmes qui sont l'objet du travail psychique. Ce qui a été défendu dans ce travail est qu'une telle liaison des excitations, tout en ouvrant sur un monisme unioniste, et tout en restant floue sur son mode de fonctionnement, rencontre des incohérences théoriques sur plusieurs plans.

Ce travail de liaison et d'élaboration du Moi, qui permet d'accueillir en son sein les motifs le poussant vers l'objet, correspondrait ainsi à métaboliser ce qui est de l'ordre des actes intentionnels, aussi bien ceux du sujet propre mais tout autant ceux de l'objet qui s'inscrivent en lui. Mentaliser ne serait plus représentation du somatique, mais liaison d'intentionnalités qui, pour s'inscrire du côté du Moi, doivent passer par la pensée et être intégrées dans une unité.

Les conclusions tirées de la réflexion sur la mentalisation se rapprochent de la pensée de Jean Laplanche, qui considère que le travail psychique s'articule autour de la traduction de ce qu'il appelle les messages compromis de l'autre. Compromis et inconscients, car l'émetteur ignore lui-même l'intentionnalité portée par ses actes alors que l'enfant, dépourvu de réponse appropriée, doit tout de même traduire pour lui-même ce qui lui est communiqué.⁷³

⁷³ Laplanche, Jean, Op. Cit., 1987, pp. 103-127

Il semble évident que ces messages sont liés eux-mêmes à des réactions physiologiques, d'autant plus que pour Laplanche, une grande partie de ceux-ci est transmise par les soins corporels. Mais la traduction, le travail psychique, porte sur la traduction de l'intentionnalité et l'intégration des motifs, intégration qui peut à son tour venir réduire l'activation physiologique. S'il est ici possible de voir une corrélation entre la mentalisation et la santé somatique, ce n'est pas tant parce que la mentalisation lie les excitations. La mentalisation permet au sujet, face aux intentionnalités qui l'assaillent, d'offrir des traductions lui donnant une plus grande marge de liberté, tout en lui allouant la possibilité de fournir des réponses.

Dans cette conception, le traumatisme peut être compris à partir de l'émetteur du message. Laplanche a proposé une variante violente à la notion d'implantation des messages compromis. Cette variante, l'intromission, tout en fixant le message à l'intérieur du corps de l'enfant, court-circuite ses efforts de traduction.⁷⁴ Cette notion s'apparente à la prééminence, notée entre autre par Dejours⁷⁵ et Thurin⁷⁶, de la violence dans les problématiques somatiques. La cruauté d'un parent ne signifie pas un surplus d'excitations débordant les capacités d'élaboration de l'enfant, elle indique que des actes intentionnels peuvent difficilement être élaborables pour ce dernier s'il veut garder une certaine cohérence à son Moi.⁷⁷

Si alors des carences de mentalisation peuvent apparaître, particulièrement à la suite de traumatismes psychiques, elles résultent d'intentionnalités non traduites, qui ne laissent comme traces que les réactions physiologiques avec lesquelles elles ont pu être associées.

⁷⁴ Laplanche, Jean, "Implantation, intromission" in: *La révolution copernicienne inachevée*, p. 358.

⁷⁵ Dejours, Christophe, *Causalité psychique et psychosomatique: de la clinique à la théorie*, in: *Revue française de psychosomatique*, 1997, vol.13, pp. 47-65

⁷⁶ Thurin, Jean-Michel, *Psychosomatique: le réel en question*, in: *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, pp. 261-299.

⁷⁷ L'on pourrait rajouter ici tout ce qui a été théorisé sous le vocable de double-contrainte, soit des messages qui, par leurs formes mêmes, court-curcuitent le travail de traduction de l'enfant et l'empêchent de fournir une réponse adéquate.

Conclusion:

Cet article, portant sur la notion de mentalisation, a porté son regard sur un seul aspect du concept, c'est-à-dire son positionnement, chez Marty et à sa suite, entre somatique et psychique. Ce qui était mis ainsi à l'épreuve était l'hypothèse que la mentalisation jouait un rôle homéostatique à l'égard des excitations et qu'elle était une reprise au niveau psychique des excitations physiologiques.

À partir des difficultés théoriques rencontrées par cette théorie, la réflexion conduit à réenvisager la question de la mentalisation à partir du Moi et de ses capacités à contenir et élaborer les intentionnalités affectives.

Ce travail ouvre toutefois sur deux pistes de réflexion, pour poursuivre le travail entrepris sur la notion de mentalisation. Cette dernière, on le sait, est intimement liée, au point parfois d'être équivalente, comme dans la pensée de De M'Uzan, à la notion de fantasmatisation. Mais si la mentalisation n'est que travail de fantasmatisation ou travail sur des représentations, comment alors intégrer le poids du réel à l'intérieur même du travail psychique? Comment penser la différence entre le fantasying winnicottien et une mentalisation en bonne et due forme? Et surtout, comment concevoir que l'enfant peut en arriver à traiter ses intentionnalités et celles des autres non pas seulement comme des actes, mais comme des objets mentaux qu'il peut se représenter (désir, croyance, pensée) ?

L'autre questionnement poursuit la réflexion concernant les carences du Moi. Ces dernières, en suivant Freud dans les réflexions livrées dans "Au-Delà", semblent liées à la notion d'impuissance. Particulièrement dans l'enfance, cette impuissance s'inscrit dans un rapport à l'objet qui est source de déstabilisation pour le Moi. Il est donc pertinent de poursuivre l'étude de cette impuissance, à l'intérieur

du modèle proposant que l'appareil psychique cherche à traduire et à lier des intentionnalités.

Article II

La représentation du réel dans la pensée opératoire

Problématique:

Les travaux de l'École de Paris ont mis à l'avant-scène, au début des années soixante, une nouvelle forme de fonctionnement mental connu en tant que pensée opératoire. Elle est décrite comme une pensée coupée des forces vivantes du Ça, concrète, motrice, particulièrement inapte à gérer les forces pulsionnelles. ⁷⁸ Dans les travaux ultérieurs de Pierre Marty, la pensée opératoire et la dépression essentielle seront regroupés "comme deux versants du même phénomène", soit la "désorganisation la plus large des principes vivants de l'appareil mental". ⁷⁹

Michel De M'Uzan, poursuivant ses réflexions personnelles, a préféré étudier la pensée opératoire différemment, en tentant de "pousser au plus loin le raisonnement psychanalytique classique". ⁸⁰ Il a défendu l'hypothèse que la pensée opératoire correspondait moins à une conséquence d'une désorganisation progressive des fonctions mentales qu'à un surinvestissement du factuel, surinvestissement luttant contre l'irruption d'un contenu hallucinatoire.

Il propose le terme de psychose actuelle pour cette entité clinique. La "psychose actuelle (...) se situe vis-à-vis de la psychose cette fois, dans un rapport analogue à celui qui existe entre névrose et névrose actuelle". ⁸¹ Analogie car pour De M'Uzan, autant la névrose actuelle que la psychose actuelle sont marquées par un échec du travail du Moi à produire des symptômes significatifs.

⁷⁸ Marty, Pierre, *La mentalisation*, Paris: Synthélabo, 1991, pp.15-19.

⁷⁹ Smadja, Claude, "Le fonctionnement opératoire dans la pratique psychosomatique", in *Revue française de psychanalyse*, vol 5, 1998, pp. 1414.

⁸⁰ De M'Uzan, Michel, "Réponse à l'exposé de Maria Aisenstein", in *L'art du psychanalyste*, Paris: Payot, 1994, p.34.

⁸¹ De M'Uzan, Michel, "Impasses de la théorie, théories indispensables", in: *Revue française de psychanalyse*, 1998, n°5, p.1462.

Les rapports étroits entre somatose et psychose amènent De M'Uzan à supposer que l'origine de ces troubles se situe très tôt dans la vie du sujet. En s'appuyant sur le texte de Freud "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique", il construit son hypothèse à partir des deux modes de fonctionnement de l'appareil psychique. Dans le texte freudien, il est postulé qu'après une période durant laquelle l'enfant utilise de manière privilégiée la satisfaction hallucinatoire du désir, il prend conscience de l'échec de ce système et doit se rendre apte à représenter le réel pour le modifier. Ce développement s'accomplit, selon De M'Uzan, parallèlement à celui du Moi-plaisir et de la fantasmatisation. Le facteur précoce serait donc à trouver dans un traumatisme qui viendrait "mettre à mal l'évolution conjointe des deux voies; celle du Moi-plaisir comme celle du Moi-réalité", inhibant du même coup la fantasmatisation. ⁸²

Smadja développe une vue en grande partie similaire à celle de De M'Uzan, insistant sur l'incompatibilité du traumatisme et de l'hallucination de l'objet. Selon Smadja, ce temps de l'hallucination donnerait naissance à l'objet représenté. Un traumatisme, en nuisant à l'établissement de la satisfaction hallucinatoire, limiterait donc les capacités représentatives. Cela expliquerait, selon Smadja, la présence chez les patients opératoires du jugement d'existence aux dépens du jugement d'attribution, jugement d'existence qui permet au sujet de rétablir un continuum objectal basé sur les objets de la perception. ⁸³

Quoique De M'Uzan propose une hypothèse plausible sur le plan théorique, certaines questions sont soulevées par un tel modèle. D'une part, comment concilier une vue positive sur la satisfaction hallucinatoire, qui ouvrirait sur la fantasmatisation, avec l'opinion freudienne qui veut que l'hallucination soit surtout

⁸² De M'Uzan, Op. Cit, 1994, p. 37.

⁸³ Smadja, Claude, "Le fonctionnement opératoire dans la pratique psychosomatique", in Revue française de psychanalyse, vol 5, 1998, pp. 1439.

un danger à éviter car elle risque d'entraîner le sujet vers une décharge en l'absence de l'objet? ⁸⁴ De plus l'objet représenté, chez Freud, ne semble pas naître de l'hallucination mais cette dernière est au contraire possible parce qu'il y a des traces mnésiques de l'objet qui lorsque réinvesties, provoque une reviviscence de l'objet. Mais surtout, comment penser un rapport naturel entre fantasmatisation et représentation de la réalité, si l'on sous-entend que cette fantasmatisation trouve son origine dans la satisfaction hallucinatoire qui témoignerait chez l'enfant d'une méconnaissance de la réalité?

Pouvoir penser cette relation naturelle nécessite d'abord de clarifier quel est le rôle précis de cette représentation du réel dans la dynamique psychique du patient. Freud qui cite Shaw, précise que le principe de réalité, contrairement au régime du Moi-plaisir, ne prend pas la voie de la moindre résistance. ⁸⁵ Cette représentation du réel est donc en partie théorisée comme devant tenir compte de la résistance. Quelle est l'origine de cette résistance et comment vient-elle jouer dans la tâche de représentation du réel?

Cet article vise, à partir d'une lecture "Formulation sur les deux principes sur l'advenir psychique" de Freud, à définir le rapport au réel entretenu par le patient opératoire. Ce travail, tout en faisant ressortir les enjeux cliniques qui guident Freud et en bénéficiant des acquis de la recherche sur le jeune enfant, met l'accent sur la conception de l'épreuve de réalité comme "la voie qui ramène de ce monde de la fantaisie à la réalité". ⁸⁶ À partir de ces réflexions, les liens entre traumatisme et pensée opératoire seront revus pour émettre des hypothèses expliquant comment

⁸⁴ Quoique le danger existe qu'en autant que le système perception-conscience soit branché sur la motricité. Le rêve peut se produire sans danger pour l'organisme puisque ce dernier voit son système moteur inhibé.

⁸⁵ Freud, Sigmund, "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique" (1911), OC, vol.XI, Paris, P.U.F., 1998, p.18.

⁸⁶ Ibid, p.19.

le sujet opératoire peut être à la fois si adéquat en regard de la réalité, tout en donnant l'impression d'une folie sur le point d'éclater.

"Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique."

La tâche que se donne Freud dans cet article est précise; examiner "la relation du névrosé et de l'homme en général à la réalité".⁸⁷ Si le névrosé se détourne de la réalité, et le psychotique dans une plus grande mesure, c'est parce qu'ils trouvent cette dernière insupportable. La psychose hallucinatoire irait jusqu'à dénier "l'événement même qui a provoqué la folie".⁸⁸

Il y a une certaine admission dans ces réflexions freudiennes. Le réel est donné, souffrant et le trouble mental est une façon de le nier, une manière de dire "ce qui est, je ne le veux pas". Lorsque Freud articule, à partir de la clinique adulte, la relation du sujet au réel, l'accès à ce dernier n'est donc pas problématique en soi. Sinon, comment expliquer que l'on puisse se détourner de quelque chose que l'on n'ait pas perçu? Non seulement perçu mais qui a pris assez de sens pour provoquer chez le sujet une certaine souffrance.⁸⁹ Il pourrait même être ajouté que si l'événement peut être ainsi dénié, comme dans la psychose, c'est qu'il est tout de même présent, chez le sujet, comme mémoire. Il semble donc y avoir une réalité perçue, pensée, mise en mémoire, mais qui est déclarée invalide ou inacceptable en ce qui a trait à ce qui est désiré.

Or, dès les pages suivantes où Freud réfléchit sur le développement de l'appareil psychique, la problématique se voit renversée. C'est l'appréhension même du réel qui semble poser problème. Dans le modèle psychique postulé par

⁸⁷ Ibid, p.13.

⁸⁸ Ibid, p.13.

⁸⁹ Ibid, p.13. La problématique est toutefois plus complexe, puisque si cette réalité est blessante, elle ne l'est que parce qu'elle est interprétée comme s'opposant ou niant la situation désirée. Il ne semble pas y avoir une réalité blessante en soi qui peut être appréhendée sans un sujet qui la vit. Ces questions seront considérées un peu plus tard.

Freud, les premiers processus animiques obéissent exclusivement au principe du plaisir. "Dans ce cas, le pensé (le souhaité) fut tout simplement posé de façon hallucinatoire".⁹⁰ Le principe du plaisir est lié à un processus de la pensée où ce qui est désagréable pour le Moi n'est pas pensé et où "la réalité de pensée est assimilable à la réalité externe, le souhait à l'accomplissement".⁹¹

La reconnaissance du réel devient donc précaire, puisqu'un enfant pouvant halluciner l'objet de son désir n'aurait aucune raison de vouloir connaître la réalité. Pour Freud, c'est l'échec d'un tel mode de satisfaction qui obligera l'enfant, dans un deuxième temps, à s'intéresser et à représenter l'état des faits réels.

Il faut toutefois remarquer qu'au cours de ce texte, ce sont bien quatre aspects différents du principe du plaisir qui vont faire l'objet de l'attention de Freud. Premièrement, il y aurait l'hypothèse que les premiers processus animiques fonctionnent en posant le souhaité, le désiré, comme réalisé par la voie hallucinatoire.⁹² Le rêve serait considéré comme une preuve actuelle de ce premier temps de fonctionnement de l'appareil psychique. Le principe du plaisir équivaut à la décharge par la voie la plus courte, expliquant l'investissement automatique des traces mnésiques de l'objet, ce qui conduit à l'hallucination.

Deuxièmement, le principe de plaisir amène le sujet à désinvestir des actes de pensée occasionnant du déplaisir (refoulement).⁹³ Mais s'il y a un tel désinvestissement des pensées, il est donc sous-entendu que ces dernières affectent un Moi qui les vit comme désagréables. Entre l'hypothèse de la satisfaction par voie hallucinatoire et la mise en place du refoulement, il existe donc une différence sur le statut du Moi. Le refoulement présuppose une dialectique entre une pensée

⁹⁰ Ibid, p.14.

⁹¹ Ibid, p.20.

⁹² Ibid, p.14

⁹³ Ibid, p.14

et un Moi orienté dans un premier temps par le plaisir. Ce principe de plaisir n'est plus seulement considéré d'un point de vue économique, soit un réinvestissement automatique des traces mnésiques, mais est un principe qualitatif qui vient moduler le Moi.

Dans le processus de refoulement, le principe du plaisir ne vient pas déranger directement la relation du patient avec le monde externe perceptible. C'est la pensée, l'on pourrait certaines réalités postulées par la pensée, qui sont désinvesties.

Troisièmement, l'instauration du principe de réalité sépare une activité de pensée qui continue d'être gouvernée par le principe de plaisir et que l'on retrouve dans le jeu et la rêverie. C'est une activité où le désir se montre libre à l'égard de l'examen de la réalité. Mais cette liberté, contrairement à ce qui peut se produire dans les deux aspects décrits précédemment, semble se faire avec un certain accord du Moi qui demeure conscient de la suspension de l'examen de la réalité durant cette période. ⁹⁴

Quatrièmement, l'abandon du principe du plaisir est suscité par l'éducation. ⁹⁵ Il y a donc l'hypothèse que le passage au principe de réalité nécessite la relation à l'autre humain. La présence de l'objet apparaît donc essentielle à l'instauration du principe de réalité. Freud précise d'ailleurs qu'un enfant gâté, qui ne croit pas qu'il peut perdre l'amour des parents, échoue à mettre en oeuvre ce principe. Il est donc possible de penser que le principe de réalité est lié à ce qui pourrait être appelé la résistance présentée par l'objet. Ce qui est toutefois sous-entendu ici est que le principe du plaisir, qui doit être maîtrisé par l'éducation, s'exprime en partie comme une volonté tyrannique sur le monde externe, une urgence du désir qui ne tolère pas le délai et qui ignore la réalité de l'autre.

⁹⁴ Ibid, pp.16-17

⁹⁵ Ibid, pp.18-19

Ces quatre aspects, indépendamment du fait qu'ils semblent tous répondre au même principe de plaisir, impliquent donc des phénomènes qualitativement différents. Le premier aspect pose l'hypothèse de l'hallucination comme première voie de satisfaction. Dans le deuxième, le principe de plaisir régule le Moi, qui admet ou refuse certaines pensées. Dans le troisième aspect, le principe du plaisir, sous l'accord du Moi qui suspend l'examen de la réalité, s'exprime dans le jeu et la fantaisie. Dans le dernier aspect, le principe du plaisir s'exprime par la tyrannie du désir que peut exprimer l'enfant sur le monde externe. Le parent, en restreignant la prime d'amour accordée à l'enfant, en instaurant des limites dans la réalité, l'aide à surmonter le principe du plaisir.

Toute tentative de comprendre l'instauration du principe de réalité et la pertinence de la représentation du réel doit pouvoir articuler ces différentes facettes du principe de plaisir autour desquelles Freud bâtit sa réflexion.

Du rôle de la représentation du réel

Le premier aspect du principe du plaisir postule que la première voie de satisfaction développée par l'enfant est de nature hallucinatoire, l'échec de cette voie amenant l'enfant à représenter le réel pour le modifier. Un tel postulat, lorsqu'on se permet de le regarder objectivement, entre toutefois en opposition de plusieurs façons avec les recherches sur le nourrisson. Ce que celles-ci démontrent, d'une part, c'est que le petit enfant a dès les premiers mois une activité motrice parfaitement couplée avec le monde externe.

Ces activités sensori-motrices sont des façons de rechercher et d'expérimenter des situations. Dans la psychologie génétique de Piaget, ce sont des schèmes d'action, d'abord réflexes et rigides, qui se transforment et s'assouplissent au long

du développement. ⁹⁶ Les mémoires qui s'y inscrivent, essentiellement motrices, tactiles, affectives, amèneront l'enfant à rechercher de manière privilégiée certaines situations et à répéter certains gestes. L'activité cognitive présente est uniquement de nature sensori-motrice.

L'enfant a donc accès au réel, montre une capacité de reconnaissance importante et tout son comportement semble suggérer une recherche de satisfaction à partir de l'objet externe. Il démontre de plus un appétit appréciable pour la relation humaine "réelle". ⁹⁷ La satisfaction cherche donc à s'accomplir à partir d'une modification externe, même si cette dernière est limitée de par l'immaturation du système sensori-moteur.

L'hypothèse freudienne est donc différente. La satisfaction est liée à la présence de l'objet, objet qui a laissé des traces mnésiques chez l'enfant lors de satisfactions antérieures, amenant ainsi l'hypothèse que la première recherche de satisfaction fonctionne tout d'abord sur un mode hallucinatoire, l'investissement automatique des traces mnésiques ramenant "sous les yeux" l'objet du désir.

Il faut toutefois faire remarquer que la possibilité d'évoquer le passé sous formes d'images d'objets est le résultat d'un développement complexe et non pas une capacité présente à l'origine. Cette capacité nécessite une construction active de la part de l'enfant. ⁹⁸ L'hypothèse de la satisfaction par voie hallucinatoire comme première recherche de satisfaction s'oppose aux recherches en psychologie infantile montrant que les bébés n'ont pas avant un certain temps la possibilité d'avoir une image mentale distincte de l'objet. La première recherche de satisfaction auto-conservative est donc directement liée à la présence de l'objet

⁹⁶ Voir Schimek, Jean G, "A critical re-examination of Freud's concept of unconscious mental representation", in *International Review of Psycho-Analysis*, 1975, vol., p. 183 mais aussi Piaget, Jean, *La psychologie de l'enfant*, Coll: Que sais-je? n°. 369, 2ième éd, Paris: P.U.F., 1967.

⁹⁷ Guédény, Antoine, "La psychosomatique et le point de vue du développement", in: *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, p.193

⁹⁸ Schimek, Op. Cit. , p.181.

réel.

Accepter le raisonnement freudien a toutefois conduit aux conclusions connues. Si l'on souscrit à l'hypothèse de la satisfaction par voie hallucinatoire, l'épreuve de réalité devient donc de pouvoir différencier représentations (interne) et perceptions (externe), perceptions qui seraient gage de réalité. Ou, comme l'ont suggéré Leclaire et Scarfone, faudrait-il appeler épreuve d'actualité cette tâche d'inhibition du réinvestissement automatique des représentations pour laisser la réalité (perceptions) jouer seule. Ils proposent, à partir d'indications freudiennes, de définir l'épreuve de réalité comme la tâche, une fois l'hallucination écartée, de retrouver l'objet dans la réalité en étant guidé par la représentation et en intercalant les images motrices.⁹⁹

Mais ces conclusions ne tiennent qu'en autant que l'on ait accepté les prémisses freudiennes qui postulent à la fois que l'enfant ne recherche pas au début la satisfaction grâce à l'objet réel et qu'il peut aussi avoir précocement des images mentales de l'objet. Ce dernier postulat est nécessaire pour Freud car dans son modèle, l'activité intentionnelle succède et est orientée par une représentation d'objet. Il considère ainsi que l'activité motrice est soit pure décharge, soit activité réfléchie tendant vers une modification intentionnelle de la réalité selon une fin représentée.¹⁰⁰

Une telle vue est remise en question par les travaux de Piaget qui montrent que l'activité motrice première est une suite de schèmes sensori-moteurs et n'est donc pas simple décharge. De plus, cette activité possède déjà une certaine direction sans que l'on puisse présupposer qu'elle est orientée vers une représentation qui servirait de but. Dans la pensée piagétienne, la pensée est

⁹⁹ Leclaire, M et Scarfone, D, "Vers une conception unitaire de l'épreuve de réalité", In Revue Française de psychanalyse, vol. LXIV, nu. 3, 2000, pp. 885-912.

¹⁰⁰ Freud, Op. Cit. , 1911, pp. 15-16.

schéma d'action intériorisé, alors qu'il est suggéré dans le texte freudien que l'action significative (non seulement une décharge) succède à une idéation préalable. ¹⁰¹ Il faut dire suggérer, car Freud reconnaît à la fois que la pensée est intériorisation d'actions.

Dans l'hypothèse freudienne, la représentation du réel est nécessaire pour permettre à l'enfant de modifier les situations et tendre à la satisfaction réelle après la réalisation de l'échec de la voie hallucinatoire. Mais ce qui ressort de la recherche sur le jeune enfant est que la connaissance et la maîtrise du monde réel commencent dès ses premières interactions avec le monde externe pour se complexifier avec le développement. Cette complexification sera entraînée par les capacités postérieures de l'enfant à se remémorer mentalement des scènes, à se représenter certaines situations et surtout, à désirer ce qui n'est pas là.

Mais le jeune enfant, par l'adéquation de ses perceptions, mémoires, schémas d'action, montre qu'il est couplé correctement avec le monde externe. L'activité de l'enfant se déploie toujours dans un premier temps sur le monde réel, ce qui va expliquer par la suite que les objets du besoin auto-conservatif ne poseront pas de difficultés psychiques.

Reconnaissant que l'enfant est dès le début connecté au monde externe et orienté vers l'objet réel, Laplanche et Pontalis, dans leur discussion sur l'épreuve de réalité, vont d'ailleurs préciser que cette dernière n'est pertinente qu'en ce qui a trait au désir psychique et ne touche pas à l'objet auto-conservatif. ¹⁰²

Ces précisions permettent toutefois dans un premier temps de dégager pleinement la distinction entre l'objet du besoin, couplé directement avec la motricité et réel et les désirs et autres états mentaux (croyance, pensée) qui

¹⁰¹ Schimek, Op. Cit. , pp. 175 et 183

¹⁰² Laplanche, Jean et Pontalis, J-B, Vocabulaire de psychanalyse, Paris: P.U.F., 1967, pp. 336-338.

nécessiteront une épreuve de réalité proprement dite. Elles permettent de plus de rendre compte de la problématique psychanalytique tout en restant cohérent face aux recherches en psychologie infantile.

D'autre part, en étayant la capacité de fantasmer sur un certain développement cognitif de l'enfant, il est plus facile de saisir comment la dynamique du désir est liée à la perception du manque. Cette capacité à percevoir le manque nécessite obligatoirement la capacité à pouvoir se figurer ce qui est absent, permettant ainsi de désirer ce qui n'a jamais été présenté sous les yeux. Le jeune bébé ne saurait percevoir ou ressentir le manque puisqu'il n'a pas, dans les premiers temps, cette capacité de figuration.¹⁰³ Il y a donc un originaire du désir, mais non pas un originaire s'amalgamant avec la psychologie génétique s'intéressant à l'objet auto-conservatif. Le désir émerge dans cet espace psychique où l'enfant, face à ce qui est absent, peut se figurer quelque chose vers lequel il tend. Ce qui devient alors problématique, comme le soulignent Laplanche et Pontalis, est donc l'insertion de ce désir, de cette autre chose, dans la psyché de l'enfant.

C'est ici que le questionnement portant sur la représentation du réel en psychanalyse trouve sa pertinence. Le modèle freudien de l'appareil psychique ne semble pas pouvoir se juxtaposer, sous peine de confusions conceptuelles, sur un quelconque modèle neuropsychologique qui voudrait étudier la perception du réel. Ce qui est en jeu ici est le fait que dans un premier temps, pour reprendre les termes de Fonagy et Target, l'enfant fonctionne sur un mode d'équivalence psychique. Les auteurs postulent une phase de développement où les états mentaux de l'enfant (désirs, pensées, croyances) ne sont pas perçus pour ce qu'ils sont, mais sont traités comme des réalités similaires à la réalité externe.¹⁰⁴

¹⁰³ À moins de donner aux besoins physiologiques une caractéristique de manque. Mais il faut noter un changement qualitatif important. Le besoin physiologique s'exerce dans un modèle biologique solipsiste, alors que le manque psychologique nécessite la prise en considération de l'autre et de son absence.

¹⁰⁴ Fonagy, Peter et Target, Mary.- "Playing with reality : 1. Theory of mind and the development of psychic reality", in *International Journal of Psycho-Analysis*, 1996, vol 77, p.219.

Pour ces auteurs, cette phase du développement est universelle et représente une période d'unité entre réalité psychique et monde externe. Mais il faut préciser ici que cette indifférenciation ne s'exprime qu'en ce qui a trait aux états mentaux de l'enfant. Ce n'est pas une indifférenciation qui concerne le monde adaptatif. L'enfant distingue très bien les limites entre lui et le monde externe.

Ces précisions ont leur importance car elles permettent de préciser la tâche de l'épreuve de réalité. Il ne s'agit plus de différencier entre représentations et perceptions. L'enfant comme l'adulte doivent pouvoir reconnaître leurs états mentaux pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des états intentionnels. Il faut pour cela que ces états deviennent eux-mêmes des objets à percevoir, pour que l'enfant puisse les élaborer et les différencier.

Ces états mentaux (désirs, croyances, pensées) sont alors à différencier de la simple tendance à retrouver un objet de la perception. Le rêve peut être utile pour établir cette distinction. S'il peut être dit que le rêve présente le désir comme réalisé, le travail onirique montre bien que cette réalisation peut prendre toutes les voies figuratives et narratives pour figurer cette réalisation. Le rêve apparaît comme un réel travail psychique organisant une trame narrative où le *désir y apparaît comme réalisé*.¹⁰⁵ Le désir ne semble donc pas pouvoir être réductible à une seule envie de retrouver un objet. Il semble pouvoir être mieux défini comme une motion intentionnelle, un état mental visant "un certain état des choses".

La représentation du réel, dans cette perspective, est donc inséparable du travail que devra faire l'enfant pour reconnaître que ces états mentaux ne sont que cela, des états intentionnels qui sont à distinguer de la réalité externe. La

¹⁰⁵ Cet aspect est éloquent dans l'analyse de rêves offerte par Freud, en particulier dans "L'injection faite à Irma" où le rêve dans son entier cherche à déculpabiliser Freud du traitement qu'il avait entrepris. Les images mentales énigmatiques prennent alors leur sens lorsqu'elles sont reliées au désir psychique.

pertinence des observations freudiennes n'en est pas moins grande. Car l'enfant, tout comme le psychotique, va résister à faire cette tâche, préférant continuer à traiter ses états mentaux, particulièrement ses désirs, comme des réalités externes.

Mais cette distinction sur le travail psychique à accomplir par l'enfant est beaucoup plus complexe qu'une tâche de distinction entre représentations et perceptions. On peut saisir cet écart en se référant à l'Esquisse, où Freud semble réduire ce travail à une inhibition énergétique offerte par le Moi, empêchant le réinvestissement automatique des représentations, ce qui permettrait l'épreuve de réalité.

En suivant le raisonnement freudien, le Moi-plaisir de l'enfant n'introjette toutefois dans un premier temps que ce qui vécu comme s'accordant aux désirs psychiques. Le déplaisant peut être pensé mais cela ne signifie pas qu'il soit reconnu comme réalité par le sujet, réalité l'obligeant à distinguer ses états mentaux des faits réels.

Cette distinction peut être illustrée par un exemple clinique. Après un certain temps, l'enfant démontre par son comportement qu'il est tout à fait conscient que sa mère est absente. Il peut même, lors de l'absence de celle-ci, penser et se représenter la mère en tant qu'elle est absente. Est-ce que cela signifie toutefois qu'il a "représenté le réel", dans ce que cette représentation est pertinente en ce qui a trait au désir psychique? L'enfant peut tout aussi bien continuer à traiter un certain état mental (désir) qui serait de l'ordre "ma mère n'existe que pour mes besoins" comme une réalité vraie, évitant ainsi la tâche de considérer cet état mental pour ce qu'il est.

Cette représentation du réel, si elle doit avoir une pertinence en analyse, doit donc rendre compte de la capacité du Moi à accepter comme réalité effective que

la mère ne soit pas toujours là pour combler le désir. Il ne s'agit donc pas d'avoir des représentations objectives, isomorphes, du monde externe. La problématique semble plutôt s'orienter autour de la capacité du Moi et ce, uniquement en fonction des désirs qui l'animent, de reconnaître ceux-ci pour ce qu'ils sont.

Il en est de même chez l'adulte. Qu'en serait-il d'un homme qui n'arrive pas à reconnaître comme désir un état intentionnel voulant que l'objet lui appartienne? Quel serait son contact avec la réalité extérieure? S'il y a perte de contact, cette dernière peut se jouer uniquement au niveau de l'interprétation des faits. Ainsi, lorsque l'objet se dérobe, le sujet peut se l'expliquer en se disant que si l'objet n'est pas là, ce n'est que parce qu'il est sous la menace ou l'influence d'un tiers. Le désir que l'objet ne soit juste à soi demeure sous un mode d'équivalence psychique, traité comme une réalité. Mais en même temps cet état peut conduire le sujet à des comportements à la limite du délire, puisque cet homme peut aller jusqu'à interdire à son objet tout contact avec le monde extérieur. Il faut donc convenir que la réalité perceptuelle est appréhendée correctement alors que l'interprétation de la réalité est délirante, bien qu'elle puisse présenter une certaine cohérence.

Trois constats ressortent de ces considérations sur cette perte de réalité. Le premier est évident. Il montre bien que l'épreuve de réalité ne saurait se limiter à laisser jouer la "réalité seule" si l'on entend que cette réalité est réductible aux signes donnés par la perception. La perte de réalité et l'agrippement au principe du plaisir peut ne se manifester que dans l'interprétation des faits. Dans l'exemple d'un homme qui interprète que son objet se dérobe uniquement parce qu'il est forcé par un tiers, quelles pures perceptions pourraient rétablir le contact du patient à la réalité?

Lorsqu'il y a perte de l'épreuve de la réalité, aussi bien dans la psychose que dans les cas-limites sévères, il ne sert à rien de tenter de ramener un en-plus de

réalité en espérant que ce dernier fasse pencher la balance.¹⁰⁶ Les perceptions du paranoïaque sont d'ailleurs la plupart du temps très justes et ses sens plus aiguisés que ceux des gens ordinaires. Mais les interprétations affectives sont généralement déformées, de par l'incapacité du Moi à reconnaître certains états intentionnels pour ce qu'ils sont.¹⁰⁷

Deuxièmement, en ce qui a trait au refoulement, il semble bien que la pensée, en interprétant les événements d'une certaine façon, est elle-même refoulement en temps réel. Le sujet qui interprète les dérobades de l'objet comme le résultat de la pression d'un tiers, tout en donnant un sens aux intentionnalités d'autrui, refoule en même temps d'autres pensées-réalités qui lui seraient désagréables. L'acte de refoulement est en ce sens conjoint à l'acte de pensée.¹⁰⁸ Il faut noter que cette interprétation des gestes d'autrui prend, au sein du psychisme du sujet, un plein statut de réalité tout comme l'événement lui-même.

D'autre part, cette perspective situe l'épreuve de réalité comme une tâche du Moi qui doit reconnaître certaines réalités désagréables. La pensée ne se fait pas dans un vacuum, mais affecte toujours un Moi qui peut ou ne peut pas reconnaître certains états mentaux pour ce qu'ils sont, et ainsi accéder à une représentation du réel plus adéquate. Mais le caractère désagréable de la réalité est lui-même dépendant des désirs psychiques sous-jacents. Une incapacité trop grande du sujet à reconnaître ses états mentaux peut par moments l'amener à nier la réalité de certaines perceptions. Mais ce déni s'articule à partir d'un Moi qui veut ignorer ce

¹⁰⁶ Ce point a été défendu par Laplanche en particulier.

¹⁰⁷ L'analyse par Freud de la croyance en l'au-delà dans les religions montre bien que le principe du plaisir n'y est pas surmonté dans celles-ci, mais uniquement différé. Ce sont alors toutes les interprétations des événements qui sont touchées par la croyance. Aucun fait de réalité externe, perceptible, ne peut faire perdre la foi à la personne croyante. Ici encore, l'on voit bien que représenter le réel ne saurait se définir comme la capacité d'avoir des représentations exactes du monde externe. Ce n'est qu'en reconnaissant la croyance pour ce qu'elle est, tout en faisant un deuil des désirs (immortalité, justice éternelle, etc.) que le croyant peut en arriver à représenter le réel dans le sens freudien. Freud, *Op. Cit.*, 1911, p.18.

¹⁰⁸ Ce qui s'apparente au modèle traductif de Laplanche et les deux faces du refoulement, soit le versant traductif et le versant du refoulement. Voir Laplanche, Jean, "Court traité de l'inconscient", in: *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, vol. 48, 1993, pp.69-96.

qui pourrait venir s'objecter à son désir.

Pour Freud, l'enfant doit pouvoir distinguer ses désirs et la réalité dans le but d'accéder à une satisfaction réelle en ce qui a trait au désir. ¹⁰⁹ Ce n'est pas à cause d'une urgence vitale que le petit enfant se doit de représenter le réel. Mais s'il veut accéder à une certaine satisfaction du désir et s'éviter bien des douleurs, il doit pouvoir mettre en forme ses états mentaux et les distinguer de la réalité. ¹¹⁰

Qu'est-ce qui permet à l'enfant de réussir cette tâche? D'une part, Freud lie celle-ci directement à l'investissement de l'objet réel par les états mentaux. C'est d'ailleurs la possibilité d'éviter cette exigence qui explique que la pulsion sexuelle peut rester si longtemps, et parfois éternellement, assujettie au principe du plaisir. Car cette pulsion, de par la possibilité de se satisfaire sur le corps propre et à cause de la période de latence, est "suspendue dans sa mise en forme psychique et demeure beaucoup plus longtemps sous la domination du principe du plaisir". ¹¹¹ C'est donc l'absence d'investissement sur les objets extérieurs qui vient retarder la possibilité pour l'enfant de distinguer entre ses états mentaux et la réalité.

La représentation du réel, soit la capacité de distinguer les états mentaux et de reconnaître le fonctionnement décentré du monde externe, se construit donc autour d'une certaine "réalité" de l'objet externe. Qu'un objet soit ainsi investi implique que certaines attentes soient placées en lui. Si le désir, de la façon qu'il fut décrit, est une intentionnalité visant à retrouver une situation enviable, l'objet du désir se voit donc placé comme objet d'attente, obligé de correspondre à qui est

¹⁰⁹ Selon notre expérience, le schizophrène même le plus dégradé n'hallucine jamais ce qui est de l'ordre du besoin auto-conservatif. Et d'ailleurs, lorsque la vie réelle du schizophrène est mise en danger, ce dernier réagit souvent de manière très adaptée, à la grande surprise de ses soignants. Cerner la problématique de la représentation du réel autour du désir psychique, en la distinguant de l'objet auto-conservatif, permet de penser cet apparent paradoxe.

¹¹⁰ Il est clair que les trois grandes blessures narcissiques que la science a fait subir à l'humanité rentrent dans ce cadre. Aux désirs d'être au centre de l'univers, d'être au sommet de l'évolution animale, d'être le maître de sa personne, Copernic, Darwin et Freud répondent que ce ne sont que des désirs, qui ne s'articulent pas à la réalité du monde externe.

¹¹¹ Freud, Op. Cit. , 1911, p.17

désiré. C'est parce que cet objet ne satisfait pas toutes les demandes orientées vers lui mais bien aussi parce que, de par sa propre existence, il ne correspond pas aux attentes de l'enfant, qu'il promouvoit chez ce dernier le développement de la représentation du réel. L'objet, du simple fait qu'il a un fonctionnement autonome, présente une résistance aux désirs de l'enfant. Cette résistance est évidemment évitée lorsque la pulsion sexuelle s'exprime sur un objet partiel du corps.

C'est en ce sens que l'enfant gâté, pris avec un objet qui cherche continuellement à lui éviter l'expérience de manque, peut rester ainsi accroché au principe du plaisir.¹¹² Gâterie qui renvoie souvent chez le parent à une incapacité similaire à tolérer des éléments du réel qui pourraient suggérer le manque.

Mais cet investissement du désir sur l'objet affectif est aussi ce qui permet de pouvoir réellement connaître celui-ci. Le constat qu'un objet ne se connaît que dans la haine est lié intimement à ce mouvement incessant d'investissement et d'assimilation par le Moi de l'écart entre les désirs et les éléments externes, permettant ainsi aux désirs une élaboration, un déplacement, une différence qui peuvent s'inscrire justement de par la différence de l'objet. L'objet ne peut être pensé qu'en tant qu'il résiste aux désirs de l'enfant sur lui, qu'en tant qu'il déçoit les attentes que le désir a placées en lui. Un objet qui aime de toute façon, qui ne présente aucune résistance, qui n'existe pas dans sa subjectivité en face du sujet, est un objet qui n'est pas pensé, du moins d'un point de vue analytique.

Il faut donc souligner que penser l'objet, en psychanalyse, ne saurait se rabattre sur une connaissance objective de l'autre qui serait similaire à un point de vue psychologique. Connaître l'objet, dans cette expression, ne signifie pas avoir des représentations ou des pensées exactes sur celui-ci. Un sujet peut très bien

¹¹² C'est évidemment tout le travail de désillusion décrit par Winnicott. Mais ce travail, à partir des connaissances sur le développement cognitif de l'enfant, semble survenir plus tardivement dans le développement.

vous parler de Monsieur Untel, de ses habitudes, de son physique, du métier qu'il fait, montrant d'une part que la distinction objet-sujet ne pose pas de problèmes sur le plan cognitif et d'autre part, qu'il peut très bien "penser l'objet". Mais connaître l'objet dans la haine, haine qui implique de facto un investissement libidinal, implique que cette connaissance passe par la capacité du Moi à tolérer les frustrations amenées par la différence de l'objet d'avec les désirs.

Mais cette seule résistance de l'objet et du réel ne saurait être suffisante pour expliquer la capacité de l'enfant à reconnaître ses états mentaux comme des états intentionnels. À cette fin, il faut que l'objet humain joue un rôle supplémentaire. Il est reconnu, par les philosophes de l'esprit, que si l'enfant peut développer une pensée à lui, c'est-à-dire prendre conscience d'objets mentaux qui sont des pensées, c'est qu'il peut initialement entrer dans un triangle épistémique avec l'autre humain où l'objet peut être co-référent. C'est-à-dire qu'en bas âge, l'enfant développera la capacité de suivre la direction donnée par le doigt de l'adulte et regardera l'objet qu'il pointe, tout comme il pointerait lui-même des objets pour que l'adulte y porte attention.

De façon semblable l'enfant, pour qu'il puisse reconnaître ses états mentaux en tant qu'objets à représenter, doit pouvoir compter sur l'adulte dans un premier temps pour les lui nommer. Ce qui est ainsi impliqué est que cet adulte doit pouvoir reconnaître les états mentaux de son enfant. Il faut de même que ces états mentaux soient acceptables pour le Moi de l'adulte. Si certains états intentionnels de l'enfant sont simplement scotomisés par l'adulte, l'enfant ne peut alors les percevoir comme des objets mentaux lui appartenant, ce qui le bloque dans son travail d'élaboration. Les états mentaux risquent alors d'être traités sur un mode d'équivalence, demeurant alors confondus avec la réalité externe.

Si le rôle de l'objet est primordial pour que l'enfant réussisse à traiter ses états

mentaux comme des états intentionnels et les distinguer ainsi de la réalité externe, il n'en demeure pas moins qu'une grande partie du travail psychique subséquent nécessitera une élaboration du Moi pour accepter et élaborer les différences entre ses désirs et la réalité externe. La représentation du réel se fait donc conjointement à la reconnaissance et l'élaboration de ces états intentionnels.

La représentation du réel ainsi définie, peut-on maintenant relier les quatre différents phénomènes que Freud relie au principe du plaisir?

Le premier aspect du principe postule l'hypothèse de la satisfaction hallucinatoire. En tenant compte du développement de l'enfant, il a été proposé que cette capacité de se représenter une situation désirée, ne serait-ce que par l'évocation de l'objet, exige un développement cognitif qui n'est pas là à l'origine. Mais lorsque cette capacité se fait jour, il semble plausible de voir que pour le l'enfant, qui peut alors se représenter la situation désirée, cette représentation est magique, elle est réalisation actuelle du désir sous un mode d'équivalence. Comme le rêve qui est réalisation de désir, car il présente le désir comme réalisé par la voie représentative, le temps premier du désir (comme capacité de se figurer une situation) est en même temps réalisation fantastique du désir. Mais ceci ne présuppose chez l'enfant la présence d'une réelle hallucination. ¹¹³

Pour qu'il y ait hallucination, il faut une présence au monde particulière du sujet. Cette présence est le retrait de la libido sur le monde externe, équivalente à une perte d'intérêt pour ce dernier. Cette disposition affective est toutefois entièrement étrangère à l'être-au-monde propre à l'enfant qui est au début

¹¹³ L'on pourrait même dire, "bien au contraire", puisque lorsqu'il devient possible de postuler chez l'enfant une telle capacité, c'est en même temps la période de développement chez l'enfant marquée par les plus grands "temper tantrum", ce qui démontre bien la rage provoquée chez l'enfant lorsque qu'il réalise que ces désirs ne sont pas toujours accomplis.

entièrement ouvert au monde externe. Dans le processus psychotique, il est entendu que ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors, sous forme de perception. Il faut toutefois pouvoir préciser ce qui a été ainsi aboli. Dans une lettre à Jung dans laquelle il discute de la paranoïa, Freud précise que ce qui fut retiré est l'investissement d'une représentation interne.¹¹⁴ Le temps second de la maladie consisterait donc à récupérer les objets désinvestis, la psychose ramenant la libido aux objets.

Mais ce phénomène semble plus facilement compréhensible lorsqu'on considère que ce qui a été ainsi désinvesti n'est pas simple représentation en tant qu'image d'objet, mais bien état intentionnel en ce qu'il s'adresse à un objet réel externe. En ce sens, ce qui fait retour dans le processus psychotique est d'un tout autre ordre. Les désirs qui ont été complètement abolis du Moi et déniés ne tendent donc plus à leur réalisation dans le monde réel. Ils ne reviennent pas sous la forme de désirs envers les objets, mais plutôt comme phénomènes perceptifs où le désir y apparaît réalisé.

Mais comme l'avance le philosophe Daniel Dennett, un phénomène hallucinatoire n'est possible que parce que le processus d'émission d'hypothèses (que l'on peut traduire par un état intentionnel) n'est plus couplé à un organisme qui investit le monde et vérifie les hypothèses.¹¹⁵ C'est bien là la position du psychotique. Ce qui est perdu est le mouvement du désir sur le réel, désir qui est aboli du Moi mais qui n'en demeure pas moins actif. Dans l'hallucination, le sujet reste entièrement passif, puisqu'il ne fait pas d'efforts moteurs francs pour

¹¹⁴ Cité dans Smadja, *Op. Cit.*, 1998, p. 1443.

¹¹⁵ Dennett, Daniel, *Consciousness explained*, Boston, Back Bat Books, 1991, pp. 7-16.

démontrer l'irréalité de ses hallucinations. ¹¹⁶

Dans le deuxième aspect du principe du plaisir, soit le refoulement, ce qui est dénié est essentiellement des contenus de pensée et non pas une réalité basée sur une perception. Le désir qui n'est pas entièrement reconnu par le Moi vient influencer lourdement sur les processus de pensée, provoquant le refoulement de certaines conclusions de la pensée qui seraient désagréables pour celui-ci. Mais au contraire du déni de la réalité offerte par le psychotique, le refoulement touche certains états intentionnels (désirs, croyances,) que le Moi ne veut pas assimiler comme siens, quoiqu'ils aient été élaborés pour ce qu'ils sont, soit des objets mentaux pouvant appartenir ou non au sujet. C'est ici que se joue le mécanisme de la négation.

Le troisième aspect est le jeu des enfants et la fantaisie consciente. Cette forme de pensée est soumise au principe du plaisir, c'est-à-dire qu'elle est satisfaction actuelle mais non satisfaction réelle, où le sujet s'imagine mentalement ou joue la situation désirée. Le jeu, tout comme la fantaisie, semblent donc se produire à l'écart de l'épreuve de la réalité. Bien que le jeu s'exprime sur le monde externe, les catégories de temps, d'espace, de logique sont volontairement suspendues, pour permettre l'expression du désir. Le jeu s'exerce donc en évitant d'aller vérifier dans la réalité si les attentes sont réellement comblées. Ce jeu prend souvent des objets ne ressemblant pas aux véritables objets qui, par leur apparence même, ramèneraient la résistance du réel. ¹¹⁷

¹¹⁶ L'hallucination du psychotique a d'ailleurs un statut "réel" bien particulier. Dans notre travail avec des schizophrènes, il était toujours très clair que ceux-ci pouvaient très bien distinguer entre leurs hallucinations, qui leur apparaissaient certainement très réelles, et la réalité perceptible. Jamais n'ont-ils montré l'ombre d'une tentative de désigner spontanément à un autre humain un objet issu de leurs hallucinations.

¹¹⁷ Un jeune enfant nous l'a exprimé simplement. Jouant avec un camion, il fait semblant de mettre de l'essence en faisant comme s'il y avait une petite porte à l'arrière du camion pour mettre l'essence. Il se retourne et nous dit "bon il y a pas vraiment de porte pour l'essence, mais c'est pas grave, j'ai pas non plus d'essence". Une vraie petite porte, avec une vraie ouverture pour l'essence, aurait demandé en retour une vraie essence, un vrai boyau, toute une série de résistances du réel à son désir qui viendrait nuire, plus que soutenir, le jeu.

Mais en même temps, et l'on doit à Vygotsky cette observation, le jeu, en permettant de séparer la signification de monde purement perceptible, va venir soutenir les efforts de l'enfant dans l'élaboration de ses états mentaux, ce qui lui facilitera par la suite la distinction réel/réalité psychique. ¹¹⁸

Le quatrième aspect est l'importance de l'éducation dans le dépassement du principe du plaisir. Si une partie de l'éducation peut être conçue comme une résistance aux désirs de l'enfant, l'obligeant à tolérer les délais et à penser la résistance du monde externe, Freud semble suggérer un autre élément dans cette compréhension. Le principe de réalité semble intimement lié aux aléas du narcissisme, puisque Freud laisse entendre qu'un enfant ayant l'amour absolu des parents échoue dans cette tâche.

Un narcissisme grandiose nuit donc directement à la représentation du réel. ¹¹⁹ Ce narcissisme peut se comprendre essentiellement à partir de ce qui fut proposé en ce qui a trait aux états mentaux objectaux. Le narcissisme, au-delà d'une conception énergétique qui laisse en plan plus de questions qu'elle n'en répond, est essentiellement une série de désirs qui prennent le Moi comme objet. Ces désirs doivent eux aussi être reconnus comme tels et subir l'élaboration de la perte que constitue la représentation du réel.

Ces quatre aspects du principe du plaisir peuvent maintenant être reliés à partir d'un même vecteur commun, soit le degré d'élaboration et de liaison des états mentaux par le Moi. Autrement dit, la représentation du réel s'établit conjointement à la capacité de lier, contenir, élaborer et faire un certain deuil des désirs psychiques, en les liant à des éléments de réalité prenant un poids au sein de l'appareil psychique.

¹¹⁸ Vygotsky, L.S., " The role of play in development ", in *Mind and Society*, ed: Cole and al., Cambridge: Harvard University Press, pp.92-104.

¹¹⁹ Comme le désir est issu en grande partie de la perception du manque, la perte semble donc s'inscrire à l'intérieur même du désir.

Dans l'hallucination, le Moi, délaissant l'investissement du réel et ne tendant plus à la vérification, laisse le désir se satisfaire passivement par la voie représentative. Le désir, loin d'être reconnu comme élément subjectif appartenant au sujet, est plutôt vécu comme réalisé automatiquement, réduisant alors pour un temps toute tension entre désir et réalité. Le sujet fonctionne sur un mode d'équivalence, c'est-à-dire que le désir n'est pas reconnu comme objet mental, mais est traité comme réalité externe.

Dans le refoulement, c'est encore le désir psychique qui vient influencer les processus de pensées. L'on pourrait dire que le désir, non encore complètement assimilé par le sujet, continue à influencer en empêchant certaines réalités de pouvoir être assimilées par le Moi.

Dans la fantaisie c'est le Moi qui, mettant de côté l'épreuve de réalité, se permet de désirer à l'extérieur de la résistance de la réalité. La tension existant entre désir et réalité est temporairement suspendue sous l'accord du Moi. Enfin, l'éducation est posée par Freud comme processus soutenant l'épreuve de réalité. La résistance posée par le parent oblige l'enfant à faire l'expérience des limites, donc de la perte qu'elles contiennent en germe.

En résumé, s'il peut y avoir une représentation du réel pertinente en psychanalyse, ce n'est qu'en tant qu'elle est travail du Moi qui assure la liaison et l'élaboration des états mentaux, reconnaissant ainsi le poids offert par la réalité. Ce faisant, c'est aussi la tâche bien importante de penser l'épaisseur de l'objet, sa subjectivité, objet qui ne se soumet pas entier au désir.¹²⁰ Mais dans ce travail visant à permettre au Moi de reconnaître certains états mentaux pour ce qu'ils sont, il ne faut pas oublier que ce Moi est sous l'influence de l'Idéal du Moi, qui est lui-

¹²⁰ Les grands narcissiques, qui par leur situation sociale ne rencontrent que rarement le refus des autres, ne sont-ils pas toujours un pied dans la folie?

même en grande partie un système cohérent de croyances.

Représentation du réel dans la pensée opératoire.

Il est maintenant possible de retourner à la problématique de départ, soit la relation au réel du patient opératoire. L'hypothèse de De M'Uzan stipulait qu'un traumatisme précoce venait perturber le développement conjoint du Moi-plaisir et du Moi-réalité, tout en venant inhiber sévèrement les capacités de fantasmatisation. Les considérations antérieures sur la représentation du réel, dans ce qu'elle est pertinente à la psychanalyse, ont défini celle-ci comme la capacité à traiter les états mentaux pour ce qu'ils sont, tout en étant travail du Moi pour permettre de tolérer la perte contenue dans la réalité.

Mais cela suggère la possibilité qu'un sujet puisse très bien connaître le réel, le maîtriser et le modifier, sans toutefois avoir la moindre représentation du réel dans ce qu'elle est pertinente en psychanalyse. C'est-à-dire qu'en ce qui concerne les états mentaux, il n'y a eu aucun travail psychique permettant de les distinguer et de les élaborer, tout comme la réalité n'est pas pensée dans ce qu'elle contient de perte en ce qui a trait aux désirs.

Le texte de Freud contient d'ailleurs une note intéressante en ce qui a trait à la pensée opératoire et ce que De M'Uzan appelle le surinvestissement du factuel. Dans le texte de Freud, l'épreuve de réalité tend à aider le sujet dans la tâche de satisfaire réellement le désir. Cette épreuve est donc inséparable de la réalisation du désir puisqu'elle l'aide à s'étayer sur le réel. Mais "(...) Le Moi-réal n'a rien d'autre à faire que tendre à l'utile et s'assurer contre les dommages".¹²¹ Freud considère certainement que ce Moi-réal est en ce sens lié étroitement au principe de réalité. Mais si l'on prend isolément cette courte note sur le fonctionnement du

¹²¹ Freud, Op. Cit., p.18.

Moi-réel, on peut simplement la considérer comme la définition la plus précise et la plus succincte de la pensée opératoire.

Que serait un Moi-réel sans représentation du réel? Il faut ici rappeler que rien ne s'oppose théoriquement à un tel état de fait, puisqu'il fut dit que le développement naturel de l'enfant l'amène à développer un contact adéquat avec le monde externe, contact lui permettant certainement de tendre vers l'utile et de s'assurer contre les dommages. Mais ce Moi peut très bien faire cette tâche tout en se détournant de l'élaboration de ses états mentaux, signant ainsi son adaptation à la réalité et l'anarchie de son monde interne.

Cette façon d'envisager la pensée opératoire semble rejoindre les réflexions de Jean Guillaumin, qui considère que cette dernière découle d'un désinvestissement du seul registre préconscient du Moi et d'un surinvestissement du Moi-défense.¹²²

Ce serait donc un Moi tourné vers l'adaptatif, vers le fonctionnel, vers l'extérieur, puisque c'est de cet "endroit" que l'on doit penser l'origine des "dommages". Ce Moi pourrait ainsi accomplir efficacement sa tâche d'adaptation. Mais un détournement vers le pratique et l'utile, quoiqu'il n'empêche pas la personne d'être très sophistiquée sur le plan mental, réduit la vie interne du sujet à ce qui est considéré profitable par la société.¹²³

Ce profitable, cet idéal, ne se réduit évidemment pas à une réalité externe simple ou concrète. L'idéal est un régime du faire, du désirable socialement et qui est donc à différencier d'une réalité simplement perceptuelle.¹²⁴ La réalité

¹²² Guillaumin, Jean, "L'opérativité et le corps dans le "monisme" freudien", in *Revue française de psychanalyse*, vol 5, 1998, p.1479.

¹²³ Voir Dejours, Christophe, "La corporéité entre psychosomatique et sciences du vivant", in: *Psychanalyse et sciences du vivant*, Paris: Eshel, 1994, pp. 105-106.

¹²⁴ Une telle idée se retrouve chez Sami-Ali, *Penser le somatique*, Paris, Dunod, 1988, p. 65. Pour cet auteur, ces patients se détournent de l'imaginaire pour adhérer au réel. "Réel qui n'est pas la réalité mais une certaine image de la réalité telle qu'elle se rencontre dans un contexte socioculturel particulier. Le réel correspond alors aux stéréotypes de pensée." Si Sami-Ali développe une

opératoire n'est pas une réalité simple, concrète ou simplement motrice. C'est une pensée du Moi-réel qui, dans son adaptation, vise à prévenir les coups. Ce que les psychosomaticiens appellent l'impératif de maturité du Moi s'inscrit tout à fait dans la logique freudienne. Un Moi-réel sollicité trop tôt signifie que ce dernier se développe essentiellement pour prévenir les coups.

Un tel état du patient peut s'expliquer de plusieurs façons. D'une part, notre propre travail avec les patients opératoires semble démontrer que ces derniers grandissent bien souvent dans des familles où l'on ne rêve pas. La réalité des états mentaux est à peine reconnue, ne donnant aucune place à l'enfant pour pouvoir élaborer sa réalité psychique propre. Mais il faut aussi reconnaître la possibilité de traumatismes réels. Il est alors plausible de penser que ces traumatismes affectent particulièrement le Moi en voie de constitution. Il fut dit que reconnaître les états mentaux pour ce qu'ils sont, c'est aussi tolérer pour le Moi la perte contenue dans la réalité. Un Moi sollicité trop tôt dans sa tâche d'adaptation et qui doit surtout prévenir les coups et combler les manques de l'environnement ne saurait être en état de faire un tel travail.

Les remarques précédentes permettent de plus des précisions sur la mentalisation et ses conséquences sur la santé physique. Doit-on concevoir la mentalisation comme seule fantasmatisation ou doit-on tenir compte de la capacité du sujet à reconnaître et distinguer ses états mentaux et à faire le travail d'élaboration de la perte.

La première hypothèse rencontre toutefois des objections. Des patients, chez qui on retrouve une vie fantasmatique très grande, présentent toutefois une difficulté à contenir et élaborer leurs états mentaux tout en présentant un rapport au réel très fragilisé. Ce qui est problématique n'est pas de l'ordre de la

théorisation sur la somatisation basée sur une distinction imaginaire-réel, nous préférons comprendre la problématique à partir du déploiement du désir sur les objets.

fantasmatisation, mais concerne plutôt la capacité d'investir les objets par les désirs et de reconnaître ceux-ci, tout en pouvant tolérer et élaborer la perte que cet investissement procure. Cette incapacité s'accompagne à la fois d'une méfiance profonde envers les objets et de carences moïques importantes.

Le sujet bascule rapidement entre des moments de grâce où la réalité semble correspondre magiquement aux désirs ¹²⁵ et des moments de pur désespoir où la réalité apparaît tout à coup brûlante et blessante, décharnée et vide, plongeant le patient dans un vide. Ces déceptions répétées, par l'incapacité du Moi à faire un travail d'élaboration et par les douleurs qu'elles infligent, peuvent à plus ou moins long terme conduire à un abandon total de tout désir, remplacé alors par une tentative rigide de s'en tenir à ce que les sujets perçoivent comme idéal dans la société. Il semble donc que ce n'est pas la fantasmatisation en tant que telle qui soit touchée, mais plutôt la capacité à investir les objets tout en faisant le travail pour reconnaître la perte.

La nécessité est donc de différencier entre ce qui est de l'ordre de la fantasmatisation et une mentalisation dans ce qu'elle implique de mise en forme des états mentaux. La théorie de Marty propose par exemple la notion de psychose bien mentalisée, soit une organisation où le travail du Moi met en place un délire organisé. Mais l'activité fantasmatique, aussi présente et cohérente qu'elle soit, n'amène aucun investissement stable du monde réel. S'il est possible de parler d'une organisation complètement fermée sur elle-même et ne tendant pas à la réalisation des désirs dans la réalité, est-il toutefois logique de faire équivaloir le délire psychotique à un véritable travail du Moi? Une telle vue sur le travail du Moi n'est-elle pas inconciliable avec ce que Freud appelle la "mise en forme du désir" et qui présuppose que le Moi peut élaborer le désir tout en tenant compte des éléments de réalité? ¹²⁶

¹²⁵ Moments qui font évidemment craindre à une décompensation psychotique.

¹²⁶ Freud, Sigmund (1911), Op. Cit., p.17

Les réflexions antérieures à propos de la représentation du réel conduisent à reconnaître que le travail de mentalisation, en étant travail du Moi, doit permettre au sujet de reconnaître l'effectivité de ses états mentaux tout en reconnaissant les pertes. L'on s'attend toutefois à ce qu'une personne qui a pu représenter le réel, soit faire l'expérience des désirs sur l'objet et le travail pour reconnaître la résistance et la perte, devrait selon toute logique présenter une résistance somatique plus grande. Cette personne, pouvant ainsi différencier ses états mentaux, se retrouve moins aliéné face à ses propres réactions et a ainsi plus de libertés pour s'adapter. Deuxièmement, en ayant élaboré ses désirs et contenu la perte inhérente à la réalité, cette personne est moins fragilisée dans ses relations à l'autre. Enfin, parce que la représentation du réel aide le sujet à obtenir de vraies satisfactions, l'on est en droit de supposer que ces satisfactions réelles jouent un rôle dans la résistance somatique. Autrement dit, sur le plan métapsychologique, l'on s'attend inversement à ce que les personnes fragiles sur le plan somatique aient une personnalité marquée par la présence effective d'un Moi-Idéal dominant, puisqu'un tel Moi reste assujéti au principe du plaisir.

Les résultats d'une recherche par Marty et Tassin sur le cancer du sein semblent d'ailleurs aller en ce sens. Parmi les facteurs de risque, les éléments "Moi-Idéal" et "deuil récent" étaient significatifs, alors que le facteur dépression essentielle n'était d'aucune prédictibilité.¹²⁷ La mentalisation qui protège contre la somatisation ne semble donc pas pouvoir se résumer à une capacité de fantasmatisation. Une personne au Moi-Idéal prééminent n'a pas nécessairement de carence fantasmatique. Mais cette fantasmatisation peut justement montrer un agrippement profond au principe du plaisir et ce sans représentation du réel tangible, laissant le Moi particulièrement fragile face à toute relation qui peut

¹²⁷ Jasmin C, Lê M.G., Marty P, Herzberg R. et The Psycho-Oncologic group, "Evidence for a link between certain psychological factors and the risk of breast cancer in a case-control study", *Annals of oncology*, 1990, vol.1, 22-29.

ramener la différence et la perte. ¹²⁸

L'association entre psychose et fonctionnement opératoire s'expliquerait ainsi par une difficulté à distinguer les états mentaux et à tolérer la perte contenue dans la réalité. Dans le cas de la pensée opératoire, le Moi-réel, orienté vers l'utile, assure au sujet un contact adéquat à la réalité. Mais c'est au prix d'une répression presque total de l'espace psychique, répression qui n'exclut ni la possibilité d'un Moi-Idéal sous-jacent, ni des moments de rupture délirante où les désirs envahissent le sujet sous un mode d'équivalence. Mais la répression habituelle rend la réalité décharnée. Le Moi-réel est entièrement régi de l'extérieur ou comme le souligne Smadja, régi par un Surmoi réduit à l'Idéal. ¹²⁹ L'aspect surmoïque "tu ne feras pas" n'a pas d'objet sur lequel s'exercer, les désirs s'étant effacés. Le patient ne saurait ressentir une culpabilité, puisque cette culpabilité est essentiellement liée à états intentionnels qui sont annulés. Le sujet vit plutôt des auto-reproches concernant une inadéquation par rapport à ce qui est attendu de lui.

Smadja considère cet état de fait comme s'expliquant par le désinvestissement narcissique du Moi qui conduit à la perte de sa qualité objectale, le Surmoi en étant un sans objet. Toutefois, il ne semble pas légitime de dire que le Moi est ainsi perdu en sa qualité objectale puisque, comme le relève Smadja, ce Moi est grevé d'auto-reproches en ce qui concerne son inadéquation. ¹³⁰

Il y a donc bien un certain narcissisme qui est en jeu ici. Mais c'est bien un Moi sans désir objectal qui peut ainsi se perdre en tant qu'objet pour le Surmoi. Ce

¹²⁸ En ce sens, la psychose ne protégerait pas contre la somatisation parce qu'elle est une mentalisation. En désinvestissant le réel, en se coupant de la rencontre réelle à l'autre, le psychotique remplace entièrement la problématique de l'objet réel par une activité mentale débridée. S'il est protégé des tourments amenés par la rencontre du réel, il évite toutefois tout réel travail du Moi.

¹²⁹ Smadja, Claude, "Le fonctionnement opératoire dans la pratique psychosomatique", in *Revue française de psychanalyse*, vol 5, 1998, p. 1430-1431.

¹³⁰ Guillaumin fait un raisonnement différent, mais conduisant aux mêmes conclusions, en faisant ressortir que si le Moi-défense est surinvesti, on ne saurait dire à la fois que le Moi est désinvesti et perdu. Voir Guillaumin, Op. Cit., 1998, p. 1479.

Moi devient soumis à l'Idéal, qui est de pouvoir prévenir le moindre coup provenant de la réalité et qui pourrait détruire l'illusion d'adéquation. ¹³¹ Tout ce qui demeure et Smadja le remarque bien, est une agressivité dirigée envers les figures de la collectivité, figures n'ayant qu'une seule dimension, soit l'exigence qu'elles transmettent au sujet de se conformer.

L'autre humain ne peut être appréhendé que s'il est identique au sujet. La duplication projective, notée par les psychosomaticiens, s'explique à partir des réflexions antérieures. Connaître l'objet dans sa subjectivité nécessite de penser celui-ci en tant qu'il s'oppose aux désirs du sujet. Un être dépourvu de tout désir investissant le réel ne fait jamais l'expérience de l'épaisseur de l'objet. Ce dernier est alors perçu comme une réplique, s'alignant lui aussi sur l'Idéal. ¹³² Mais tout mouvement pulsionnel de la part de l'autre, tout ce qui peut rappeler la différence, vient débalancer le sujet et risque alors de toucher un équilibre précaire.

Mentaliser, dans la conception qui s'est élaborée précédemment, ne pourrait donc se réduire à une capacité fantasmatisque. Cette fantasmatisation, aussi riche et complexe soit-elle, peut se faire sans aucune reconnaissance des états mentaux propres au sujet et dans une absence d'élaboration psychique de ceux-ci qui tiendrait compte de la réalité. Toute psychanalyse est d'ailleurs toujours en danger d'ouvrir le champ du fantasme sans tenir compte du déploiement du désir sur l'objet réel. ¹³³ Une fantasmatisation, peu importe sa qualité ou sa quantité, n'implique aucunement une capacité pour le sujet à faire face à la lourde tâche d'élaborer le désir dans la résistance de la réalité.

¹³¹ La maladie elle-même est alors souvent vécue, par ces patients, comme le signe d'un échec. Ils ne l'ont pas vue venir.

¹³² Reste à savoir, et nous ne connaissons pas d'études à ce sujet, si les opératoires sont plus suggestibles que les autres. Théoriquement, nous devrions faire l'hypothèse que oui, puisque l'alignement sur l'Idéal devraient les rendre particulièrement fragiles à l'autre en position d'autorité-

¹³³ Le thérapeute est alors lui-même, par sa présence, garant de la représentation du réel, puisque par l'abstinence, il résiste aux désirs qui se déploient sur sa personne. Mais corollairement, le transfert, de par le renouvellement des désirs sur un objet réel, assure que l'analyse soit autre chose qu'une fantas-matisation à vide.

La représentation du réel implique un processus dynamique où le Moi ne doit pas seulement penser, mais doit supporter émotivement l'assimilation des réalités externes en reconnaissant la subjectivité de ses états mentaux. Assimilation qui, comme il a été remarqué auparavant, est elle-même assujettie à l'Idéal du Moi. Pouvoir représenter le réel pour le sujet va donc au-delà de la reconnaissance de la perte inhérente au désir et de l'assimilation de réalités comme éléments actifs au sein du psychisme. Cette représentation va au-delà des capacités d'élaboration des états mentaux propres au sujet et pointe vers la nécessité de reconnaître l'irréalité des idéaux et stéréotypes de pensée propres à une société donnée.

Représenter le réel serait un mouvement continu, qui investit les désirs dans la réalité et qui doit par la suite reconnaître ce qui était de l'ordre de ses états intentionnels et ce qui appartenait au monde externe. En ce sens, l'aboutissement de cette représentation du réel est pour chaque individu unique et demeure profondément subjectif, puisqu'il est le résultat d'une trajectoire personnelle d'un sujet qui doit penser la résistance de la réalité à ses désirs. Trajet d'autant plus unique pour chacun car même le perceptif, qui semble se présenter à nous comme réalité simple, comme donnée brute, est déjà une construction active du monde externe à partir d'intérêts qui échappent au Moi du sujet.

Les développements récents dans les neurosciences montrent à quel point ce donné purement perceptif est lui-même déjà construit à l'intérieur d'un organisme doté d'intérêts. Francisco Varela détruit de la manière suivante la conviction d'un monde externe pouvant être perçu ou représenté indépendamment d'un organisme entrant en interaction avec lui.

"On doit convenir que lui seul (le mollusque *Aplysia*), en fonction de son activité auto-engendrée, peut définir ce qui, du monde, est pertinent pour *Aplysia*,

et ce qui ne l'est pas. C'est là que je situe l'imaginaire(...). L'imaginaire, c'est ce surplus qui n'est ni réductible ni séparable de cette interaction physique. C'est ce qui constitue la signification qui n'est pas donnée par la chose, mais provient de ce couplage historique, phylogénétique et ontogénique".¹³⁴

Il ne s'agit évidemment pas de réduire le psychisme humain au fonctionnement neurophysiologique de l'Aplysia, mais plutôt de reconnaître que la représentation du réel, au sein du psychisme, ne pourrait jamais être une représentation à l'intérieur de soi d'un monde externe qui pourrait être considéré comme donnée objective. Ce qui a été présenté conduit à définir la représentation du réel comme la capacité, au sein du psychisme, d'élaborer et de contenir les éléments de réalité en tant qu'ils se présentent comme résistance aux désirs. Une réalité qui ne saurait finalement se concevoir que dans sa fonction d'altérité.

Conclusion:

Ce travail cherchait à clarifier le rôle de la représentation du réel, à partir de "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique" de Freud, tout en cherchant à rendre compte de la psyché singulière du patient opératoire.

Cette représentation fut définie comme le travail conjoint du sujet à distinguer ses états mentaux de la réalité externe, tout en élaborant et contenant la perte offerte par la réalité aux désirs. Il fut proposé que le rôle de l'objet est primordial dans cette tâche, puisque l'enfant doit pouvoir compter sur l'adulte pour reconnaître que ses états mentaux sont des états intentionnels distincts de la réalité externe.

¹³⁴ Varela, Francisco, "Tribulations", in: *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, p.66.

Il reste toutefois à explorer ce que les psychosomaticiens ont appelé l'impératif de maturité du Moi, pour comprendre sur quelles bases repose cette maturité précoce et comment cette dernière peut venir nuire à l'élaboration de l'univers psychique du sujet.

Article III

Représentation, intentionnalité et sens dans la théorie psychosomatique psychanalytique

"La pensée qui nous a guidé est l'indissociable solidarité de la force et du sens. La force ne peut se concevoir que comme un vecteur orienté, doté d'une direction, donc d'un sens. Le sens est inséparable d'un but vers lequel il est tendu et mu par une violence interne, donc par une force." André Green, "Le discours vivant".¹³⁵

Problématique:

Quelles sont les conditions qui permettent au symptôme d'avoir un sens? Pour le patient qui vit d'abord son symptôme névrotique comme un corps étranger irrationnel, qu'est-ce qui lui permettra de faire du sens de comportements qu'il ne comprenait auparavant point. L'on peut avancer, sans craindre de trop grandes objections, que la psychanalyse s'est développée en étudiant, dans les agissements apparemment insensés des humains, les forces conflictuelles qui y sont à l'oeuvre. Le symptôme névrotique s'inscrit dans cette dynamique comme formation de compromis où désir et défense trouvent un certain équilibre.

Le sens qui intéresse l'analyste et l'on doit l'espérer, le patient, semble donc correspondre, au-delà d'un débat entre déterminisme et herméneutique, à l'appréhension et l'élaboration de ces "forces", ce que Christophe Dejours appelle la "rationalité expressive ou subjective" qui se déploie dans la relation interhumaine.^{136 137} Ce sens se distingue donc de celui de la rationalité

¹³⁵ Green, André, *Le discours vivant*, Paris: P.U.F., 1973, p.23.

¹³⁶ L'interprétation renvoie-t-elle à un événement historique ou est-elle construction de sens à l'intérieur du cadre analytique? Ce travail cherche à tenir compte de cette question.

¹³⁷ Dejours, Christophe, "La corporéité entre psychanalyse et sciences du vivant", in: *Somatisation: psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, p.101.

instrumentale des courants cognitivistes et, en étant profondément personnel au sujet, ne saurait s'appréhender à partir de lois scientifiques externes.

À l'opposé d'une certaine "rationalité" du symptôme névrotique, le symptôme somatique est dit être bête. Cette opinion sur la somatisation a pris une place importante en psychanalyse, particulièrement à la suite des travaux de l'École de Paris. Selon les théoriciens de cette École, les excitations somatiques doivent préalablement pouvoir être mentalisées pour prendre un statut psychique et ouvrir sur des conflits. Cette mentalisation est définie comme la quantité, qualité et permanence des représentations qui sont à la base de la vie psychique de chacun.¹³⁸ Cette référence à la représentation comme fondement de la vie psychique est aussi défendue à l'extérieur du cadre psychosomatique.¹³⁹

Ces représentations, qui seraient la base des fantasmes, des associations d'idées, des rêves, permettraient ainsi l'intégration des énergies instinctuelles et pulsionnelles. Mais ces représentations peuvent venir à manquer, carence qui laisserait le corps en danger puisque le sujet serait dépourvu de moyens pour élaborer les excitations. Il serait alors obligé de décharger directement ou, par apprentissage d'interdits, il serait amené à inhiber une telle décharge, conduisant alors à des troubles somatiques dépourvus de sens.

Selon le psychiatre Pierre Marty, ces carences représentatives ont des origines diverses. Elles peuvent être congénitales, être causées par une mère déprimée n'ayant pu faire son travail de rêverie avec l'enfant ou être provoquées par la

¹³⁸ Marty, Pierre, *La mentalisation*, Paris: Synthélabo, 1991, p.13

¹³⁹ Jeammet, Philippe, "Le perçu, l'agi et la représentation dans le processus analytique", in: *Psychothérapies psychanalytiques*, éd: Diatkine, G et Schaeffer, J., Paris: P.U.F., 1998, p.31

répression de groupes de représentations. Cette répression origine soit dans la rencontre avec une réalité trop brutale ou par un conflit ingérable entre le Ça et l'Idéal du Moi. Un surplus d'excitations peut aussi nuire à l'appareil mental et le rendre inopérant dans sa difficile tâche d'intégration pulsionnelle.¹⁴⁰

Cette conception reprend en grande partie la distinction, dans la théorisation freudienne, entre la névrose actuelle et la psychonévrose. Si le symptôme névrotique, par le retour du refoulé, montre le travail de compromis opéré, le symptôme actuel proviendrait d'une économie sexuelle perturbée. La logique de l'actuel serait économique, centrée sur la décharge et serait dépourvue de sens primaire.

Il est donc entendu dans cette théorie que c'est la mentalisation, en liant les excitations aux représentations, qui peut donner sens au somatique. C'est donc l'absence de ces dernières dans la névrose actuelle qui en fait une pathologie descriptive en termes purement économiques.

Deux points sont importants à souligner. D'une part le Moi, en tant que sujet qui se défend, est relativement secondaire dans la théorisation de Marty, au profit d'une conception mettant l'accent principalement sur le fonctionnement du préconscient (première topique). Le point de vue dynamique et la notion de résistance en psychanalyse passent au second plan. Bien que Marty se montre par moments sensible aux aspects dynamiques, lorsqu'il souligne la répression des représentations à partir d'un conflit avec l'Idéal du Moi, cette perspective reste plutôt secondaire dans la théorisation. Mais la mentalisation peut-elle réellement se

¹⁴⁰ Marty, Pierre, Op Cit, 1991, pp.21-27.

penser sans un Moi-sujet qui en est directement affecté? Il ne s'agit pas ici de mettre l'économique en opposition au point de vue dynamique, mais bien de se demander si de négliger le Moi-sujet de la deuxième topique ne conduit pas à une certaine réification de la représentation.

Deuxièmement, cette théorisation laisse entendre que ce sont les représentations qui donnent le sens aux excitations. L'absence de représentations est donc considérée comme laissant la voie libre à un économique insignifiant.

Mais qu'entendons-nous par représentations? Il semble bien que cette question ne soit pas si claire en psychanalyse. La représentation peut signifier à la fois image de l'objet, souvenir d'une scène, pensée, désir, schéma d'action, pour ne nommer que les différents usages qu'il est possible de répertorier à la lecture des textes psychanalytiques. La question de la symbolisation n'en est pas rendue plus simple. Selon Lecours et Bouchard, cette dernière serait un processus surplombant les représentations et permettant de les lier entre elles. Mais comment définir ce processus qui surplomberait les représentations et sur quelles bases s'accomplit-il? ¹⁴¹ Quel est le rôle de la représentation en psychosomatique et comment vient-elle s'inscrire pour faire émerger le sens?

Cet article cherche à poser la question des liens entre sens et somatisation, en cherchant à clarifier la place de la représentation dans ce processus. Trois parties composent ce travail. Dans la première partie, la notion de représentation sera revue, à partir de travaux en philosophie et en neurosciences. La représentation y sera définie comme la capacité du Moi à se figurer des états mentaux intentionnels, liant alors le sens à ces états plutôt qu'aux seules représentations. Dans un deuxième

¹⁴¹ Lecours et Bouchard, Op. Cit., 1997, p.3. "a superordinate function that links the already formed mental representations"

temps, à partir des réflexions de Philippe Jeammet, ce travail cherchera à définir les assises du Moi qui permettent à ce dernier de contenir et d'élaborer les états intentionnels. Dans un dernier temps, les rapports entre les phénomènes somatiques et le sens seront appréhendés sous l'angle de l'intentionnalité.

Sens et représentation: Psychanalyse, philosophie et neurosciences.

André Green souligne à juste titre que la référence à la représentation pour caractériser le psychisme constitue un postulat de base des psychosomaticiens français.¹⁴² Cette référence s'articule autour des notions de représentations de chose et représentations de mot communes en psychanalyse.

Dans la théorie de Marty, les représentations de chose consistent en une évocation de perceptions premières qui se sont inscrites et qui laissent des traces mnésiques. Ces premières inscriptions "rappellent des réalités vécues d'ordre sensorio-perceptif".¹⁴³ Les représentations de mot, d'ordre abstrait, sont d'abord des représentations de chose. Elles consistent en restes acoustiques qui s'organisent ensuite dans les échanges avec la mère pour permettre la communication. Elles prennent alors pleinement leur statut de représentations de mot. Selon Marty, ces représentations de mot "constituent la base essentielle des associations d'idées".¹⁴⁴ Si les représentations de chose, par leur aspect concret, ne permettent qu'une suite

¹⁴² Green, André, "Psychique, somatique, psychosomatique", in *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, p.178

¹⁴³ Marty, Pierre, *Op Cit*, 1991, pp. 15-16. Cette idée pourrait être questionnée. Les associations d'idées se font-elles à partir des représentations de mot ou plutôt à partir des concepts sous-jacents? Marcia Cavell se montre particulièrement critique de la première position. Voir: *The psychoanalytical mind: From Freud to philosophy*, Cambridge: Harvard University Press, 1993, pp.107-118.

¹⁴⁴ Marty, *Op. Cit.*, 1991, p.16

associative d'actes moteurs, la représentation de mot, libérant l'individu du poids de la perception directe, lui ouvre le champ de la pensée abstraite.

Dans la théorie freudienne, l'articulation de la représentation de mot à la représentation de chose assure à la première une référence au monde extérieur.¹⁴⁵ Marty souscrit entièrement à l'idée que la représentation de chose est un processus par lequel le sujet a des images stables représentant l'objet ou la scène.^{146 147} En accord avec Schimek, cet article considère que lorsque Freud utilise la notion de représentation de chose (Vorstellung), il entend, en accord avec la tradition philosophique, l'inscription mnésique d'un objet ou d'une scène qui peut être ramenée à la conscience.¹⁴⁸ Dans la perspective freudienne, l'existence de la représentation garantit l'existence de l'objet, puisque la représentation découle directement de la perception.¹⁴⁹

Mais si l'on entend par représentation de chose l'image d'un objet ou d'une scène, comment cette dernière est-elle liée au sens? Le sein peut être pris comme l'exemple typique d'une représentation en psychanalyse. Il semble relativement évident que la représentation elle-même, c'est-à-dire l'image de l'objet, soit dépourvue de sens. Un extra-terrestre qui n'aurait jamais vu de sein pourrait toutefois avoir la même image mentale à la suite de la présentation d'une photo. Aura-t-elle le moindre sens pour lui ?

¹⁴⁵ Green, André, Op. Cit., 1994, p. 179.

¹⁴⁶ Sandler J & Rosenblatt R, "The concept of representational world", in *Psychoanal. Study child*, vol 17, 1962, pp.128-145.

¹⁴⁷ Green, André, Op Cit, 1994, p.179.

¹⁴⁸ Schimek, Jean G, "A critical re-examination of Freud's concept of unconscious mental representation, in *International Review of Psycho-Analysis*", 1975, vol.2, p. 172.

¹⁴⁹ Ce que Schimek appelle la théorie de la perception immaculée. Ces représentations seraient par la suite déformées par les désirs. Voir Schimek, Op. Cit, 1975, p.173.

Ce sens ne saurait survenir en liant cette représentation à des excitations puisqu'elles celles-ci sont considérées bêtes. Comment le sens est-il sensé émerger? On invoquera sans doute que l'exemple est trop simple, qu'il ne tient pas compte des zones érogènes, de la pulsion ou de la symbolisation qui liera les représentations entre elles. Mais comment la liaison de représentations n'ayant aucun sens est supposée en faire émerger un. Le fait demeure qu'au niveau des explications, la théorie psychosomatique actuelle se contente de référer aux représentations sans bien expliquer comment ces dernières expliquent le sens. Incidemment, ce problème n'est pas le propre de la psychanalyse, mais touche la neurophysiologie d'inspiration cognitive qui en reposant sur les représentations, peine à expliquer l'émergence du sens.

Une autre difficulté posée par une telle conception est abordée par Schimek.¹⁵⁰ Considérer la représentation de chose comme l'utilisation stable de l'image à la place de l'objet ouvre sur une problématique psychogénétique. Schimek critique cette conception à partir principalement des travaux de Piaget. Car cette conception laisse entendre une capacité du jeune enfant à avoir une image mentale distincte d'un objet qui référerait d'elle-même au monde externe. Or cette capacité représente un acquis cognitif plus tardif que ce que laisse entendre Freud. L'enfant n'a que des séquences sensori-motrices qu'il exerce sur son environnement. Il utilise les signes de ce dernier pour s'orienter dans le monde. Le signe est ici clairement à différencier d'une représentation. Si cette dernière est évocation de l'objet, le signe n'est qu'un élément du monde externe ou interne permettant à l'enfant d'adapter ses réponses motrices.

¹⁵⁰ Schimek, Jean G, Op. Cit. 1975, p.181.

Mais son activité est déjà significative, s'adaptant selon les objets, montrant des préférences pour certains rythmes, couleurs, ambiances, ton de voix. On ne saurait dire de l'activité du bébé qu'elle est insignifiante ou qu'elle est simplement une décharge. ¹⁵¹ Ce n'est pas dire que le sens se réduit à une activité significative sur les objets externes. La problématique du sens est beaucoup plus complexe. Mais il semble que dans cette réflexion, le rôle de la représentation doit être pensé différemment.

Il semble toutefois que la conception du sens telle qu'elle est envisagée dans la théorie psychosomatique psychanalytique découle de la théorie freudienne sur la pensée. Cette théorie puise dans l'héritage de l'associationnisme où la pensée, appréhendée à partir du monde phénoménologique conscient, était définie comme une suite d'associations de représentations. Cette difficulté est renouvelée du fait que cette théorisation, chez Freud, puise dans la psyché adulte pour ensuite en déduire le fonctionnement mental de l'enfant. L'activité significative est donc assimilée à la présence de représentations servant de but à l'acte. Or, depuis en particulier Piaget, l'on sait que l'activité peut être intentionnelle, donc avoir une certaine direction, un certain sens, sans recours nécessaire à une représentation qui servirait de but. ¹⁵²

¹⁵¹ Une telle vue est défendue par plusieurs auteurs extérieurs au champ psychanalytique. Daniel Dennett défend qu'au-delà des causes, les raisons apparaissent dans le monde avec l'arrivée d'organismes qui par leur organisation ont des intérêts. Le jeune enfant a certainement des intérêts, amplement démontrés par son affectivité répondant différemment au monde externe. Ce travail tend à démontrer que le sens, loin d'être donné arbitrairement par des représentations, est plutôt une complexification croissante de ces raisons qui se construisent de manière de plus en plus sophistiquée, mais sans qu'il soit possible de séparer arbitrairement ce qui serait du somatique et ce qui serait psychique. La psychanalyse, dans ce que Freud présuppose d'analyse des motifs, s'inscrit selon nous assez bien dans une telle conception. Qu'est-ce que le travail du Moi, sinon l'intégration des motifs conflictuels qui animent le sujet? voir: Dennett, Daniel, *Consciousness explained*, Boston, Back Bat Books, 1991, pp.173-176.

¹⁵² Schimek, Op. Cit., 1975, p. 183.

Les écueils rencontrés par les théories cognitives en neurosciences ont amené certains chercheurs à délaisser cette approche pour adopter une perspective dite pragmatique ou de l'énaction. Cette approche constitue une sorte de révolution dans ce champ scientifique, ne serait-ce que parce qu'elle récuse l'idée d'information externe, prétendant plutôt que l'information est auto-engendrée, dépendante de l'activité de l'organisme sur son environnement.

Le scientifique Walter Freeman, à partir de ses travaux sur le fonctionnement neuronal, critique la théorie classique liant le sens et la pensée aux représentations.¹⁵³ Le sens est pour cet auteur interne au sujet, produit de l'interaction des actions du sujet sur le monde environnant. Pour Freeman, seuls les "cerveaux ont des sens (meanings) et ceux-ci sont très différents des représentations". Mais "nous sommes devenus habitués à exprimer nos pensées à l'aide de représentations. La métaphore "image mentale" a remplacé la description actuelle de notre expérience de pensée, au point où il paraît problématique de questionner l'utilité de la métaphore pour comprendre le fonctionnement du cerveau".¹⁵⁴

Le sujet fabrique ou utilise des représentations externes pour communiquer le sens mais ces dernières, qu'elles soient externes ou internes, n'ont pas de sens par elles-mêmes. Ainsi, Freeman distingue nettement entre ce qui est l'acte de pensée, qui ne s'appuie pas sur des représentations et la métaphore, soit la façon dont on a imagé cet acte de pensée dans nos sociétés.

¹⁵³ Freeman, Walter J, *How brains make up their minds*, London: Weidenfeld & Nicolson, 1999.

¹⁵⁴ Ibid, p.16. Ceci questionne évidemment toute la théorie freudienne de la pensée, qui part du champ phénoménologique conscient (image, mot) pour tenter ensuite de développer une théorie de la pensée sous-jacente.

Freeman expose une vue de l'activité mentale centrée autour de la notion d'intentionnalité. Le cerveau et le corps sont constamment plongés dans l'activité d'exprimer à l'extérieur les intentions qui émergent chez l'individu. L'intentionnalité, dans cette conception, ne signifie ni préméditation ni prise de conscience du but de l'agir. Elle indique plutôt que le comportement est constamment orienté par l'émergence de buts visant de nouveaux états. Dans cette conception, l'affectivité et les émotions accompagnent et préparent l'organisme aux actions et sont donc inséparables de l'intentionnalité.

Pour cet auteur, le sens est donc lié essentiellement à ce qui sera appelé des états mentaux dans la philosophie de l'esprit. Le sens devient donc inséparable de ces états intentionnels, aussi bien ceux du sujet que ceux d'autrui. Selon Freeman, la communication verbale ne peut que difficilement communiquer le sens, justement parce que les représentations de mot sont des constructions arbitraires qui peinent à exprimer les états mentaux sous-jacents. Pour Freeman, l'échange de significations s'exprime surtout dans les activités communes. C'est en partageant des gestes, des buts, des actions, que le sens lié à l'intentionnalité peut le mieux s'échanger.

L'enfant est particulièrement sensible aux états intentionnels du parent à ses comportements. L'on sait que dès six mois l'enfant, face à un nouvel objet ou une nouvelle scène, se tournera vers le parent pour observer ses réactions émotives face à celui-ci. L'enfant construit donc ses états mentaux en référence constante avec l'autre humain.

Le partage du sens à travers les activités communes et l'importance de la référence sociale relativisent donc la position solipsiste et cérébrale de Freeman.

Les états mentaux, en autant qu'ils s'adressent à l'autre, sont dépendants de la réponse de ce dernier. Ce point aura toute son importance dans la réflexion subséquente.¹⁵⁵

Il importe ici de souligner qu'il n'est pas question ici d'opposer le sens aux représentations mais bien de chercher à spécifier et préciser le rôle de celles-ci dans la construction du sens pour le sujet. Ce qui ressort des travaux de Freeman est que le sens émerge des états mentaux du sujet, la représentation pouvant ensuite être construite (interne) ou utilisée (externe) pour communiquer le sens. Dans l'optique du Moi-sujet, qui est lui-même un objet, il deviendra important que ces états mentaux puissent eux-mêmes être traités comme des objets perceptibles. C'est en ce sens que les représentations deviendront nécessaires pour permettre au sujet d'élaborer ses états mentaux et les communiquer.

Les positions défendues par Freeman trouvent de nombreux échos dans les réflexions d'un philosophe qui s'est intéressé aux rapports entre sens et représentations. Dans "Brain in a vat", Hilary Putnam articule son argumentation autour de ces questions: Comment les pensées en arrivent-elles à référer à quelque chose, comment une image peut-elle représenter autre chose?¹⁵⁶

La similarité de l'image et du "représenté" ne semble ni suffisante, ni nécessaire. Putnam donne l'exemple fantaisiste, mais en aucun temps impossible, d'une fourmi qui en rampant sur le sable, a tracé le profil de Winston Churchill. On

¹⁵⁵ Étudiant la neurophysiologie du cerveau et non pas la clinique, Freeman ne s'attarde donc pas à la possibilité que le sujet puisse être non pas unifié, mais divisé par des intentionnalités par trop conflictuelles.

¹⁵⁶ Putnam, Hilary, "Brains in a Vat", in: Reason, Truth and History, Cambridge: Mass. University Press, 1981, pp.1-21.

ne pourrait dire de cette image qu'elle réfère au Premier ministre anglais. Inversement, les lettres WINSTON CHURCHILL, dans la société occidentale, sont considérées comme référant explicitement au Premier ministre anglais. Mais si ces mêmes lettres étaient tracées par une chance inouïe par une fourmi, elles ne sauraient référer alors à Churchill. D'où la conclusion logique, pour Putnam, de conclure que pour qu'il y ait référence, il faut qu'il y ait eu *l'intention préalable* de référer et donc la capacité de penser au Premier ministre.

Putnam défend alors le point suivant. Ce qui est vrai pour une image externe (image, mot écrit) l'est tout autant pour des représentations mentales d'un objet et pour les mots. Ceux-ci ne réfèrent pas magiquement pas à quelque chose, par on ne sait quel pouvoir particulier de l'esprit. "La supposition contraire n'est qu'un relent de la pensée magique".¹⁵⁷ Tout comme pour la représentation externe, la représentation mentale, pour qu'elle puisse référer, doit s'inscrire dans un état intentionnel.

La capacité de référence doit donc être pensée à partir de la capacité du sujet, au moyen de son corps et de ses sens, d'entrer en relation causale avec les objets du monde externe. Ce n'est qu'à partir de ces relations causales et de ces activités que le sujet peut savoir dans un deuxième temps que ses objets mentaux réfèrent au monde externe.

Cette capacité à pouvoir référer à l'aide de représentations est toutefois plus complexe selon Putnam. Si l'enfant peut se construire une théorie de l'esprit et

¹⁵⁷ Ibid, p. 3. La citation originale va comme suit: "The contrary supposition is a survival of magical thinking".

comprendre que ses images mentales réfèrent au monde externe, c'est parce qu'il entre dans un triangle épistémique où l'objet en est un co-référent dans l'attention partagée avec l'adulte. Cette conception sera reprise avec profit par des auteurs tels Fonagy et Target qui articulent une conception de la mentalisation où l'enfant doit pouvoir élaborer et représenter leurs états mentaux avec l'aide des parents qui nomment ces états, les rendant objets publics perceptibles.¹⁵⁸

Putnam sera donc amené, face à la difficulté logique de comprendre comment un sujet peut comprendre le sens à partir des représentations, à proposer que la compréhension soit liée à la présence de concepts. S'inspirant des travaux de Wittgenstein, il affirme que les concepts "ne sont pas des présentations mentales qui réfèrent intrinsèquement à des objets externes pour la raison décisive qu'ils ne sont pas du tout des présentations mentales. Les concepts sont des signes utilisés d'une certaine façon".¹⁵⁹

Ces signes peuvent être abstraits comme des signes mathématiques ou concrets comme des couleurs, le concept étant la capacité à user de ces signes d'une certaine façon. Le sens devient essentiellement une habileté dans cette perspective. Ce n'est pas la représentation interne ni un signe externe qui possèdent intrinsèquement un sens. Ce sens n'est donné que parce que l'individu peut les assimiler et les utiliser à partir du concept. La possibilité de communiquer verbalement n'est rendue possible que parce que le sujet a appris l'usage social des signes dans le contexte approprié.

¹⁵⁸ Voir en particulier. Fonagy et Target, "Playing with reality : 1. Theory of mind and the normal development of psychic reality", in: *Int. Journal of Psycho-analysis*, vol.77, 1996, pp. 217-233. et Fonagy et Target, "Playing with reality : II. The development of psychic reality from a theoretical perspective", in: *Int Journal of Psycho-analysis*, vol.77, 1996, pp. 459-477.

¹⁵⁹ *Ibid*, p.18. La citation originale: "Concepts are not mental presentations that intrinsically refer to external objects for the very decisive reason that they are not mental presentations at all. Concepts are signs used in a certain way".

Le concept peut donc être très concret et se limiter à la capacité de l'enfant à distinguer entre des humains et des animaux et à agir différemment avec l'un et l'autre. S'il peut dans un deuxième temps utiliser un mot pour parler de cette réalité, la référence ne devient possible que parce qu'il y a un concept sous-jacent qui s'est lui-même bâti sur une habileté à utiliser certains signes.

Il doit être dit que la conception de Putnam en vient à nier la position lacanienne, où le représentant pourrait glisser aléatoirement sur une chaîne de représentés. Car entre l'image et le mot réside le concept. Cette distinction est évidente lorsque l'enfant apprend le langage et fait usage de restrictions ou de surgénéralisations dans ses emplois de mots. Ainsi, il pourra employer le mot chat pour désigner tout animal à quatre pattes. L'on voit bien que l'usage du mot par l'enfant fait référence à un concept personnel différent de l'adulte, concept qui s'affinera à travers les échanges aux autres humains. Le mot chat n'est pas associé à une image mentale/représentation, mais à un concept qui utilise et catégorise certains signes présents dans l'environnement.

Les réflexions offertes par Putnam touchent certainement au sens instrumental et pourraient apparaître éloignées des enjeux psychanalytiques. En introduction, il fut précisé que le sens intéressant la psychanalyse touche ce qui fut appelé la rationalité subjective du sujet, soit la présence des mouvements affectifs à l'oeuvre chez le sujet. Mais il semble, malgré l'hétérogénéité des champs en présence, que ces réflexions ouvrent sur des pistes intéressantes.

D'une part, le modèle offert par Putnam et les philosophes de l'esprit met l'accent sur la nécessité de l'autre humain pour que l'enfant prenne connaissance qu'il a une pensée et qu'il peut référer au monde externe à l'aide de ses objets mentaux.

Deuxièmement, l'absence de mentalisation dans une telle perspective ne saurait se comprendre comme un manque ou une carence de représentations. Il est nécessaire ici de clarifier ce qui est en jeu. Il semble accepté de tous que l'analyse vise à permettre au sujet de prendre conscience des motifs, des défenses et des désirs qui l'animent. De même, cette mentalisation devra passer par la capacité du sujet à se représenter ses propres états mentaux et à les traiter comme des états intentionnels qui l'engagent. Mais ces propositions ne signifient pas qu'un manque de mentalisation s'explique par la rareté ou l'absence de représentations. Une telle formulation ne fait simplement pas de sens.

Cette mentalisation doit s'appréhender à partir de l'habileté du sujet à se représenter ses états mentaux, à les reconnaître comme siens en les distinguant de la réalité externe, tout en développant des capacités à déchiffrer les états mentaux d'autrui. Des carences de mentalisation pourraient alors apparaître dans différentes situations: D'une part, il peut y avoir des événements qui ne peuvent tout simplement pas être assimilés par le sujet parce qu'il n'a pas développé les concepts nécessaires. Tout le décalage sexuel enfant-parent semble reposer sur de telles bases. Deuxièmement, l'enfant peut grandir dans un milieu où les états mentaux ne sont pas reconnus comme réalités par le tiers, l'empêchant de pouvoir les traiter et les élaborer comme objets. Troisièmement, le parent peut présenter une telle incohérence dans son comportement que l'enfant n'arrive jamais à élaborer de

manière intelligible les états intentionnels d'autrui. Quatrièmement, il peut se produire des situations répétées d'impuissance émotionnelle dans la relation à autrui qui viennent inhiber et désorganiser les états intentionnels vis-à-vis des objets. Enfin, des situations provoquant des vécus trop douloureux pour le sujet peuvent amener ce dernier à une répression de l'élaboration de ses états affectifs.

Cette dernière possibilité est considérée par Marty. Mais à partir du point de vue qui est le sien, il considère que la conséquence importante d'une telle situation est la répression des représentations.¹⁶⁰ Mais l'absence ou la présence de représentations semble en elle-même peu importante. C'est d'ailleurs ce que laisse entendre Marty, lorsqu'il souligne que celles-ci peuvent revenir à tout moment à la conscience.¹⁶¹ Mais ces situations que le Moi évite d'élaborer conduisent à une inhibition de tout investissement affectif significatif qui ramènerait la douleur. Ce qui semble donc problématique ici est l'inhibition des états intentionnels envers les objets, inhibition qui conduit à une perte de sens dans le comportement de l'individu.

Les réflexions antérieures conduisent donc à penser que le sens émerge chez le sujet à partir de ses états mentaux (désirs, croyances, pensées), états mentaux qui peuvent ou non devenir objets de conscience pour le sujet. Les représentations, si elles peuvent être utilisées pour prendre conscience de ces états, ne recèlent toutefois pas le sens.

¹⁶⁰ Marty, Pierre, *Op. Cit.*, 1991, pp. 23-26.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 24.

Il est maintenant temps de s'intéresser à la clinique psychanalytique, pour voir comment celle-ci articule l'émergence du sens pour le sujet.

Rêves, souvenirs-écrans et après-coup.

L'étude du rêve et son interprétation sont liées à la naissance même de la psychanalyse. Le rêve est accomplissement de souhait, c'est-à-dire que le souhait même est réalisé dans l'acte de rêver. Dans son étude sur "Le mouvement psychanalytique", Jean Imbeault a croisé la question du rêve, qu'il approche à partir du sujet et de sa relation au rêve.¹⁶² Qu'est-ce qu'un rêve pour le sujet et quels liens ce rêve entretient-il avec la pensée en général ?

Imbeault situe le rêve comme phénomène de transfert. Transfert, car les pensées, ne trouvant place dans le langage, ce qui pourrait ainsi permettre au sujet d'en prendre conscience, n'apparaissent pas non plus dans le rêve en tant que pensées. "Elles ne sont pas rendues conscientes comme pensées, côté langage; elles se manifestent sous forme d'images inintelligibles, côté perception".¹⁶³

Freud vise donc, en mettant côte à côte les circonstances entourant le rêve et le contenu de ce dernier, à faire le chemin inverse de celui parcouru par le travail du rêve: Retrouver les pensées qui auraient dû découler logiquement des circonstances entourant le rêve pour permettre au sujet d'en prendre conscience. Car ce sont ces pensées latentes qui "profitent du processus biologique qu'est le rêve pour manifester néanmoins une sorte d'ombre d'elles-mêmes sur le plan de la

¹⁶² Imbeault, Jean, "Le mouvement psychanalytique", 5^{ème} partie, in Trans, 1995, pp. 207-211.

¹⁶³ Ibid, p209.

perception".¹⁶⁴ En étudiant ainsi le rêve de "l'injection faite à Irma" et en plaçant côte à côte les circonstances (malaise de Freud à l'endroit de la patiente, reproches voilés d'Otto à l'endroit de Freud) et contenu du rêve, les pensées latentes peuvent maintenant s'articuler dans le langage, mettant à jour une certaine intentionnalité agressive de la part de Freud et un souhait de se laver de tout soupçon.

Or, si ces pensées latentes peuvent projeter leur ombre, si elles infléchissent le cours du rêve au point que le contenu de celui-ci lave finalement Freud de toute culpabilité conformément au désir, n'est-ce pas dire que ces pensées, quoique dans un premier temps inarticulées au Moi, sont ce qui portent le sens. N'est-ce pas aussi sous-entendre que les représentations apparaissant dans le rêve sont elles-mêmes dépourvues de sens, tant que ne sont pas révélés les états mentaux préalables au rêve.

Autrement dit, face à une certaine situation émotive prenant un sens, le sujet-Freud élabore une certaine réaction intentionnelle, un désir et envers l'objet (hostilité) et envers soi-même (se laver de tout soupçon).

L'on pourrait peut-être objecter que ces désirs sont eux-mêmes des représentations et que ce sont ces dernières qui constituent le sens. Mais ce serait dire exactement le contraire de ce qui se dégage du raisonnement d'Imbeault. Les désirs qui expriment leur marque sur le rêve ne sont ni dans le langage ni quelque part dans les représentations du rêve. En dernière analyse, ce que le travail d'interprétation cherche à faire, c'est de permettre au Moi de saisir comme objets les états mentaux qui ont été à l'origine du rêve.

¹⁶⁴ Ibid, p.209.

Ce qui ressort des remarques d'Imbeault sur le rêve, c'est qu'il faut faire l'hypothèse que si ce dernier a un sens, celui-ci est lié directement à la capacité du rêveur de formuler, en réponse à des événements l'engageant subjectivement, des états intentionnels. Mais rien n'interdit de penser que dans un premier temps, le sujet est entièrement inconscient du sens que les événements réels ont pris pour lui. C'est par les états intentionnels exprimés dans le rêve qu'il peut se rendre compte des enjeux de la situation. Mais il faut toutefois admettre que ces événements ont tout de même pris un sens pour le sujet, si l'on veut comprendre comment il peut tout de même rêver.

Cette capacité à reconnaître les états mentaux et à les élaborer ne signifie toutefois pas que la pensée devient consciente. La pensée elle-même est un mécanisme purement inconscient au sens physiologique, mais le travail d'interprétation rend perceptibles les états qui viennent infléchir les actions du sujet. Ce qui semble visé par l'interprétation est donc l'articulation des états mentaux au sein du Moi.

Le souvenir-écran est un autre exemple où à partir d'un contenu purement représentatif, le travail d'analyse va rapidement aboutir sur une autre voie. Dans "Oublier Freud", Dominique Scarfone étudie la conception freudienne du souvenir-écran.¹⁶⁵ Ce dernier attire l'attention de Freud car malgré la banalité de son contenu, il est préservé avec une grande acuité, contredisant le principe voulant que ce qui est conservé est ce qui a produit chez le sujet la plus grande impression.

¹⁶⁵ Scarfone, Dominique, *Oublier Freud?*, Montréal: Boréal, 1999, pp.121-134. Voir aussi le texte freudien original: "Des souvenirs-couverture" (1899), in *Oeuvres complètes de Freud*, vol.III, Paris, P.U.F., 1989, pp. 255-276.

L'analyse freudienne va donc tout d'abord démontrer que ce souvenir n'est qu'un fragment d'une scène plus complète, scène qui, lorsque ramenée dans sa complétude, est belle et bien marquante. La sélection d'un certain détail au détriment de la scène complète est donc comprise comme le résultat d'un compromis entre un désir de pouvoir oublier et un désir de conserver. Le souvenir-écran est donc en continuité avec les mécanismes postulés dans l'ensemble des psychonévroses.

Si l'on s'arrêtait ici dans la compréhension du souvenir-écran, l'émergence du sens serait alors liée à la capacité de la mémoire à restituer entièrement les expériences passées importantes. Ce sens serait donc à comprendre essentiellement d'un point de vue historique et la visée thérapeutique serait de pouvoir combler les lacunes de la mémoire, lacunes occasionnées par les désirs et souhaits qui viennent déformer des souvenirs autrement "objectifs". Le souvenir complet aurait-il par lui-même un certain sens?

Ce n'est toutefois pas là que Freud s'arrête. "La leçon que Freud extrait de l'analyse des souvenirs-couverture, c'est que ces derniers ne recèlent pas, derrière leur écran, un fait nécessairement plus vrai".¹⁶⁶ Les souvenirs d'enfance ont été eux-mêmes formés à des étapes ultérieures du sujet et ne répondent donc pas à un impératif de conservation objective de la réalité. S'ils ont été formés ainsi, c'est qu'ils répondent, par leur contenu, à certains motifs présents au moment de leur formation. Ce qui ne signifie pas que certains événements réels ne trouvent pas leur place dans le souvenir. Mais là n'est pas l'intérêt de Freud. Ce qui lui importe est la

¹⁶⁶ Scarfone, Op. Cit , 1999, p.131

fonction du souvenir dans l'économie psychique du sujet au moment où il en parle et non la référence à une réalité historique.¹⁶⁷

Ce qui découle ainsi de l'analyse des souvenirs-écrans est que ceux-ci, en tant que contenu représentatif d'une scène partielle ou même complète, sont donc eux-mêmes en attente de sens. L'analyse se centre sur l'articulation de cette réalité autre derrière la formation des souvenirs, soit les souhaits. Il ne s'agit donc pas d'attendre du souvenir qu'il révèle un sens caché en essayant de rétablir une pure vérité historique. Ce sens se voit plutôt directement lié au motif auquel répond la formation du souvenir.

S'il est possible, autant dans le rêve que dans la formation du souvenir-écran, de relier le sens à la présence d'états mentaux chez le sujet, l'articulation des intentionnalités de l'objet semble tout aussi importante dans la pensée freudienne et ressort dans l'analyse de l'après-coup.

Cette notion apparaît dans l'Esquisse lorsque Freud analyse la névrose d'Emma.¹⁶⁸ Cette patiente était prise d'une névrose phobique l'empêchant d'aller seule dans un magasin. Le motif conscient est un souvenir semblant tout à fait bénin. À la puberté, la patiente s'était présentée seule dans un magasin pour en ressortir ensuite effrayée en voyant deux assistants rire ensemble. Elle avait alors eu l'impression que les deux hommes avaient ri de ses vêtements. Freud retrace par la suite le premier souvenir, soit une scène d'attouchements s'étant produite à deux reprises

¹⁶⁷ Ibid, p.133.

¹⁶⁸ Freud Sigmund, "Project for a scientific psychology", in *The complete psychological works of Sigmund Freud*, vol.1, London, Hogarth Press, 1966, pp. 352-356.

avant la puberté d'Emma. Ce souvenir, Freud le décrit comme essentiellement bénin puisque Emma, n'ayant pas atteint la puberté, ne pouvait avoir de réponse sexuelle.

C'est l'explication que Freud donne de l'après-coup qui est pertinente. Le souvenir bénin en lui-même devient traumatique parce que "le changement amené par la puberté a rendu possible une compréhension différente de ce qui était souvenu".¹⁶⁹

Autrement dit ce nouveau sens, qui agresse Emma sans qu'elle en soit d'abord consciente, ne porte pas sur des représentations, car le souvenir de la première scène est resté exactement le même dans son contenu représentatif. C'est ce que laisse suggérer Freud, puisqu'il met l'accent sur la compréhension différente de ce qui était souvenu et non pas sur le souvenir lui-même. Une geste intentionnel anodin est maintenant compris différemment de par la capacité d'Emma à assimiler les gestes posés à partir de ses propres états sexuels. Le souvenir est donc réécrit car au cours du développement car la compréhension des actes d'autrui évolue à partir de l'évolution des intentionnalités propres au sujet. La puberté, en amenant une réponse sexuelle, donne ainsi au souvenir un sens différent.

Lorsqu'il s'est produit, l'événement n'a pu provoquer de défenses puisque les gestes d'autrui, d'abord assimilés comme quelque chose de relativement anodin ou ne faisant tout simplement aucun sens, n'ont pas amené Emma à produire une réponse cohérente face à l'événement. Ce dernier agresse en après-coup, quand les gestes prennent maintenant une autre connotation. Mais cette agression provient maintenant de l'intérieur, d'un souvenir qui laisse la pauvre Emma bien impuissante

¹⁶⁹ Ibid, p. 356.

à pouvoir y réagir. Mais si c'est bien un souvenir qui agresse, il faut spécifier que ce souvenir porte sur des intentionnalités d'autrui à l'endroit du sujet, intentionnalités que la patiente n'a pu dans un premier temps assimiler, de par le décalage entre l'adulte et l'enfant.

Dans les trois phénomènes cliniques qui viennent d'être étudiés, soit le souvenir-écran, l'après-coup et le rêve, il y a tout de même présence de représentations et c'est peut-être cette présence qui vient obscurcir la réflexion sur l'émergence du sens. La confrontation de Freud à la clinique et la reconnaissance de la répétition vont toutefois lui faire réaliser que le plus important ne revient toutefois pas sous forme de souvenirs. Quelles sont alors les conséquences d'une telle réalisation sur la conception du sens en psychanalyse?

La visée thérapeutique sous l'angle de l'intentionnalité.

L'analyse des souvenirs-écrans avait fait ressortir que les souvenirs trouvaient leur pertinence en psychanalyse par leur rôle dans la dynamique psychique du sujet, et non pas en tant que témoin fidèle d'une réalité historique. Philippe Jeammet, dans son article "Le perçu, l'agi et la représentation dans le processus psychanalytique", définit ainsi la visée du processus psychanalytique:

"Une atténuation de l'agrippement aux objets infantiles, libérant des capacités nouvelles d'investissement et soulageant d'autant le sujet du poids des contraintes de répétition". ¹⁷⁰

¹⁷⁰ Jeammet, Philippe, "Le perçu, l'agi et la représentation dans le processus analytique", in: Psychothérapies psychanalytiques, éd: Diatkine, G et Schaeffer, J., Paris: P.U.F., 1998, p.31.

Une telle visée est donc en contraste avec une perspective psychothérapeutique cherchant à venir combler les lacunes de la mémoire. L'on pourrait poser la question différemment. En quoi une mémoire intégrale, absolument fidèle au passé historique, pourrait servir de quelque façon à la réussite thérapeutique telle que définie par Jeammet? Quelle pertinence aurait une capacité à se souvenir des moindres événements tel qu'ils se sont produits? Pour Jeammet, le but n'est donc pas de se souvenir en soi, mais bien de libérer des capacités d'investissement. Si l'agrippement du sujet aux objets infantiles démontre qu'il existe bien une certaine relation au passé, se dégager de ce dernier ne semble plus passer par le recouvrement de souvenirs.

Dans "Au-Delà du principe du plaisir", Freud débute le troisième chapitre en résumant l'évolution du but de l'analyse.¹⁷¹ Dans un premier temps, "le médecin analysant ne pouvait tendre à rien d'autre qu'à deviner, rassembler et communiquer au moment opportun l'inconscient qui est caché au malade".¹⁷² Mais cette première visée est suivie rapidement par la prise en compte de la résistance. Il faut alors que le patient confirme par son propre souvenir la justesse des constructions du thérapeute. L'analyse met alors l'accent sur la détection et l'abandon rapide des résistances par le patient, abandon suscité en partie par la "suggestion" du thérapeute.

Mais s'ensuit la réalisation que le plus important ne peut, justement, revenir sous forme de souvenirs. Le sujet serait obligé d'énacter le passé. "Il est bien plutôt

¹⁷¹ Freud, Sigmund (1920), in *Oeuvres Complètes*, vol. XV, Paris, P.U.F., 1996, pp.288-290.

¹⁷² *Ibid*, p. 288.

obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue présente, au lieu de s'en souvenir comme d'un morceau du passé".¹⁷³ Cet agir, qui peut aussi bien être acte visant le monde externe que mouvement interne (affect), est généralement défini comme ce qui refuse de s'intégrer à la représentation, ce qui "refuse à faire sens".¹⁷⁴

Mais cet agir doit être comparé non plus au souvenir comme contenu représentatif, mais bien à des éléments psychiques d'une autre nature. La répétition en acte ne s'oppose pas au souvenir d'un fait passé mais aux faits psychiques notés auparavant, soient les souhaits, désirs, croyances, états mentaux qui ont pu être élaborés. Autrement dit, la distinction semble s'établir entre des états mentaux représentés et liés au Moi et conscients, des états qui ont pu être formulés mais qui ont été ensuite refoulés et désarticulés et la répétition en acte qui, autant du point de vue du Moi du sujet que de l'analyste, ne fait tout d'abord aucun sens.

Selon la phrase pleine d'ambivalences de Freud, le médecin est donc, face au patient, "obligé de lui laisser revivre un certain morceau de sa vie oubliée".¹⁷⁵ Cette répétition, en s'exerçant sur la personne du médecin, "rend à nouveau présent l'objet du désir, et relance en quelque sorte l'espoir de retrouvailles avec l'objet perdu".¹⁷⁶ Il semble donc logique d'avancer que c'est cette relance qui, en réactualisant l'objet et en ravivant les investissements, permet une reprise de la relation où les états mentaux vont pouvoir être remis en jeu et pensés. Cette remise en marche nécessite de la part de l'analyste des qualités bien différentes de la seule interprétation. Ce que Winnicott a théorisé sur le rôle de l'analyste s'inscrit ainsi dans le mouvement

¹⁷³ Ibid, p.288.

¹⁷⁴ Scarfone, Op. Cit. , 1999, p. 139-140.

¹⁷⁵ Freud, 1920, Op. Cit., p. 289. Pleine d'ambivalences, car la tournure de phrase semble indiquer que Freud se résigne à cette tâche.

¹⁷⁶ Scarfone, Op. Cit., 1999, p. 214.

ouvert par Freud, qui reconnaît que la remise en marche des morceaux de vie sexuelle infantile nécessite de la part de l'analyste des capacités réceptives.

Sur le plan métapsychologique, une évolution parallèle s'est produite. Le conflit n'oppose plus conscient et inconscient, mais plutôt le refoulé au Moi cohérent, Moi qui lui-même est maintenant en grande partie inconscient. Ces aspects théoriques sont évidemment bien connus. Mais un détail apparaît pertinent. Parlant des résistances, Freud précise que ce ne sont pas seulement celles-ci qui sont d'abord inconscientes, mais tout autant les motifs de celles-ci.¹⁷⁷ Élaborer les résistances signifie donc pouvoir penser et représenter ces motifs (états mentaux). Il ne s'agit donc plus de lutter contre la résistance au moyen de la suggestion, car cette résistance qui s'exerce au temps présent est la trace actuelle des motifs dont le Moi doit pouvoir prendre conscience et élaborer.

Outre la place de plus en plus grande occupée par l'inconscient, ces pages semblent indiquer que l'analyse, tout en gardant la même visée qui est celle de rendre conscient, ne porte plus réellement sur le souvenir. Elle tente plutôt de rendre perceptibles et de lier au Moi les états mentaux à l'oeuvre chez l'individu, point de vue qui s'accorde à la fois avec la visée thérapeutique telle que présentée par Jeammet, mais tout autant avec une analyse du sens se construisant à partir des états intentionnels du sujet.

En résumé, lorsque Freud parle de l'évolution des buts thérapeutiques, il semble se rendre compte que le seul recours aux représentations n'est pas apte à rendre compte des phénomènes cliniques. Ce qui fait retour dans le transfert est la

¹⁷⁷ Freud, 1920, Op. Cit., p.288

réactualisation d'états mentaux envers l'objet, l'agir pouvant être défini essentiellement comme motif-acte qui n'est pas représenté comme un objet mental. Ce qui semble donc important est la capacité du sujet à pouvoir remettre en branle certains aspects de son intentionnalité affective qu'il n'a pu jamais élaborer et intégrer.¹⁷⁸

Si l'on reprend le cheminement freudien concernant l'évolution des buts thérapeutiques à partir de l'intentionnalité, la première étape visait alors, dans les productions du patient, à montrer les intentionnalités qui se manifestaient clairement. Puis vint la reconnaissance de la résistance, soit celle que le Moi oppose à la reconnaissance de certaines intentionnalités. La résistance apparaît alors logiquement sous un jour purement négatif. Mais cette résistance, en étant trace actuelle de motifs, devient dans un deuxième temps un outil appréciable, un matériel à élaborer, conjointement au transfert qui est la relance des intentionnalités non-pensées sur l'objet.

Les quatre points théoriques touchés, soient l'après-coup, le souvenir-écran, le rêve ainsi que le processus analytique, semblent tous pouvoir se théoriser plus simplement à partir d'une perspective mettant l'accent sur le Moi et la capacité de représentation et de liaison des états intentionnels. Dans tous ces phénomènes cliniques, il semble toutefois que ce ne soit pas la présence de représentations qui sous-entende le sens. Leur analyse a plutôt montré que le sens était lié aux états mentaux sous-jacents, qui pouvaient ou non être rendus perceptibles comme objets mentaux au moyen des représentations.

¹⁷⁸ Contrairement aux souhaits refoulés qui ont été dans un premier temps formulés mais non liés aux processus secondaires.

Ceci dit, la relance des intentionnalités dans le transfert, en permettant au sujet d'élaborer ses désirs sur l'objet, va conjointement lui permettre de se détacher de l'immédiateté de l'acte-motif. Tout autant, les élaborations portant sur l'objet vont l'amener à inscrire des différences dans ses motifs. Si les conséquences économiques sont certaines, puisqu'un acte-motif non-élaboré laisse le Moi angoissé et dépourvu face à ses propres réactions, l'on s'éloigne toutefois d'un modèle théorique où le sens est acquis de par la liaison d'excitations à des représentations. Le sens émerge des états mentaux et le travail d'élaboration psychique vise à permettre au Moi de prendre conscience de ceux-ci.

Toutefois, en regard à ces actes-motifs, il ne faut pas oublier la métaphore du feu dans le théâtre proposée par Freud pour parler du transfert. Ce feu est le réel, réel de l'instant qui fait tendre le sujet vers le monde extérieur. Le travail du Moi, qui se situe dans l'après-coup pour élaborer les états mentaux, demeure de la "représentation", arrangement destiné en grande partie à garder la cohérence de du Moi.¹⁷⁹ Le Moi, dans ce qu'il met en forme sa propre expérience, est soumis à des motifs qu'il ignore et qui l'amènent à se mentir à lui-même. Mais le refoulement n'est rendu possible que parce que des états mentaux, pouvant être traités comme des objets au moyen des représentations, peuvent ensuite être déformés.

Toute la réflexion antérieure conduit donc à proposer que les rapports entre le sens et la somatisation ne peuvent s'appréhender sous l'angle de l'absence ou la présence de représentations. La question se poserait alors dans ces termes: Est-ce

¹⁷⁹ Dès le début de la vingtaine, Bertolt Brecht luttait d'ailleurs pour faire éclater les formes de la représentation théâtrale, conscient du fait que le spectateur, s'étant habitué au style de "représentation", n'y répondait plus par une émotivité réelle. Voir Bertolt Brecht, *Diaries 1920-1922*, traduit par John Willet, London: Eyre Methuen, 1975.

que le symptôme somatique, dans sa forme, exprime quelque chose d'un état intentionnel mis en acte ?

Cet état intentionnel n'est pertinent qu'en ce qui concerne la rationalité affective du sujet. La clinique des patients opératoires a montré éloquemment chez ces sujets une pauvreté du développement affectif pouvant toutefois aller de pair avec une sophistication de la pensée logique. ¹⁸⁰ Les intentionnalités affectives et instrumentales semblent donc connaître des développements indépendants. ¹⁸¹ ¹⁸²

La question du sens de la maladie somatique se précise donc de cette façon: Est-ce que le symptôme somatique exprime une intentionnalité affective envers l'objet? Est-il une réponse face à des événements qui ont tout de même été assimilés par une structure de sens?

Et face à ces états mentaux, comment comprendre les conditions permettant au Moi de les accueillir et les élaborer et celles qui au contraire nuisent au développement de la subjectivité du sujet? S'il a été question précédemment du rôle de l'objet pour permettre à l'enfant de prendre conscience de ses états mentaux, il demeure que le Moi de l'enfant doit tout autant montrer une capacité à tolérer ces états intentionnels comme siens s'il veut pouvoir les élaborer.

¹⁸⁰ Dejours, Christophe, La corporéité entre psychosomatique et sciences du vivant, in *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, p.103.

¹⁸¹ Jusqu'à un certain point puisque, comme certains chercheurs l'ont montré, une absence de sentiments, loin d'aider la pensée, vient plutôt empêcher cette dernière d'aboutir à quelque conclusion que ce soit. Voir Damasio, Antonio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris: Odile Jacob, 1995.

¹⁸² Dejours, Op. Cit, 1994, p.101.

Les réflexions qui seront présentées dans la partie suivante trouvent leur origine dans "Au-Delà du principe du plaisir", particulièrement dans l'analyse offerte par Freud du jeu Fort-Da. Dans ce jeu, et au-delà des motifs pulsionnels que Freud repère (expression de l'agressivité, reprise en activité d'un événement vécu passivement), il y aurait un en deçà au principe du plaisir.¹⁸³ L'appareil psychique devrait tout d'abord lier les excitations en provenance de l'extérieur et de l'intérieur de l'organisme.

Ce travail, qui sera théorisé de manière plus exhaustive par les psychosomaticiens, est conçu généralement d'un point de vue solipsiste, le jeune enfant ayant pour tâche de lier l'excitation aux moyens des représentations. La mère y joue un rôle secondaire, étant un pare-excitations qui permet à l'enfant de ne pas être débordé.

L'excitation est-elle en elle-même problématique et le travail psychique porte-t-il sur elle? Il sera plutôt défendu que la tâche première de l'enfant vise l'installation des assises du Moi, assises qui sont dépendantes de la relation à l'objet primaire. Dans cette tâche, le travail de représentation ne joue pas encore un rôle et c'est plutôt la notion d'adéquation de l'objet qui est essentielle à l'installation des assises moïques.

La place de l'objet dans la constitution du Moi

Dans "Le perçu, l'agi et la représentation dans le processus psychanalytique" dont il fut fait mention, Philippe Jeammet aborde plusieurs thèmes qui, s'ils ne

¹⁸³ Freud, Sigmund, Op. Cit., pp. 284-288

touchent pas directement à la question du sens dans les problématiques somatiques, permettent de poursuivre la réflexion en y incluant un élément central, soit les assises du Moi.

Pour Jeammet, les sujets ont des " modes préférentiels d'expression et de figuration de ce qui est susceptible d'affecter le Moi (...). Ces modes sont au nombre de trois: Le travail de représentation, la motricité par l'intermédiaire de l'agi et le percept comme contre-investissement d'une réalité interne intolérable (...)"¹⁸⁴ Pour l'auteur, ces modes sont l'un des déterminants essentiels lors de la sélection et la mise en place du cadre thérapeutique.¹⁸⁵

S'accordant avec André Green, il considère le travail de représentation comme le référent principal du travail psychanalytique, qui permet au sujet de se dégager de ses fixations infantiles. L'objectif est donc d'offrir au Moi une meilleure capacité "à accueillir, traiter et élaborer ce qu'il était obligé auparavant d'écarter d'une façon ou d'une autre".¹⁸⁶ Cette capacité, souligne l'auteur, nécessite une sécurité suffisante du Moi, sécurité interne mais qui dans l'analyse renvoie au monde externe, soit les capacités de holding du thérapeute.

En ce sens, l'on pourrait dire qu'une grande partie de l'article s'inscrit dans la perspective habituelle, mettant l'accent sur le travail de représentation. Mais en même temps, Jeammet semble insister pour dire que ce travail vise à permettre au Moi d'accueillir ce qu'il était auparavant obligé d'écarter. Cette capacité nécessite une sécurité. Est-ce que cette sécurité repose sur du représenté? L'on risquerait ici

¹⁸⁴ Jeammet, Op. Cit. p.30.

¹⁸⁵ Ibid, p.30.

¹⁸⁶ Ibid, p.33.

de tourner en rond, puisque la sécurité permettant d'accueillir et de traiter des états mentaux serait elle-même pensée comme résultat de ce traitement. Jeammet, en mettant l'accent sur le rôle de l'objet, ouvre toutefois une voie de dégagement.

La sécurité interne du Moi dépend pour Jeammet de l'intériorisation d'une relation suffisamment bonne. L'auteur souligne d'ailleurs que l'enfant qui peut se séparer harmonieusement de la mère n'a pas besoin de se remémorer celle-ci, "elle est présente dans la capacité même du plaisir pris par l'enfant".¹⁸⁷ Cette capacité repose sur la "conviction implicite qu'il y aura adéquation suffisante entre les désirs de l'enfant et le monde extérieur".¹⁸⁸ La présence de la bonne relation semble donc être définie sans recours à la représentation. Elle est plutôt conceptualisée comme une conviction, soit une croyance affective permettant une certaine modalité des investissements.

Il peut donc être dit que la sécurité de base du Moi se construit autour d'expériences où l'enfant acquiert la croyance que ses intentionnalités affectives viennent trouver un écho chez l'objet (adéquation de l'objet). L'inverse pourrait s'illustrer simplement par une mère déprimée, à l'affectivité figée, qui ne permet pas à l'enfant de développer la conviction que ses états intentionnels peuvent venir la mobiliser. Trop de ces expériences d'agonies psychiques et de ces moments d'impuissance et c'est toute la relation à l'objet affectif qui est marquée du sceau du traumatisme. André Green, utilisant une terminologie freudienne classique, parlera ici de l'échec de la pulsion à se lier naturellement à l'objet.¹⁸⁹

¹⁸⁷ Ibid, p.38.

¹⁸⁸ Ibid, p.40.

¹⁸⁹ Green, André, *Le temps éclaté*, Paris : Les éditions de minuit, coll. Critique, 2000, pp. 119-121.

C'est ici que la clarification apportée au sujet de l'intentionnalité a son importance. Ce n'est pas toute l'intentionnalité qui est problématique mais bien uniquement celle qui s'adresse à l'objet affectif. La bonne relation se construit sur des expériences réelles où l'intentionnalité expressive a pu mobiliser affectivement l'objet. Il n'est donc pas question d'actes moteurs sur l'objet qui permettraient automatiquement à l'enfant de prendre conscience de son impact.¹⁹⁰

Les critiques portées à la théorie de Piaget, chez qui l'affectif n'est au mieux que l'énergie derrière les comportements, s'insèrent adéquatement dans cette distinction entre les intentionnalités.¹⁹¹ Si l'intentionnalité instrumentale visant un objet inanimé contient en elle-même sa propre réponse, de par l'impact physique sur l'objet, l'intentionnalité affective, pour qu'elle puisse s'organiser dans un échange et devenir dans un deuxième temps états intentionnels que l'on peut représenter, a besoin du relais de la réponse de l'autre. Mais cela ouvre aussi sur la possibilité de grandes variances chez le même sujet entre son affectivité et son développement intellectuel.

Les réflexions de Jeammet éclairent différemment la question du narcissisme chez les patients opératoires. Claude Smadja, à la suite de Michel Fain, souligne combien le narcissisme de ces patients est un narcissisme de comportement.¹⁹² Le narcissisme primaire qui permet la passivité n'a pu s'élaborer. Jeammet propose la distinction entre un narcissisme se construisant dans l'échange réciproque avec l'objet et un narcissisme qui au contraire se bâtit en antagonisme avec lui, lorsque

¹⁹⁰ Au contraire, l'impuissance affective peut provoquer une compensation dans l'activité motrice où le sujet s'assure un impact.

¹⁹¹ Voir à ce propos Dejours, Christophe, Op. Cit., 1994, p. 103.

¹⁹² Smadja, Claude, "Le fonctionnement opératoire dans la pratique psychosomatique", in Revue française de psychanalyse, vol 5, 1998. p.1425.

les expériences d'agonies sont trop nombreuses et rendent la passivité dangereuse.¹⁹³ Il est possible de proposer que le narcissisme du comportement repose sur un tel antagonisme, le comportement étant investi dans son rôle de négation de toute relation de dépendance à l'objet.¹⁹⁴ La pensée opératoire apparaît alors dans sa fonction de défense, privilégiant l'action en opposition à la passivité dangereuse face à l'objet primaire. Smadja appelle adéquatement ces situations des réalités primaires désobjectalisantes.¹⁹⁵

Les points débattus par Jeammet touchent donc à la problématique du sens de trois façons. D'une part, et quoique cet argument ne soit pas explicité par Jeammet, sa présentation des expériences d'agonies psychiques, en mettant l'accent sur la notion d'impuissance face à l'objet, s'oppose à une notion purement économique du traumatisme.

La situation traumatique se comprend alors préférablement comme un enfant qui vit des moments d'agonie où l'absence de réponse de la part de l'environnement le ramène à une impuissance trop grande. Ce qui est sous-entendu est que ces expériences d'agonies sont des moments primitifs d'éclatement de sens, dans son aspect le plus biopsychique. Si le sens repose sur des états intentionnels qui s'organisent avec l'objet, il faut donc voir l'aspect traumatique comme une incapacité à émouvoir l'objet, incapacité qui ouvre sur une perte de sens à l'intérieur de la relation affective.

¹⁹³ Cette passivité semble être celle du Moi face aux motifs qui l'animent. Pour pouvoir les élaborer, il faut bien que dans un premier temps le Moi du sujet soit capable de supporter l'ébranlement.

¹⁹⁴ En un sens, cela conduit à récuser toute distinction trop forte entre des patients présentant une pathologie de la carence et les névroses classiques. Car ce qui est en jeu, ici, et qui est problématique, est toujours l'affectif qui porte vers l'objet. La clinique du "besoin" n'existe pas. Mais la clinique de patients ne pouvant tolérer l'ébranlement par l'objet existe certainement.

¹⁹⁵ Smadja, Claude, Op Cit, 1998, p.1444.

Peut-être que dans un deuxième temps, la problématique apparaît à l'analyste comme essentiellement économique. Le patient se présente phénoménologiquement comme débordé par quelque chose qu'il ne maîtrise pas, conduisant à l'hypothèse que la thérapie vise à permettre à l'appareil psychique de reprendre son travail de liaison des excitations. Mais en demeurant dans une perspective intersubjective, c'est bien l'impuissance qui est traumatique.

Dans ce sens, le jeu du Fort-Da, présenté dans "Au-Delà du principe du plaisir", vise une autre finalité que la liaison d'excitations. Le jeu, dans son caractère répétitif, vise à nier cette impuissance première et désobjectalisante face à l'objet qui disparaît. En prenant ainsi contrôle sur un objet, l'enfant récupère une certaine maîtrise essentielle qui permet de contrer le sentiment d'impuissance.

Deuxièmement, le rôle central de l'objet fait ressortir que le sens affectant le sujet est toujours inscrit dans la relation à l'autre. Si les motifs affectifs expriment une certaine intentionnalité, le sens n'émerge qu'à l'intérieur d'une relation où l'objet répond par sa propre subjectivité, conflits, compromis, aux agirs expressifs du sujet. Inversement, ce sujet est tout autant affecté par les actes intentionnels s'exprimant à son endroit par les agirs de l'objet. Mais ces motifs sont, comme il a été vu lorsqu'il a été question de l'après-coup, traduits par le sujet à partir de ses propres intentionnalités.

Dans le débat entre déterminisme historique et herméneutisme, une perspective intersubjective reconnaît à la fois la réalité historique des intentionnalités de l'objet, tout en situant la construction du sens comme une élaboration personnelle, en après-

coup, des motifs. Cela ouvre évidemment sur la possibilité que l'enfant, face à certaines intentionnalités venant de l'autre, soit tout simplement incapable d'élaborer le moindre sens.

Troisièmement, les assises moïques sont clairement à différencier de l'investissement libidinal du Moi comme objet. Ces assises se forment avant que le Moi puisse être investi par les désirs du sujet. Elles se bâtissent autour de croyances portant sur la relation de l'enfant au monde des objets affectifs. Mais il est possible que cette conviction soit à la limite inséparable du corporel, c'est-à-dire que les actes expressifs dirigés vers l'objet sont eux-mêmes la croyance mise en actes.

En suivant cette logique, trois grands modes d'élaboration des états mentaux sont envisageables. Dans la situation extrême de l'hospitalisme et à un degré moindre chez les enfants présentant un faible attachement aux parents, l'échange affectif à l'objet est réduit au minimum. L'enfant n'est plus dans une relation significative à l'autre, se contentant essentiellement d'agir sur lui-même ou sur des objets inanimés. Les agirs perdent ainsi leur sens, ils peuvent même être vus comme cherchant à épuiser l'excitation dans une perspective mettant l'accent uniquement sur le quantitatif, mais cette désorganisation de l'intentionnalité semble causée par l'impuissance, désorganisation qui prend ensuite une forme désignée. C'est en ce sens qu'il peut être dit que la bonne conviction est inséparable du corporel, elle est incorporée dans les mouvements affectifs qui vont vers l'objet. ¹⁹⁶ Cette absence

¹⁹⁶ Cette perte de contact à l'objet primaire doit pouvoir se penser au-delà de la seule relation parent-bébé. Les travaux du mouvement de l'anti-psychiatrie avec ses concepts de double-contrainte et d'invalidation, montrent que cette perte peut survenir même à l'âge adulte. Nous pensons à une patiente délirante qui, lors d'un voyage, avait égaré son sac. Elle n'osait appeler ses parents de crainte de leurs réactions. Et pour cause! À son retour, son père l'avait sévèrement blâmée pour son comportement irresponsable tout en la ridiculisant pour avoir eu peur de l'appeler. Sa réaction de peur, tout à fait logique, était ainsi complètement invalidée. L'invalidation doit donc être comprise comme provoquant chez le sujet une désorganisation importante des mouvements affectifs envers

d'échange va limiter évidemment les capacités subséquentes de l'enfant à traiter ses états mentaux comme des objets mentaux qui lui appartiennent.

Dans le deuxième niveau, les états mentaux s'organisent avec l'autre dans un échange, mais il n'y a pas de croyance stable face à l'objet. La conviction reste très instable et le lien direct à l'objet doit être soutenu, le sujet devant sentir qu'il peut en tout temps agir sur lui. L'instabilité de la conviction permet difficilement au sujet de se dégager de la relation, lui laissant alors peu d'espace pour élaborer par lui-même ses états mentaux.

Le troisième niveau est marqué par la capacité d'avoir un lien relativement stable à l'objet. L'enfant pouvant se séparer adéquatement de l'objet et le retrouver peut élaborer en son sein les différentes intentionnalités, il peut écrire son histoire subjective, histoire colorée par différents motifs psychiques opposés. Mais cela lui est permis de par la présence d'assises moiques suffisantes.

Si le processus du refoulement montre que des états intentionnels envers l'objet ont pu, de la façon qu'ils ont été représentés par le sujet, être refoulés, il faut pouvoir penser des situations venant contrecarrer les potentialités pour le sujet de formuler des réponses engageant son intentionnalité affective. Ces situations ne seraient pas exclusives à quelconque structure mentale.

D'une part, parce qu'il n'y a aucune raison de penser que l'enfant, même avec le parent le plus "sain", ne vit pas des moments où certaines intentionnalités expressives ne trouvent aucune réponse dans l'objet. Elles sont niées, inexistantes,

autrui, de par la réaction incohérente de l'objet face à ceux-ci. Cet événement avait provoqué chez la patiente un état de stupeur psychique, peu de temps avant sa décompensation.

ne pouvant acquérir aucun statut psychique. Tout analyste sait d'ailleurs bien que tôt ou tard, l'analyse conduira à ces moments où certains états mentaux n'ont jamais pu être formulés en mots.

Deuxièmement, les réflexions antérieures obligent à tenir compte de l'actualité de l'objet et de la situation dans la santé du sujet. Car l'impasse et l'impuissance vécues face à l'objet, malgré des assises bien solides de la part du sujet, peuvent venir le déstabiliser. Le sujet peut se retrouver dans une relation où certains de ses agirs restent lettre morte pour l'objet. La morbidité importante suivant les deuils récents pourrait ne pas être étrangère à cet objet qui reste muet. Dans le versant pathologique, notre propre pratique nous a montré fréquemment que les personnalités perverses peuvent rapidement rendre malades les gens autour d'eux, par leurs comportements manipulateurs et difficilement compréhensibles qui laissent les autres dans le non-sens et l'impuissance.

Pour résumer schématiquement ce qui a été présenté ici:

A) Les assises moïques sont bâties sur des expériences réelles où il y a adéquation nécessaire entre le sujet et l'objet, lui permettant de se construire une bonne conviction, soit la croyance que son intentionnalité affective peut venir affecter l'objet.

B) C'est cette croyance qui constitue l'assise de la bonne relation, conviction qui ne renvoie pas à quelconque contenu représentatif mais pourrait mieux se penser comme un état mental.

C) Cette croyance va aider en retour le sujet à accueillir et élaborer les intentionnalités face à l'objet sans vivre de l'impuissance. Le sens est intrinsèque aux états mentaux portant sur les objets, états qui peuvent être ou ne pas être représentés comme objets mentaux.

D) Cette capacité du Moi à contenir les états intentionnels n'est pas seulement quelque chose de mental. André Green a déjà souligné que chez les patients "psychosomatiques", même lorsque la fantasmatisation avait repris, l'affect devait être gardé à un strict minimum, comme si le vécu physique en lui-même était perturbant pour le Moi du patient. ¹⁹⁷

La question du sens dans les problématiques somatiques:

Dans ses écrits récents sur la question psychosomatique, Christophe Dejours a développé un point de vue mettant l'accent sur la notion d'intentionnalité. ¹⁹⁸ Sa théorisation s'articule autour de la notion d'agir expressif, soit la mobilisation du corps au profit de la signification dans la relation intersubjective. Cet agir serait le vecteur privilégié de l'intentionnalité à l'intérieur de ces relations. Les fonctions physiologiques répondraient ainsi à deux ordres différents, l'un solipsiste, biologique, l'autre de nature intersubjective et mobilisé par l'intentionnalité expressive. ¹⁹⁹ Ces expériences cliniques l'amènent à suggérer que les fonctions qui ont été intégrées et mobilisées dans l'agir expressif sont rarement l'objet de somatisations.

¹⁹⁷ Green, André, *Le discours vivant*, Paris: P.U.F., 1973, p.211.

¹⁹⁸ Dejours, Christophe, *Op Cit*, 1994, ainsi que "Doctrines et théorie en psychosomatique", in: *Revue française de psychosomatique*, 1995, n° 7, pp. 59-80.

¹⁹⁹ Dejours, *Op. Cit.* 1994, pp.114-119.

"En revanche, les fonctions qui n'ont pas été intégrées (ou qui ont été mal ou insuffisamment intégrées) dans l'expressivité et l'univers symbolique, sont le siège de réactions sans possibilité de relais intersubjectif. L'inhibition de ces fonctions déclencherait alors l'apparition de maladies somatiques dans les organes impliqués par ces fonctions non subverties." ²⁰⁰ Il n'est donc pas question, dans cette théorisation, de sens symbolique au symptôme ou de signification particulière derrière le "choix" de l'organe. C'est la fonction qui, non intégrée dans la relation à l'autre au moyen d'un agir, se voit l'objet de dérèglement.

Ces agirs expressifs, que l'on peut associer à ce qui furent dénommés les états intentionnels, nécessitent à la fois la présence de l'autre humain pour pouvoir s'élaborer et être reconnus, mais tout autant la capacité du sujet à assimiler certaines situations. Cette élaboration des agirs expressifs ne semble toutefois pas seulement être un travail mental. Cette capacité à mobiliser le corps dans des agirs significatifs a des conséquences directes sur le corps et ses fonctions physiologiques.

Il n'est donc par surprenant de retrouver, chez une grande partie des sujets somatisants, une histoire infantile marquée par la violence. ²⁰¹ D'une part, parce que cette dernière sidère le Moi et court-circuite ainsi l'élaboration des intentionnalités affectives par l'enfant. Mais cette violence empêche aussi toute élaboration du corps dans l'univers intersubjectif puisque l'expressivité de l'enfant face aux situations n'est pas reçue par l'autre dans un échange, mais est plutôt attaquée et niée.

²⁰⁰ Ibid, p.118

²⁰¹ Voir en particulier sur ce sujet: Dejours, Christophe, "Causalité psychique et psychosomatique: de la clinique à la théorie", in: Revue française de psychosomatique, 1997, vol.13, pp. 47-65 et Thurin, Jean-Michel, "Psychosomatique: le réel en question", in: Psychanalyse et sciences du vivant, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, pp. 261-299.

Le symptôme somatique doit-il alors être vu comme une réponse qui engage une certaine intentionnalité face aux événements qui touchent le sujet? Il y aurait peut-être lieu d'éviter de considérer tous les symptômes somatiques sur le même plan. La conversion, dans sa forme, semble engager une certaine intentionnalité. Elle apparaît tout de même comme une réponse à des événements touchant le sujet. D'autres problématiques, comme par exemple des troubles fonctionnels passagers, peuvent prendre spécifiquement le corps comme mode expressif. Une fixation anale peut ainsi se manifester par des réactions corporelles unifiées face à certains événements engageant l'affectivité.

Mais d'autres troubles somatiques peuvent plutôt montrer une incapacité de l'individu à mettre en place quelconque réponse face aux événements le touchant. Face à ceux-ci, le corps ne fait que réagir sans prendre la forme d'agirs expressifs. Peut-être est-il toutefois possible, comme le fait par exemple Alexander face à certains troubles somatiques particuliers, de spécifier une constellation conflictuelle particulière rendant compte de l'impasse que vit le sujet face à l'objet.²⁰² Le déséquilibre physiologique qui s'ensuit, sans avoir de sens, porte toutefois certaines marques particulières qui renvoient à l'incapacité du sujet à mobiliser certains aspects de l'intentionnalité dans la relation à l'objet. Le symptôme se contenterait alors d'être un signe.

Mais si la plupart des symptômes somatiques ne s'inscrivent pas dans une intentionnalité expressive, cette absence de sens ne doit pas se justifier par le

²⁰² Alexander, Franz, *La médecine psychosomatique: Ses principes et ses applications*, Paris: Payot, 1962.

recours à un modèle théorique où l'appareil psychique doit venir lier et donner sens à des "excitations bêtes". Peut-être alors la formule de Christophe Dejours est-elle celle qui convient le mieux au statut du symptôme somatique. Le symptôme est en "attente de sens". En attente d'une relation à l'objet primaire où les intentionnalités peuvent être reformulées dans des agirs face à l'objet. Relation qui pourra remettre à jour le conflit et les résistances enfouis envers l'objet, permettant peut-être un dégagement. Projet difficile car comme le fait remarquer Christophe Dejours, une fois la somatisation implantée, c'est toute une partie de l'intentionnalité qui se voit délogée du travail d'élaboration lui permettant de s'exprimer à l'objet.²⁰³

La somatisation pourrait alors se comprendre en partie comme une radicalisation du rapport à l'objet que l'on qualifierait de négatif. L'objet positif, c'est celui qui existe de par les investissements affectifs et les élaborations des mouvements intentionnels sur lui, fussent ces derniers déformés par les mécanismes de défense. L'objet négatif serait celui qui, comme le terme l'indique, n'est inscrit nulle part comme objet au sein du psychisme. Il fait sentir sa présence un peu comme ces trous noirs, qui sont possibles à localiser par l'inflexion qu'ils donnent à la lumière. L'objet négatif ne se laisse saisir qu'en tant que force derrière les motifs de la résistance. Sans exister pour lui-même, il est palpable par l'inflexion donnée aux intentionnalités qui lui dessinent un contour.

Deux dernières remarques restent à faire, qui articulent les réflexions précédentes aux considérations cliniques des patients somatisants. Une des prescriptions thérapeutiques de l'École de Paris, lors du travail avec le patient

²⁰³ Dejours reste toutefois plus proche de la théorisation de Marty. Il ne parle pas d'intentionnalités, mais plutôt d'excitations qui s'engouffrent dans la somatisation.

opératoire, est de soutenir et de favoriser l'élaboration du fantasme, peu importe sa qualité, au détriment de l'interprétation. Sans souscrire au modèle de l'appareil psychique conçu comme un régulateur des excitations, il semble possible de supporter cette prescription en relevant que ce soutien à l'élaboration n'a pour but que de permettre une reprise des états intentionnels envers l'objet. C'est en ce sens que l'activité interprétative doit être retenue, parce que le Moi, beaucoup trop fragile, doit d'abord se bâtir des assises dans une relation avant de pouvoir interpréter ses états mentaux comme des objets qui sont les siens.

L'autre remarque se rattache à un aspect contre-transférentiel souvent ignoré dans les écrits. L'on sait que le patient opératoire peut provoquer l'ennui, figer les processus psychiques, de par sa pensée sèche et factuelle qui laisse peu de place à la subjectivité. Mais il faut aussi rajouter à cette observation le fait que bien souvent, lorsque le patient raconte son récit, parle de ses symptômes, le thérapeute se retrouve submergé par le sens. Les liens se font rapidement dans sa tête, les symptômes somatiques s'inscrivent dans une histoire à l'objet et semblent alors prendre un certain "sens".

Peut-être pourrait-on expliquer ce phénomène par une activité compensatoire du thérapeute qui face au vide, fantasme pour ne pas mourir psychiquement? Mais peut-être aussi pourrait-on saisir ce phénomène parce que, comme le dit Dejours, les symptômes sont en attente de sens. Le thérapeute sain, engageant son corps et son émotion dans la relation à l'autre, ne peut faire autrement que de ressentir le récit de son client comme un phénomène intersubjectif, quand bien même le patient ne saurait lui-même le vivre de cette façon. Cette activité fantasmatique, loin d'être une compensation solipsiste, ne serait que le reflet en positif de l'effondrement de

l'intentionnalité que montre le patient. Elle serait l'élaboration psychique du thérapeute de l'objet négatif de son patient.

Conclusion

Le présent travail a proposé que l'étude des rapports entre sens et somatisation devait se poser à partir d'une conception de l'intentionnalité reposant sur les états mentaux. Si le sens est inhérent à ces états intentionnels, la représentation peut par la suite transformer ces états en objets mentaux, permettant ensuite une élaboration de la subjectivité dans la relation à autrui.

Cette capacité ne peut se penser indépendamment d'une relation à l'objet primaire, objet qui par sa capacité à s'émouvoir, à répondre subjectivement aux agirs du sujet, permet à celui de développer la conviction que son monde émotif trouve une réponse dans le monde externe. À l'opposé, le traumatisme serait des situations d'impasse dans la relation, impuissance conduisant à l'actuel où les agirs, ne trouvant de réponse dans l'objet, se désorganisent.

La somatisation s'inscrit alors dans une relation à l'objet où une partie des intentionnalités, ne trouvant d'espace pour s'élaborer dans un cadre intersubjectif, viennent plutôt ébranler certaines fonctions physiologiques.

De M'Uzan, en discutant de la pensée opératoire, s'est déjà effrayé face à une certaine orthodoxie normopathe que l'on retrouve même dans les cercles psychanalytiques. Ce genre de normalisation qui fait maintenant dire à l'un et l'autre, "surtout ne pas avoir l'air psychosomatique", comme si le mauvais objet

s'incarnait maintenant dans le fait d'avoir un fonctionnement opératoire.²⁰⁴ De M'Uzan défendait plutôt la liberté pour chacun d'entre nous et selon les circonstances, d'avoir recours soit à un symptôme névrotique, soit à une bouffée délirante ou à un état opératoire, pour faire face aux problèmes économiques posés par le monde et ses objets. Sans souscrire à une vue homéostatique du psychisme, ces différentes réponses ne sont-elles pas les avenues ouvertes au sujet pour permettre à son Moi de perdurer, tout en sauvegardant un lien, fut-il fragile, à l'objet?

²⁰⁴ De M'Uzan, Michel, Réponse à l'exposé de M. Aisenstein, in: L'art du psychanalyste, Paris: Payot, 1994, pp.31-32

Conclusion

Ce travail, qui se proposait de reprendre la question des rapports entre le sens et la somatisation, avait comme prémisse la remise en question du rôle de l'appareil psychique dans la conception de l'École de Paris. À une conception économique, donnant à l'appareil la responsabilité de métaboliser les excitations somatiques, nous avons préféré voir ce dernier comme un système conflictuel englobant l'ensemble de l'individu et plaçant le Moi-sujet au centre de la tâche de mentalisation.

Ce Moi se voit, aux termes de ce travail, reconnu dans toute sa fragilité. Car celle-ci ne se comprend pas seulement par la position du Moi, qui l'oblige à composer avec les exigences du Ça, du Surmoi et de la réalité externe. Cette fragilité originerait plutôt d'un en deçà quand le Moi, pour se construire des assises solides, doit pouvoir compter sur l'autre humain. Objet qui, par ses réponses appropriées aux motifs affectifs du sujet, permettra à ce dernier de développer une bonne conviction. C'est cette croyance qui permet au Moi du sujet d'accueillir l'ébranlement suscité par les motifs envers l'objet. Ce ne serait que dans un deuxième temps que ces états mentaux pourraient être, avec l'aide des représentations, considérés comme des objets mentaux propres au sujet.

Ce processus demeure fragile, non pas seulement chez l'enfant mais tout autant chez l'adulte qui reste toujours en danger, face à l'objet investi, de voir ses intentionnalités rester lettre morte pour ce dernier. Le Moi peut alors décider, pour éviter les moments d'agonie psychique, de ne s'aligner qu'à l'Idéal, se délestant de sa tâche d'élaborer les intentionnalités affectives pour ne satisfaire que les exigences

d'un monde externe perçu comme désirable. Un Moi qui désire alors par-dessus tout que l'objet et l'étranger en lui le laissent tranquille.

Une tranquillité qui n'est pas l'autosuffisance du narcissique. Ce dernier, bien que tout son psychisme vise à nier le manque, n'en connaît pas moins la béance et ne saurait oublier son lien à l'objet. Cette tranquillité ressemblerait plutôt à une mort psychique où tout mouvement pulsionnel est inassimilable par le Moi. C'est dans cet espace déserté par le désir que nous avons apporté certaines précisions sur la pensée opératoire. Elle n'est pas pensée en manque de représentations, car elle peut prendre l'allure d'une intellectualisation sophistiquée, elle ne serait pas non plus pensée motrice, proche du somatique duquel elle serait peu différenciée, mais elle serait pensée qui vise essentiellement à se protéger des coups, à tendre vers ce qui est demandé, à penser l'utile.

Un utile qui s'oppose naturellement à l'intentionnalité affective, celle à travers laquelle on connaît l'objet, celle qui porte le sujet à investir les autres. En ce sens, si la pensée opératoire peut être vue comme défense qui s'oppose à des vécus désobjectalisants, elle est tout à fait apte à remplir son rôle pour tendre vers l'auto-conservatif. Elle ne saurait être vue comme simplement incapable de lier des énergies instinctuelles. Mais c'est contre le sexuel-affectif, cet en-plus de la relation interhumaine, qu'elle se dresse. En ce sens les remarques de Marty, qui souligne que la pensée opératoire ne sait maintenir un lien vivant à l'objet, sont particulièrement justes.²⁰⁵ Il semble que ce ne soit qu'au niveau du modèle explicatif que des différences surgissent entre notre travail et les conceptions de l'École de Paris.

²⁰⁵ Marty, Pierre, De M'Uzan, Michel et David, Christian, L'investigation psychosomatique, Paris: P.U.F., 1963, p. 289.

C'est la conception faisant de l'appareil mental un lieu de jonction entre les excitations somatiques et les représentations qui s'est trouvée sujette à une remise en question comme explication de la somatisation. Cette conception, tout en se révélant particulièrement inapte à expliquer l'émergence du sens, n'explicite pas en quoi la liaison et le contenance des intentionnalités est avant tout une capacité du Moi. Cette capacité à accueillir les mouvements pulsionnels se voit difficilement réductible à quelque capacité représentative et semble mieux se comprendre comme une habileté, que le Moi hérite d'une relation à l'objet primaire lui permettant de se construire la bonne conviction.

Contrairement à un sens donné par la représentation, il semble plutôt que ce sont les états mentaux qui portent le sens, états qui doivent toutefois pouvoir être repris et élaborés par le Moi. Que le Moi par la suite modifie, déplace, élabore ou se mente sur ses propres états mentaux, toute vie d'un sujet le montre bien.

Ce travail du Moi, nous l'avons croisé à nouveau lors de la réflexion sur la représentation du réel dans la pensée opératoire. En respectant l'exigence de la pensée freudienne, tout en nous permettant de remettre en question certains présupposés, cette représentation fut définie d'abord dans son rôle, soit l'assimilation au sein de l'appareil psychique de certaines réalités qui sont contraires à ce à quoi le désir aspire. Il ne s'agit donc pas d'une représentation du réel à comprendre comme une image objective d'un monde externe.

Cette représentation est donc un vrai travail du Moi, qui doit investir les objets réels par les désirs, tout en élaborant et en acceptant comme réalités, les pertes que ces investissements contiennent en germe. Cela nous a amené à proposer l'hypothèse que le patient opératoire, tout en pouvant très bien connaître et s'adapter à la réalité, n'a aucune représentation du réel, dans ce que celle-ci implique de reconnaissance de la perte face aux désirs. Si le Moi de ce patient est bien Moi-réel, tourné vers la réalité, il est toutefois inapte à supporter l'investissement des objets par les désirs.

Un Moi qui, comme l'a bien dit André Green, ne se défend pas seulement contre le désir qui ne serait qu'un contenu mental, mais le désir en tant qu'il engage le corps et ses réactions. Car le désir est aussi disposition du corps. Cette capacité du Moi à soutenir le désir doit aussi être appréhendée comme l'aptitude corporelle à tolérer la mise sous tension. Dans ce Jeammet appelle la capacité renouvelée à aller librement vers l'objet, la psychosomatique psychanalytique doit se permettre de penser aussi la capacité du corps à accueillir les motifs qui l'habitent.

Dans la théorie psychosomatique psychanalytique traditionnelle, le corporel est excitations qui doivent être reprises par l'appareil psychique. Mais ce faisant, le corps devient placé essentiellement dans la position de l'élément externe à traduire. Il est certainement un élément dérangeant mais il n'est pas intégré pour lui-même au sein du psychisme. Il est en général pensé comme élément extra-territorial.

Mais chez Freud, le sentiment d'identité et les racines du Moi sont d'abord et avant tout corporels. Une pulsion ne vient pas seulement déranger un appareil mental, elle vient perturber un corps, un équilibre, elle s'inscrit comme élément

étranger dans un corps perçu comme Moi. Dans "Au-Delà du principe du plaisir", lorsque Freud oppose le Moi cohérent au refoulé, ce Moi cohérent est-il seulement un discours sur soi-même? Ne peut-il pas être pensé tout autant comme un intervalle de valeurs à l'intérieur duquel le patient se sent soi? La personne qui se met en colère et qui dit "ce n'était pas Moi", n'exprime pas seulement qu'une intentionnalité particulière ne saurait être liée à son Moi, elle dit aussi l'étrangeté de ce vécu physique qui, passant par le corps, l'interpelle. Élément perturbateur qui est toujours lié à la présence de l'autre humain, de ce qui chez l'autre vient ébranler le corps, obligeant inlassablement le sujet à élaborer l'étranger.

Reconnaître ceci conduit logiquement à percevoir alors le corps lui-même comme lieu possible de résistance. Si l'intentionnalité n'est pas seulement contenu mental, mais s'inscrit dans un agir expressif mobilisant le corps, ce dernier peut tout aussi bien se dresser les mouvements affectifs pour se protéger. Ceci n'a rien de nouveau et a été théorisé par Wilhem Reich il y a de cela plus de 70 ans.²⁰⁶ Mais il semble que ses travaux n'ont jamais pu être articulés adéquatement à l'intérieur de la psychanalyse traditionnelle.

Non pas que les théorisations reichiennes se voient libres de toute critique. Si le corps comme lieu de résistances doit être pensé et peut de ce fait aider à théoriser les capacités du Moi, il n'est pas non plus question d'accepter la théorie en bloc. Au-delà des aménagements thérapeutiques discutables et des excentricités théoriques marquant la fin de sa vie, Reich reste, en tant que penseur psychanalytique, essentiellement solipsiste. L'objet est théorisé soit comme le réceptacle des investissements du sujet, soit comme le porteur d'une morale sexuelle répressive.

²⁰⁶ Reich, Wilhem (1930), *L'analyse caractérielle*, Paris: Payot, 1971.

Mais la psyché-corps chez l'humain ne peut se penser sans la présence de l'autre, puisque la construction des agirs et l'élaboration du sens sont inséparables de la réponse de l'objet. L'objet primaire est partie intégrante de l'individu, de sa capacité à investir les autres, de la capacité du Moi à contenir et élaborer le désir qui le porte vers le monde externe. Sans l'intériorisation de la bonne conviction, un corps-sujet à la manière de Reich pourrait bien être délié de toute résistance, mais il resterait sans assise, sans lien durable avec l'objet qui lui permet de se constituer comme sujet stable dans un rapport au temps.²⁰⁷

L'autre questionnement qui nous apparaît important touche aux structures de sens à l'intérieur de la société. Certains auteurs qui furent abordés dans ce travail, tels Freeman et Putnam, ont souligné que le sens, bien que personnel aux sujets, est aussi une structure partagée par tous les membres de la société, une manière commune d'aborder les événements à partir d'un certain point de vue. Qu'arrive-t-il alors lorsqu'une société, dans son évolution, en vient elle-même à nier certaines réalités émotives? Quelles en sont les répercussions?

Quelle place existe toujours, dans les sociétés occidentales, pour la personne endeuillée, sinon une interpellation à ne pas se laisser aller, avec la menace sous-entendue qu'un antidépresseur l'attend peut-être au bout du chemin. Quelles sont les répercussions somatiques d'une telle situation? Est-ce que toutes les sociétés présentent un tel taux de morbidité chez les individus dans les années qui suivent un deuil? Est-ce que le taux important de morbidité chez l'homme nouvellement

²⁰⁷ Les dérives de Reich en ce qui concerne la thérapie sont allées jusqu'à négliger entièrement le Moi, dans l'utopie de pouvoir agir directement sur la cuirasse musculaire sans tenir compte de la réalité du sujet et de sa constitution.

retraité n'implique que le sujet ou s'il questionne aussi les structures sociales qui font de l'homme sans travail un être inutile? Est-ce que l'augmentation vertigineuse des allergies et de l'asthme chez les enfants est à comprendre uniquement à partir de la pollution ou des additifs alimentaires ou questionne les sociétés qui laissent sous-entendre qu'un enfant d'un an et demi est autonome et devrait tolérer sans trop de difficultés ses 10 heures à la garderie?

Est-ce que la psychosomatique, finalement, peut se penser indépendamment de la société dans laquelle s'insère le sujet?

Bibliographie complète

Alexander, Franz, *La médecine psychosomatique: Ses principes et ses applications*, Paris: Payot, 1962.

Botella, César et Sarah, "Pour un monisme sexuel psyché-soma", in: *Revue française de psychanalyse*, 1998, vol. 5, pp. 1483-1492.

Braunschweig, Denise.- "Psychosomatique et psychanalyse", in *Corps malade et corps érotique*, Paris: Masson, 1984, pp. 117-124.

Brecht, Bertolt, *Diaries-1920-1922*, traduit par John Willet, London: Eyre Methuen, 1975.

Cavell, Marcia, *The psychoanalytical mind: From Freud to philosophy*, Cambridge: Harvard University Press, 1993.

Damasio, Antonio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris: Odile Jacob, 1995.

Dejours, Christophe, *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris: Payot, 1986.

Dejours, Christophe, *Recherches psychanalytiques sur le corps: répression et subversion en psychosomatique*, Paris, Payot, 1989.

Dejours, Christophe, "La corporéité entre psychosomatique et sciences du vivant", in: *Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, pp.93-122.

Dejours, Christophe, "Doctrine et théorie en psychosomatique", in: *Revue française de psychosomatique*, 1995, n° 7, pp. 59-80.

Dejours, Christophe, "Causalité psychique et psychosomatique: de la clinique à la théorie", in: *Cliniques psychosomatiques*, Le Goues, G. et Pragier, G., Paris: P.U.F., 1997, pp. 47-65.

De M'Uzan, Michel (1969), "Le même et l'identique", in: *De l'Art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.

De M'Uzan, Michel (1972), "Un cas de masochisme pervers", in: *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.

De M'Uzan, Michel (1984), "Les esclaves de la quantité", in: *L'art du psychanalyste*, Paris: Payot, 1994, pp. 279-296.

De M'Uzan, Michel, "Réponse à l'exposé de M. Aisenstein", in *L'art du psychanalyste*, Paris: Payot, 1994, pp. 27-37.

De M'Uzan, Michel, "Impasses de la théorie, théories indispensables", in: Revue française de psychanalyse, 1998, vol. 5, pp. 1459-1463.

Dennett, Daniel, *Consciousness explained*, Boston: Back Bat Books, 1991.

Fonagy et Target, "Playing with reality : 1. Theory of mind and the normal development of psychic reality", in: Int. Journal of Psycho-analysis, vol.77, 1996, pp. 217-233.

Fonagy et Target, "Playing with reality : II. The development of psychic reality from a theoretical perspective", in: Int Journal of Psycho-analysis, vol.77, 1996, pp. 459-477.

Fonagy et Target, "Attachement and reflective fonction: Their role in self-organisation", in: Development and Psychopathology, vol.9, 1997, pp. 679-700.

Freeman, Walter J, *How brains make up their minds*, London: Weidenfeld & Nicolson, 1999.

Freud, Sigmund (1894).- "Du bien fondé de séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminés en tant que névrose d'angoisse" in: Oeuvres Complètes, vol. III, Paris, P.U.F., 1989, pp. 31-58.

Freud Sigmund (1894), "Project for a scientific psychology", in: The complete psychological works of Sigmund Freud, vol.I, London, Hogarth Press, 1966, pp. 295-397.

Freud, Sigmund (1899), "Des souvenirs-couverture", in Oeuvres complètes de Freud, vol.III., Paris, P.U.F., 1989, pp. 255-276.

Freud, Sigmund(1911), "Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique", in: Oeuvres Complètes, vol. XI, Paris, P.U.F. 1998, pp. 13-21.

Freud, Sigmund(1920), "Au-Delà du principe du plaisir", in: Oeuvres Complètes, vol. XV, Paris, P.U.F., 1996, pp. 277-337.

Freud, Sigmund (1926), "Inhibition, symptôme et angoisse", in: Oeuvres complètes, vol. XVII, Paris: P.U.F., 1992, pp. 205-286.

Green, André.- *Le discours vivant*, Paris: P.U.F., 1973.

Green, André, "Psychique, somatique, psychosomatique", in: Somatisation: Psychanalyse et sciences du vivant, éd: Isabelle Billard, Paris, Eshel, 1994, pp. 167-186.

Green, André, *Le temps éclaté*, Paris : Les éditions de minuit, coll. Critique, 2000.

Groddeck, Georg (1923), *Le livre du Ça*, Paris: Gallimard, 1973.

Guédénéy, Antoine, "La psychosomatique et le point de vue du développement", in: *Somatisation: Psychanalyse et sciences du vivant*, éd: Isabelle Billard, Paris, Eshel, 1994, pp. 187-201.

Guillaumin, Jean, "L'opérativité et le corps dans le monisme freudien", in: *Revue française de psychanalyse*, vol 5, 1998, pp. 1477-1482.

Imbeault, Jean, "Le mouvement psychanalytique: cinquième partie", in *Trans*, Hiver, 1995, pp. 205-234.

Jasmin C, Lê M.G., Marty P, Herzberg R. and the Psycho-Oncologic group, "Evidence for a link between certain psychological factors and the risk of breast cancer in a case-control study", *Annals of oncology*, 1990, vol. 1, pp. 22-29.

Jeammet, Philippe, "Le perçu, l'agi et la représentation dans le processus analytique", in: *Psychothérapies psychanalytiques*, Diatkine, G et Schaeffer, J., Paris: P.U.F., 1998, pp. 29-48.

Kamieniecki, H. , *Histoire de la psychosomatique*, Paris: P.U.F., coll: Que sais-je?, 1994.

Kellner, Pascal-H., "Les théories psychosomatiques; modèle médical ou modèle psychologique? Une réflexion épistémologique." in: *Revue française de psychosomatique*, vol. 8, 1995, pp. 153-175.

Laplanche, Jean et Pontalis, Jean-Baptiste, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1967.

Laplanche, Jean, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1970.

Laplanche, Jean.- *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris: P.U.F., 1987.

Laplanche, Jean.-"La pulsion de mort dans la théorie de la pulsion sexuelle" in: *La révolution copernicienne inachevée*, Paris: Aubier, 1992, pp. 273-286.

Laplanche, Jean, "Implantation, intromission" in: *La révolution copernicienne inachevée*, Paris: Aubier, 1992.

Laplanche, Jean, "Court traité de l'inconscient", in: *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°. 48, 1993, pp. 69-96.

Leclaire, M et Scarfone, D, "Vers une conception unitaire de l'épreuve de réalité", in: *Revue Française de psychanalyse*, vol. LXIV, nu. 3, 2000, pp. 885-912.

Leclaire, Marie, *Pour une étude psychanalytique de la réalité virtuelle*, Thèse de Doctorat, Université de Montréal, Montréal, 2001.

Lecours, Serge et Bouchard, Marc-André, "Dimensions of mentalisation: Outlining levels of psychic transformation", in *International Journal of Psycho-Analysis*, vol 78, 1997. pp.1-20.

McDougall, Joyce, Théâtre du corps, Paris: Gallimard, 1989.

Marty, Pierre, De M'Uzan, Michel et David, Christian, L'investigation psychosomatique, Paris: P.U.F., 1963.

Marty, Pierre.- Les mouvements individuels de vie et de mort, Tome 1, Paris: Payot, 1976.

Marty, Pierre, La mentalisation, Paris: Synthélabo, 1991.

Nietzsche, Friedrich, Par-delà le bien et le mal, Paris: Payot, 1974.

Piaget, Jean, La psychologie de l'enfant, Coll: Que sais-je? n°. 369, 2ième éd, Paris: P.U.F., 1967.

Putnam, Hilary, "Brains in a Vat", in: Reason, Truth and History, Cambridge: Mass. University Press, 1981, pp. 1-21.

Reich, Wilhem(1930), L'analyse caractérielle, Paris: Payot, 1970.

Sami-Ali, Penser le somatique, Paris: Dunod, 1988.

Sandler J & Rosenblatt R, "The concept of representationnal world", in: Psychoanal. Study child, vol 17, 1962, pp.128-145.

Scarfone, Dominique, Oublier Freud? Mémoire pour la psychanalyse, Montréal: Boréal, 1999.

Schachter, S et Singer, J., "Cognitive, social and physiological determinants of emotionnal states", in Psychological review, 1962, vol.69, pp. 379-399.

Schimek, Jean G, "A critical re-examination of Freud's concept of unconscious mental representation", in International Review of Psycho-Analysis, 1975, vol. 23, pp. 171-186.

Seligman, M.E.P. et Maier, S.F., "Failure to escape traumatic shock", in Journal of experimental psychology, vol.74, pp. 2-10.

Smadja, Claude.- "Le fonctionnement opératoire dans la pratique psychosomatique", in: Revue française de psychanalyse, vol 5, 1998, pp. 1366- 1446.

Thurin, Jean-Michel, "Psychosomatique: le réel en question", in: Psychanalyse et sciences du vivant, éd: Isabelle Billard, Paris: Eshel, 1994, pp. 261-299.

Varela, Francisco, "Sciences cognitives et psychanalyse: questions ouvertes", in: Psychanalyse et sciences du vivant, Paris: Eshel, 1994, pp. 301-315.

Winnicott, D.W..- "L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma" (1949), in: De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris: Payot, 1969, pp. 66-79.



Lept. des. 1822